



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
39
NAPOLI


XXIX F. 21

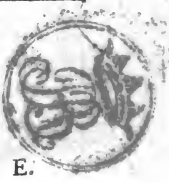
SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VING-SIXIEME.

SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXIV.



OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, *sur cette Question proposée par la même Académie :* Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs (*a*).

L'AUTEUR du Discours Académique qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projetté & depuis supprimé.

On espere que le Lecteur y trouveroit des éclaircissemens & des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions & de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans

(*a*) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, & M. Rousseau y répondit par une lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'Auteur du Mercure & qui parut dans le deuxieme Volume de Juin de cette année. Cette lettre de M. Rousseau se trouve à la page 88 du troisieme Volume des Mélanges.

un Discours Académique, limité à un court espace. Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils details, & ce seroit d'ailleurs paroître se defier trop des lumieres & de l'équité de ses juges.

C'est ce que des personnes bien intentionnees ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hérissés de difficultes & peut-être de mauvaise humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement des sciences, état pire que l'ignorance par le faux savoir ou le jargon scholastique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfere la rusticité à la politesse, & qu'il fait main basse sur tous les Savans & les Artistes. Il auroit dû, disent-ils encore, marquer le point d'où il part pour désigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette premiere époque, faire comparaison des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne soit au tems des Apôtres.

Ils disent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on sait qu'il

doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, est tout différent. Les raisons en sont connues.

Enfin voici ce qu'on objecte. Quelle conclusion pratique peut-on tirer de la These que l'Auteur soutient? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance sur le préjudice du trop grand nombre de Savans, & principalement de Poëtes, Peintres & Musiciens, comme au contraire sur le trop petit nombre de Laboureurs. C'est, dis-je, ce qu'on lui accordera sans peine. Mais quel usage en tirera-t-on? Comment remédier à ce désordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs sujets par rapport aux professions auxquelles ils se destinent? Et quant au luxe, les loix somptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là dessus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Lecteurs, c'est de savoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de simples particuliers, & c'est en effet le point important, puisque si l'on pouvoit venir à

bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, & sans comparaison plus solide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puissances.

Voilà une vaste carriere ouverte au talent de l'Auteur, & puisque la presse roule & roulera vraisemblablement (quoi qu'il en puisse dire) & toujours plus au service du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'est-il pas juste que chacun qui a de meilleures vues & le talent requis, concoure de sa part à y mettre tout le contrepoids dont il est capable?

Il est d'ailleurs des cas où l'on est plus comptable au Public d'un second écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puisse appliquer ce proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exi-

gent des Discours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera sans doute, libéré qu'il sera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un Discours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera sans doute entrer un article contre la suppression totale de l'Imprimerie que bien des gens ont trouvé extrêmement outré.

OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER,

Sur la lettre de M. Rousseau à M. Grimm, &c.

MONSIEUR Rousseau trouve que j'ai tort & qu'il a raison. Sa décision est tout-à-fait naturelle. Me serois-je trompé en croyant que c'est aux vrais philosophes, & non à mon adversaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il pense en tout si différemment de moi, que s'il lui falloit rele-

ver tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, il seroit obligé de me combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penser comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rousseau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'est pas aisé de me defaire tout d'un coup de l'estime que j'ai pour les Auteurs qui font honneur à la République des Lettres, & de me persuader qu'ils raisonnent tous de travers. Il est difficile d'oublier les logiques qu'on a lues, de se faire une nouvelle maniere de juger, & de croire que M. Rousseau est plus éclairé, pense mieux que les Universités & les Académies.

Si je disois, par exemple, d'après cet orateur, que *s'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur les traces des Verulams, des Descartes & des Newtons, & de les devancer*; on me feroit bien des questions auxquelles je ne pourrois répondre sensément, si je n'avois pas encore acquis cette justesse d'esprit qu'on admire dans ses répliques. Il n'y aura donc plus, me diroit-on, de Théolo-

giens, d'Avocats, d'Architectes, de Medecins, &c ? Non, repondrois-je, *les Sauvages ſont des hommes & ils s'en paſſent bien.* Eh quoi! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'excluſion à la vertu?* Je pourrois faire pluſieurs réponſes ſemblables que me fourniroit M. Rouſſeau; mais ſi l'on me faiſoit des objections qu'il n'auroit pas prévues, je ſerois fort embarraſſé. Je tâcherois, il eſt vrai, de me tirer d'affaire comme lui. Je me contredirois ſouvent, afin de me ménager des moyens de défenſe. Ceux qui aimeroient aſſez le bien public pour oſer m'attaquer, je leur répondrois avec une politeſſe ſemblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le ſens de leurs réponſes, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en impoſerois par ce moyen à tous ceux qui ſeroient aſſez ſots pour être les dupes de mon éloquence, aſſez pareſſeux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop

pour ſuivre les traces de M. Rouſſeau; nos ſentimens ſont trop oppoſés. Je ne pourrois jamais me réſoudre à dire aux Princes : aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à cauſe que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont les peuples ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, & leur font aimer leur eſclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les peuples & mon jugement. Je dois donc me conſoler du malheur que j'ai de ne pas penſer comme M. Rouſſeau.

Je remarque cependant qu'il ſe rapproche peu-à-peu du ſentiment des gens de Lettres. Il y a lieu d'eſpérer que s'il compoſe encore cinq ou ſix brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, & qu'il continue de répondre en diſant qu'il ne répond pas, il ſera parfaitement d'accord avec eux. Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'il emploie tout l'art poſſible pour contenter la plupart de ſes lecteurs. Quel que ſoit votre ſentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'eſt participer en quelque ſorte à la ſuprê-

me intelligence que d'acquérir des connoiſſances & d'étendre ſes lumieres, vous penſez comme Monſieur Rouſſeau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoiſſances, c'eſt perdre ſon tems? Monſieur Rouſſeau penſe tout comme vous. Selon lui, la ſcience eſt un remede excellent pour les maladies de l'ame; & ſelon lui, c'eſt un poiſon qui corrompt les mœurs. Il convient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il aſſure auſſi qu'ils ſont vains dans l'objet qu'ils ſe propoſent. Si un homme modéré dit qu'il eut été à deſirer qu'on ſe fût livré aux ſciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indiſtinctement à tout le monde, M. Rouſſeau eſt de ſon ſentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de ſe livrer à l'étude, vous êtes de l'avis de M. Rouſſeau. Aſſurez-vous qu'il faut retrancher les ſciences, parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la ſociété? c'eſt-là du Rouſſeau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les bibliothéques & détruire les Univerſités & les Académies, & ce

font-là les propres termes de M. Rouffeau. On ne finiroit point fi l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas ; on voit cependant que j'ai pris fon Difcours dans le même fens que l'Académie de Dijon, les Journaliftes & les Auteurs qui l'ont attaqué. Il feroit fort plaifant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont perfonne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans fon porte-feuille les véritables preuves de la propofition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point faifi l'état de la queftion : voilà un bon moyen pour donner le change aux lecteurs. Montrer que fes raifonnemens font des fophifmes, c'eft la feule queftion dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raifonnemens de M. Rouffeau font défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétabliffement des fciences a contribué à épurer les mœurs ; j'aurois établi la propofition par des faits, & développé la maniere dont elles influent fur

leur pureté. J'ai penſé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle eſt ſuſceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar eſt le génie qui dirige celle de M. Rouſſeau. On ne peut voir, ſans peine, le vrai qu'on trouve dans quelques endroits de ſon Diſcours, défiguré par les excès où l'emporte ſon zele, pour ne pas dire ſa fureur de ſe diſtinguer. C'eſt George Fox qui prêche, que c'eſt un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point ſaiſi ſon ſentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſavans.* Je crois que cette obſervation porte contre le ſentiment de M. Rouſſeau; car en ſuppoſant même que les peuples ignorans ne ſont pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés, il eſt évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes cauſes que ceux des nations ignorantes, il n'y a aucune néceſſité de les rejetter ſur la culture des Sciences &

des Lettres. Lorſqu'un effet peut avoir plusieurs cauſes, on ne peut, avec raiſon, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'eſt ce que M. Rouſſeau n'a point fait, & n'auroit pu faire dans la ſuppoſition que les Sciences pourroient être une des cauſes de la dépravation des mœurs. Ce raiſonnement eſt fondé ſur les regles de la logique ; mais cette ſcience eſt trop fertile en mauvaiſes choſes, ſelon lui, pour qu'il daigne faire attention à ſes préceptes.

J'avois dit, en rapportant ſon ſentiment " Eh ! Pourquoi n'a-t-on plus » de vertu ? C'eſt qu'on cultive les „ Belles-Lettres, les Sciences & les „ Arts. „ Il répond, *pour cela préciſément.* Il donne donc l'excluſion aux cauſes connues. Donc ſi l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices ; quoiqu'il ſoit certain par l'Hiſtoire, qu'on en avoit pour le moins autant dans les ſiecles d'ignorance, que dans celui où nous ſommes.

M. Rouſſeau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverſes cauſes de corruption dans les autres par-

ties du Monde, & qu'il nous accorde le privilege de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénomene que personne n'avoit remarqué avant lui.

Il eſt peut-être auſſi le ſeul qui ait la gloire d'avoir dit: *La Science, toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point faite pour l'homme, il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage.... on en abuſe beaucoup, on en abuſe toujours.*

Voilà des Oracles plus clairs & auſſi reſpectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je ſuis tenté de croire que M. Rouſſeau a raiſon. Les Mémoires de Meſſieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'Ouvrages particuliers ſur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne ſont point faites pour l'homme, qu'il a l'eſprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abuſe toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Hiſtoire, de Philoſophie, &c. ne ſont bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne ſont pas ſi clairs ; & j'avoue que ſi entendre un Auteur, ſignifie appercevoir le rapport de toutes les choſes qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rouſſeau. Si les Sciences ſont vaines dans leur objet, ſi ce ſont des occupations oiſeuſes, comme il l'aſſure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien uſer de la Science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus, or c'eſt ce qu'on peut à peine eſpérer de quelques ames privilégiées.* Une ame privilégiée ſe livrera-t-elle à des occupations frivoles ? Il faut pluſieurs ſiecles pour trouver des Auteurs qui puiſſent devancer les Deſcartes & les Newtons ; je conſens même que chaque ſiecle en produiſe une douzaine, à quoi ſerviront les efforts de ces grands génies, puiſque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs Ouvrages ? D'ailleurs, comment ſaura-t-on ſi un homme a la force de marcher ſeul ſur les traces des Deſcartes & des Newtons, & comment le ſaura-t-il lui-même, ſi l'on n'a

point cultivé son esprit? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux; ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que M. Rousseau m'accuse de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prescris les Auteurs qu'il peut citer, & que je récuse ceux qui déposent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, sur le témoignage de quelques Auteurs: j'en cite d'autres aussi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rousseau, & lui faire sentir que des faits tout au moins problématiques, ne sauroient lui servir de preuves. Il y a plus; la certitude même de ces faits ne l'autoriseroit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs? j'en ai dit la raison dans la Critique. Si l'Orateur n'est pas heureux dans les conséquences qu'il tire des faits posés pour principes, c'est, sans doute, la faute des faits & non pas la sienne; pourquoi ne renferment-ils pas

les conclusions qu'il en veut déduire ?

Il me reproche de m'être contenté dans la seconde partie de mon Discours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil sur ce qu'il appelle ses preuves. Après avoir assigné une fausse origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'est avec la même force de raisonnement qu'il prouve que les Sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent. Pour montrer qu'elles sont dangereuses par les effets qu'elles produisent, il dit que *la perte irréparable du tems est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la Société.* C'est supposer que les Sciences lui sont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles se perfectionnent le courage s'énerve ; & il loue la bravoure des François. Il souhaiteroit que nos Troupes eussent plus de force & de vigueur, je le souhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à supporter la rigueur des saisons, sans que les Belles - Lettres, les Sciences & les Arts en souffrent aucunement. *Si la culture des*

Sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales : en voici la preuve : *c'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rousseau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire simplement non, par-tout où il a dit oui ; en sorte que lorsqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'est comme s'il disoit : je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous ayez fait à mon Discours, les réponses les plus simples & les seules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Fausse supposition. On sait que les Sciences & les Arts ne sont pas inutiles. Il n'y a pas jusqu'au Discours de M. Rousseau qui n'ait son degré d'utilité, puisqu'il fait sentir combien il est important d'enseigner l'art de penser. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le dessein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des instructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans sur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le Pays & le métier de Carnéade. Quelle néceſſité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philoſophe? Ne devois-je pas auſſi rapporter ce qu'en diſent Cicéron, Pline, Diogene de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque? &c.

J'ai appellé Carnéade, un des Chefs de la troiſieme Académie, & on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Diſcours de M. Rouſſeau, ſi montrer qu'il ſe trompe, c'eſt lui ſuſciter des ennemis? Tout le mal que je lui ſouhaite, c'eſt qu'il penſe comme nos Académies.

J'avois dit " les victoires que les „ Athéniens remporterent ſur les Per„ ſes & ſur les Lacédémoniens mê„ mes, font voir que les Arts peu„ vent s'aſſocier avec la vertu mili„ taire. „ *Je demande*, dit M. Rouſſeau, *ſi ce n'eſt pas là une adreſſe pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire ſonger au dénouement de la guerre*

du Péloponnese. Je demande à mon tour, si l'on peut, sans s'inscrire en faux contre l'Histoire, penser que les Atheniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on savoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejetter les faits historiques les mieux constatés, lorsqu'ils sont contraires à son opinion? Seroit-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune chose où il trouve que j'aye raison.

J'ai dit, en parlant des Athéniens, « leur gouvernement devenu vénal » sous Périclès, prend une nouvelle » face; l'amour du plaisir étouffe leur „ bravoure, les fonctions les plus „ honorables sont avilies, l'impuni„ té multiplie les mauvais Citoyens, „ les fonds destinés à la guerre sont „ employés à nourrir la mollesse & „ l'oisiveté, toutes ces causes de cor„ ruption, quel rapport ont-elles aux „ Sciences? „ M. Rousseau veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes causes particulieres peuvent avoir une cause premiere & générale, &

que ſous cet aſpect on peut les appeller effets ; mais il n'y a nulle raiſon de croire que la culture des Sciences eſt cette premiere cauſe ; puiſque toutes celles que je viens de rapporter ſubſiſtent dans pluſieurs pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs cette premiere cauſe eſt connue. Périclès fit des changemens qui introduiſirent le relâchement & le déſordre. M. Rouſſeau connoît ſans doute ce fait, & il ne laiſſe pas de dire : *M. Gautier, feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas ſuppoſer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Hiſtoriens diſent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs.* M. Rouſſeau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Hiſtoriens ſur le ſujet dont il eſt queſtion. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le peuple ; mais comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaiſir à écouter leurs flatteries, ne ſuivoient dans les affaires ſérieuſes que les avis de ceux qui faiſoient profeſſion de dire la vérité ſans aucun reſpect humain.

Platon, qui connoiſſoit parfaitement le gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, & que cette liberté exceſſive avoit ſa ſource dans la ſureté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein néceſſaire à leurs eſprits.

Juſtin confirme la vérité de cette réflexion, en diſant que leur courage ne ſurvécut pas à Epaminondas. « Délivrés d'un rival qui tenoit leur émulation éveillée, ils tomberent dans une indolence léthargique. Le fonds des armemens de terre ſe conſume auſſi-tôt en jeux & fêtes. La paye du ſoldat & du matelot ſe diſtribue au Citoyen oiſif. La vie douce & délicieuſe amollit les cœurs, &c. »

En tout cela il n'eſt pas queſtion d'Orateurs. On ſait bien que pluſieurs cauſes concourent aux mêmes effets. Le ſentiment de la ſociété des gens de Lettres qui travaillent à l'Hiſtoire univerſelle, eſt que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez ſi Meſſieurs de Tour-

reil, Boſſuet, Rollin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des cauſes de la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens, diſent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (1).

Les défauts, les vices que les gens de Lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. Rouſſeau les impute aux Sciences. Oh qu'il penſe differemment du maître à danſer de M. Jourdain ! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la danſe; & ſelon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la gazette d'Utrecht, une pompeuſe expoſition de la réfutation de ſon Diſcours,

(1) M. Rouſſeau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'Illuſtre Boſſuet: " Ce que „ fit la Philoſophie pour conſerver l'état de la „ Grece n'eſt pas croyable. Plus ces Peuples „ étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les regles des „ mœurs & celles de la Société. Pythagore, „ Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Ariſtote & une infinité d'autres, remplirent la Grece de ces beaux préceptes. Les Poëtes mêmes, qui étoient dans „ les mains de tout le peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient „. (*Note de l'Auteur des Obſervations*).

&c. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rouſſeau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une diſpute littéraire, qui eſt intereſſante ? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon diſcours plus ſolide que le ſien ? Si je voyois dans la gazette un éloge de ſon ouvrage, je ne l'accuſerois pas de l'y avoir fait inſerer ; je me contenterois de penſer que ceux qui loueroient la juſteſſe de ſes raiſonnemens ont l'eſprit faux.

Il n'eſt pas vrai, ſelon M. Gautier, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon principal intérêt. Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Hiſtoire. C'eſt avec l'Auteur de la gazette que M. Rouſſeau doit entrer en lice. J'admire l'adreſſe qu'il a de déterrer dans une gazette une réponſe qui n'eſt pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs. Ma réponſe, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été miſe dans un beau jour par deux Au-

teurs (2) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit : *A quoi ferviroit la Jurifprudence fans les injuftices des hommes ?* J'avois répondu.. qu'aucun Corps politique ne pourroit fubfifter fans loix, ne fût-il compofé que d'hommes juftes. M. Rouffeau reconnoît cette vérité ; or dès que les loix font néceffaires, il faut qu'on en ait la connoiffance ; la Jurifprudence eft donc néceffaire. On demande pourtant fi je la confonds avec les loix. Suppofons qu'il n'y ait que des hommes juftes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes efpeces, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, au divers ordres de la nation ? &c. Ces loix néceffairement nombreufes pour un grand peuple, feront, outre cela, fufceptibles de plufieurs interprétations, fuivant la diverfité des circonftances : l'étude

(2) L'un a compofé un très-beau Difcours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre ; l'autre eft M. Freron, qui fe fait tant d'honneur par fes Ouvrages.

l'étude de ces loix ſuffira donc pour occuper quelques citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni juriſconſultes, ni avocats. Ils avoient des magiſtrats & des procédures juridiques. On range ſous l'onzieme table des loix de Lycurgue celles qui concernent les Cours de Juſtice ; & puiſqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'aſſiſter aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais ſuppoſons les choſes telles que les rapporte M. Rouſſeau : des inſtitutions qui conviennent à une petite ſociété de ſoldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat ? Je m'en rapporte là-deſſus à ſa politique. Mais j'ai de très-bonnes raiſons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs ſur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raiſonnemens faux ou ridicules que M. Rouſſeau a la bonté de me prêter, pour rappeller ſans doute la ſimplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre ſiecle, à ce ſiecle malheureux qui eſt aſſez corrompu par les Sciences pour exiger de la bonne foi juſques dans la diſpute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques ré-

flexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui sont des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avois dit : sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Il répond : *sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ?* Ces réflexions & d'autres semblables, sont peut-être également fondées ; & il est surprenant que M. Rousseau qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde à des bagatelles, préférablement à ce qui renverse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un discours académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations ; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par

les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe fur le défaut de juftefle dans fes raifonnemens, & non fur la forme de fon ftyle. Auffi M. Freron, qui applaudit à l'éloquence de fon difcours, dit avec raifon, qu'il eft obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée fur une métaphyfique fauffe, & fur des applications de faits hiftoriques, qui fe détruifent par mille faits contraires.



DISCOURS

De M. Le Roi, Professeur de Rhétorique au Collége du Cardinal Le Moine, prononcé le 12 Août 1751 dans les Ecoles de Sorbonne, en présence de MM. du Parlement, à l'occasion de la distribution des prix fondés dans l'Université.

Traduit en François par M. B. Chanoine Régulier, Procureur-Général de l'Ordre de Saint-Antoine.

Des avantages que les Lettres procurent à la Vertu.

MESSIEURS,

LES Lettres ont leurs phénomenes ainsi que la Physique. Comme, à la faveur d'un tems serein on découvre quelquefois dans le Ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, & dont la marche peu connue fixe l'attention des Astronomes: de même lorsque les Lettres sont le mieux cultivées, on voit de tems en tems s'élever parmi les savans des opinions aussi frappantes par leur nouveauté que par leur singularité; & dont

les progrès affligeans pour ceux qui les considerent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siecle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection : en effet quoi de plus inoui, que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement ; que les Lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs ?

Ce n'est point ici, Messieurs, un jeu d'esprit, ni l'effet de quelque jalousie secrete. Nos adversaires combattent à visage découvert : ce sont des personnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce sont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal ; & parcourant son histoire comme s'il ne s'agissoit que de l'histoire de la vie d'un seul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis plusieurs siecles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours sur ses anciens vices, qu'il se plonge de plus en plus dans le crime, & ne cesse jamais d'être le jouet de quelque passion particuliere ou de toutes ensemble. Indignés à la vue d'une si étrange dé-

pravation, & persuadés d'une part que nos desirs sont l'unique source de nos dereglemens ; & de l'autre, qu'on ne desire que ce que l'on connoît ; ils osent conclure que la vertu n'a contre le vice d'asyle assuré que dans le sein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts sont pour l'esprit qui en est orné autant de différens poisons, dont il faut proscrire l'usage.

Nous conviendroit-il d'autoriser ce sentiment par notre silence ? & ne devons-nous pas plutôt le soumettre à la censure de cette auguste Assemblée ? C'est ici, Messieurs, que les Lettres comparoissent devant vous, non en qualité de suppliantes, comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette posture les déshonoreroit ; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le seul amour de la vertu porte à les insulter : mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent simplement à examiner, si sous prétexte de venger la vertu, on ne lui causeroit pas un extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les lettres, que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des Sciences ? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause ; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu, & vous montrer dans la premiere partie de ce Discours, combien ceux qui les condamnent les connoissent peu : vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches, dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.

PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent ; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition,

Lactances, les Clémens d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux : laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres sont en elles-mêmes ; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu ; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique ; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres ? On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on attendre d'une multitude grossiere & sauvage ! Tels étoient sans contredit, les hommes avant l'établissement des Lettres : occupés à faire la guerre aux animaux qui leur servoient de nourriture, & presque semblables à eux, ils n'avoient ni loix, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raison supérieure se portoient à la recherche du bien, privés du secours de l'histoire & des agrémens de la poësie & de l'éloquence, combien leur voyoit-on faire de vains ef-

forts & de fausses démarches ? Pouvoient-ils se donner pour modeles à des Barbares ? Peu efficace pour le bien & très-puissant pour le mal, l'exemple est par lui-même une foible ressource. La vertu modeste excite l'envie, son silence même est un reproche sanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injustice : pour se faire aimer il faut qu'elle disparoisse : quel charme plus puissant que celui des Lettres pour la rappeller & pour la faire goûter ?

L'ignorance, répond-on, tient les passions dans un engourdissement que les Lettres dissipent. Quelle pitoyable défaite ! C'est ici que nos adversaires ne peuvent déguiser la foiblesse de leur cause : en voulant pourvoir à la sureté de la vertu, ils la laissent sans défense, ils la livrent à ses plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc besoin des Lettres pour apprendre à secouer le joug de l'obéissance ? L'orgueil dont il est radicalement infecté, & qui le rend sourd aux conseils de la raison ne suffit-il pas pour le porter à la révolte ? Est-il de maître plus absolu, plus adroit & plus séduisant que lui ? L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour se

livrer à de honteux excès, lui qui se prête si volontiers à la séduction des sens ? Et quels Docteurs que les sens ! Combien leurs piéges sont-ils fréquens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes ! L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui ? Parlerons-nous de l'amour ? Quel Protée ! Tantôt fier & brutal, tantôt doux & rampant, toujours fourbe & malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance ? Seroit ce pour cacher à l'homme le levain de cupidité qui fermente dans son cœur ? Mais n'est-ce pas une chimere de supposer qu'on puisse l'ignorer ? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions ? mais sans l'étude des Lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie ? comment s'appliquera-t-on à devenir docile, chaste, libéral ; à sacrifier s'il le faut ses biens & sa vie pour le service de la Religion & de l'Etat ? Les Lettres nous donnent sur cette matiere de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles ; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou

la honte qu'elles leur inſpirent. On ne fait point aſſez d'attention aux bons effets que ces ſentimens produiſent, & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la ſociété.

Si dans toutes ſes actions l'homme n'avoit que l'honnêteté pour but, s'il la regardoit comme l'unique & le ſouverain bien, s'il étoit ſincérement pénétré de l'idée de l'ordre, & s'il ne s'en écartoit jamais ; j'avoue que les Lettres ne ſeroient pas alors néceſſaires à la vertu ; mais on ne peut nier qu'elles ne lui ſerviſſent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Hiſtoire, la Poéſie & l'Éloquence ? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaiſſes ténebres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumiere dont il a beſoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraſer de l'amour de la vertu ? La témérité ne ſera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'Hiſtoire, les délices pures de la chaſte & divine poéſie ne diſſiperont plus les charmes trompeurs d'une poéſie licencieuſe, les ſophiſmes ne ſeront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & ſoli-

de ? Ainsi l'honnête homme, sans savoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible inhumanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier. Est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance ? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares ? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flèches empoisonnées ? Vous dirai-je... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappellez ce que vous en avez lu ; rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siecles, si célebres par le regne de l'ignorance ; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les

fléaux, tous les forfaits que ce monftre a enfantés. Le nombre & l'atrocité de fes attentats échapperent à toute votre fagacité. Jettons un voile épais fur tant d'infamies dont l'ignorance ne fait pas rougir : mais vous, fes triftes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre-humain d'un éternel opprobre, fortez de vos tombeaux, conduifez les panégyriftes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous font que trop connues, où l'on voit un pere de famille affis à table diftribuer de fang-froid de la chair humaine à fa femme & à fes enfans ! A l'afpect de ces cruels repas, de ces feftins horribles qui réalifent la fable de Thyefte, ils apprécieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique déteftable des Antropophages n'eft pas nouvelle, puifqu'il en eft fait mention dans Homere, le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, fur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impreffion, que d'exciter en eux le fentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandife.

Que feroit-ce du genre-humain, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes affez éclairés pour connoître la nobleffe de leur condition fi honteufement avilie; affez hardis pour ofer entreprendre de la rétablir dans fes droits; affez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, & les faire confentir à l'établiffement des Loix? Mais lorfqu'il a été queftion d'aller à la fource du mal, comment a-t-il pu fe faire, que les différens Légiflateurs quoique féparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, fe foient tous accordés à regarder l'ignorance comme la caufe de la barbarie, & fe foient fervis des mêmes moyens pour la détruire? Ce font là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la néceffité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de refpect & de reconnoiffance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naitre! Leurs dépouilles mortelles font depuis longtems enfermées dans le tombeau, mais leur efprit vit encore pour nous. Quel eft ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée? fon vifage eft plus brillant que le Soleil. O prodige! Plus

il s'éloigne de notre âge, plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'Univers ; d'une main il commande aux flots de la mer ; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la Loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la Création ; l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu vengeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poëtes. Un peu au-dessous de Moyse j'apperçois d'un côté le Roi Prophete dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'Esprit Saint donna le nom de sage : plongé dans une meditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste Assemblée qui occupe le vallon. C'est le chœur des saints

Prophetes, qui feront à jamais l'honneur & le ſoutien de l'Eloquence & de la Poéſie.

Quelles vives lumieres ſortent de ce mont ſacré à travers les ténebres de l'idolâtrie qui l'environnent ! L'ancien Parnaſſe s'abaiſſe devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la ſombre nuit du Paganiſme, celui-ci laiſſe échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont ſu guider leurs pas à la lueur d'une raiſon épurée ? & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance.

Mais ſans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre hiſtoire, comparons les ſiecles ténébreux avec ceux où les ſciences ont fleuri ; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont penſé ſur cette matiere.

Cette diſcuſſion nous fournira de tems en tems des traits agréables ; mais quelle ſera notre admiration lorſque nous repaſſerons le regne de notre auguſte Monarque ? Quel puiſſant protecteur des Lettres ! & de combien de faveurs les a-t-il honorées ! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'eſt pas contenté

de répandre en particulier ſes bienfaits ſur les Muſes qui préſident à l'éducation de la jeuneſſe, il a voulu enſuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loiſir; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du ſoin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens ſuperbes, dreſſés par ſes ancêtres, qu'il a lui-même réparés ou embellis; & qu'il cherche les moyens de laiſſer à la poſtérité des preuves de ſon goût & de ſa munificence; un heureux génie lui ſuggére le plus beau plan qui fut jamais, dont l'exécution glorieuſe lui étoit réſervée? il s'agit d'affranchir de l'opprobre, de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune nobleſſe dont les généreux Peres ont prodigué leur ſang & leur bien pour le ſervice de la Patrie. Tel eſt l'objet de la fondation de l'Ecole militaire; les Eleves y ſeront inſtruits en même tems des principes de la Religion & des connoiſſances utiles à la défenſe de l'Etat. Cet établiſſement en procurant un double avantage à la Nation aſſure au Roi à deux différens

s le nom de Pere de la Patrie : il
[uitte d'une dette juftement con-
:ée envers les ayeux de ces jeunes
ɔs, & lui fournit de nouveaux dé-
:urs, qui lui feront d'autant plus
:hés, que leur éducation fera tout
fois la preuve authentique de la
:alité du Prince, de leur propre
ıleffe, & des fervices que leurs
:ns ont rendus à l'Etat; deffein,
t Charlemagne lui-même, le reftau-
ur des Lettres dans toute l'Europe,
rroit être jaloux.

ı cet illuftre nom, l'ignorance
t, frappée d'un nouveau coup de
lre. Jamais Prince n'auroit fu mieux
lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on
t en tirer parti. Quelle fut la con-
te de ce fage Monarque? Pour avoir
corps de réferve, toujours prêt à
ıbattre cette odieufe ennemie, il
olit un Confeil des Comtes de fa
ifon à qui il donna le pouvoir de
ffer & d'interpréter les loix, de ter-
ıer les procès & de veiller à l'avan-
nent des Sciences & des Arts. Telle
l'origine de ce célebre Parlement,
ıérieur à tous nos éloges. Que ne
urrois-je point en dire ? Combien y
npte-t-on de lumieres du Barreau,

de Héros de Thémis, de modeles d'une constance invincible ? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre justice à tous. Combien de Magistrats soutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps, dont ils ont été tirés, & y perpétuent le zele pour la justice & l'amour des Lettres qui lui furent jadis inspirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monsieur, ce grand Empereur conversoit familiérement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Assemblée. Il excitoit les savans à se distinguer dans la carriere de la Littérature par les mêmes caresses dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Par-tout vous êtes chéri & considéré comme il l'étoit : car il n'est aucun des parens de cette floriffante jeunesse, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux sur vous, & qui pénétré d'admiration, de zele & de respect ne s'enorgueillisse en quelque sorte & ne s'attendrisse jusqu'aux larmes, lorsqu'il vous voit remplir si dignement les fonctions de Pere à l'égard de ses enfans.

ıs avez droit, illuftres Sénateurs,
ıareils fentimens de reconnoiffan-
e n'eft pas fans peine que vous
z ces glorieufes occupations, que
religion, votre prudence, votre
nfatigable pour la Patrie vous
ıt fi cheres. Ne regrettez pas
ıoins les courts inftans que vous
lez à nos vœux. Ce font les ver-
ȇmes que j'ai nommées qui vous
ifent ici : elles ne peuvent que
ɔien infpirer. Elles fauront vous
: avec ufure ce peu de tems que
nous facrifiez. Votre préfence à
xercices va prévenir des maux
els votre fageffe auroit été obli-
: remédier ; & vous prépare déjà
ɔopérateurs empreffés de fuivre
'aces. Lorfque Charlemagne eut
votre augufte Compagnie, cet
Monarque vit bientôt qu'il n'é-
ıs moins néceffaire d'établir une
é de Savans, qui fut comme une
iere de l'Etat, où la jeuneffe la
iftinguée, honorée de votre pro-
n apprit à devenir un jour digne
ɔus fuccéder. Affociée à votre
dès fa naiffance, jugez, Mef-
, de la joie de l'Univerfité, lorf-
e peut jouir de la préfence de tant

de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans son sein, & qui sont maintenant son plus ferme rempart & ses plus zélés Panégyristes. Sa reconnoissance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres : votre absence les auroit privées de l'un des plus surs & des plus glorieux moyens qu'elles puissent employer pour la défense de leur cause.

Mais si les Rois & les Législateurs ont cru s'illustrer en favorisant les Lettres, & s'ils en ont tiré de puissans secours ; pourquoi sont-elles maintenant traitées d'infâmes séductrices, & exposées à la critique la plus amere ? N'est-ce pas attenter au bien de la société, que de vouloir par d'odieuses imputations détourner les honnêtes gens de l'étude, tandis que les hommes les plus sages, ont regardé les Lettres comme la plus courte & presque la seule voie qui conduise à la vertu ? Nos adversaires rougissent peut-être de se voir en opposition avec de si respectables autorités : ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec si peu de ménagement, mais ils n'en veulent, disent-ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'est un trésor précieux

es hommes ſont indignes de poſſé-
parce qu'ils le tournent en poiſon :
fait eſt vrai, Meſſieurs, rendons
rmes, avouons notre défaite. Que
lles du Ciel, préſent trop funeſte
terre, retournent au lieu de leur
ne. Que le Prince ſi pieux qui vient
nder une Chaire dans cette Univer-
pour l'interprétation des ſaintes
res condamne ſon zele mal entendu,
l'il réſerve ſes libéralités pour de
dignes objets. Il faut renfermer ſous
eau les divines Ecritures, parce
n Bayle pourroit les profaner : que
'hiloſophes n'entreprennent plus de
développer les reſſorts de la Pro-
nce, également admirable dans le
grand comme dans le plus petit de
uvrages, ni l'efficacité de la Toute-
ſance de Dieu, qui ſe fait une
ce de jeu de la création de ce vaſte
ers, parce qu'un Spinoſa pourroit
fondre la ſubſtance divine avec les
its créés & la matiere, & en faire
compoſé monſtrueux : que la Juriſ-
dence ceſſe de nous donner des le-
s, pour la conduite de notre vie &
olice des Etats, parce qu'un Hobbes
rroit abuſer des plus ſaines maxi-
s : que l'orateur & le poëte, que le

peintre & le ſtatuaire ne tranſmettent plus à la poſtérité la mémoire des belles actions: qu'on étouffe dans ſon berceau l'art prodigieux, ſi propre à illuſtrer notre patrie & notre ſiecle, de ranimer ſur la toile une peinture prête à céder ſur la freſque ou ſur le bois à l'injure des tems. Qu'on interdiſe aux Artiſtes diſtingués l'uſage de ces admirables talens, fondement ſolide de leur fortune & de leur réputation : qu'on ſupprime enfin tous les livres, que les ſavans ſe taiſent & que les Lettres ſoient condamnées à l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en réſultera-t-il ? Si l'on proſcrit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette ſuppoſition l'homme ſeroit réduit à une condition bien plus triſte que celle à laquelle les expoſerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous ſommes donc redevables aux Lettres de pluſieurs avantages ineſtimables malgré les abus dont on les accuſe. Mais ces abus en quoi conſiſtent-ils, & les Lettres en ſont-elles véritablement reſponſables ! C'eſt ce qui nous reſte à examiner.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

ON peut abuser de la Science comme
: la Religion ; mais ces abus mêmes
caractérisant notre foiblesse démon-
ent sensiblement la nécessité de l'une
de l'autre. Il ne s'agit donc pas de
voir s'il est des gens qui fassent ser-
r les Lettres à de mauvais usages,
ais uniquement si elles s'y prêtent
elles-mêmes, si elles sont pernicieu-
; de leur nature. Nos adversaires sou-
nnent l'affirmative, & nous croyons
; avoir suffisamment réfutés par l'ex-
sition de ce principe certain : que la
ience est la source de toutes sortes
biens, comme l'ignorance est la
urce de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on
ut faire passer pour une subtilité mé-
physique, dont on appelle à l'histoire
à l'expérience ; on croit pouvoir
ouver par les faits que le luxe & l'ir-
ligion doivent leur établissement &
ırs progrès aux Lettres, & ne sub-
tent que par elles : que de-là est sor-
: cette foule de passions effrénées,
i ont si souvent renversé les Empi-

res, & presqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accusation qui comprend tous les crimes possibles, les Lettres répondent: comment serions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorsqu'ils y ont paru ? En effet quand est ce que l'impiété & la dissolution (je dis la dissolution & non pas le luxe, car celui-ci n'est qu'un léger dédommagement, que celle-là s'est adroitement ménagé lorsqu'elle a vu ses excès censurés & réprimés par les lettres,) quand est-ce, dis-je, que ces malheureuses filles de la volupté & de l'ignorance se sont emparées de l'empire de l'univers ? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, & secoué le joug de la pudeur ? Ne vit-on pas dès-lors éclore toutes les passions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes & d'abominations, qu'un déluge universel n'a pas suffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le sein d'un petit nombre de bons esprits, ou si elles avoient déjà vu le jour, foibles & rampantes dans cette premiere enfance, elles n'osoient encore sortir de

ẻtroit eſpace qui ſervoit de retraite à
:s ſages. Cependant à la ſuite des in-
ımes plaiſirs, l'irréligion aigrie plu-
›t que domptée par les exemples ré-
:ns de la vengeance céleſte & devenue
'autant plus audacieuſe que Dieu la
aitoit avec plus d'indulgence, étoit
ıontée à cet excès de folie de vouloir
étrôner l'Etre ſuprême. Vains efforts,
ont l'impiété eſſaya de ſe conſoler en
ıviſſant à Dieu ſon culte & ſes ado-
ıteurs, par les attraits ſéduiſans de la
olupté. Tous les vices eurent alors
es autels, & l'encens que l'on refu-
›it au ſouverain Maître fut prodigué
ces monſtres impurs. Qu'y a-t-il en
ela qu'on puiſſe imputer aux Lettres?
.oin de les accuſer d'avoir donné naiſ-
ance au crime, on peut dire que ce
yran leur déclare dès leur berceau la
›lus cruelle guerre. A peine ſorties de
'enfance elles ne ſavent où fuir. Ici
›n leur tend des piéges, là on tâche
de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte leur offre un aſyle. Mais qu'arrive-t-il? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les ſéduire. On les érige en Déeſſes malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger

l'injure faite à son saint Nom, on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaines d'or, ornées de fleurs & de pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages : leurs préceptes qui ne devroient servir qu'à l'instruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure servitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de mensonges, dont de perfides interpretes ont soin de la voiler. L'univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Egypte, cette mere féconde du Paganisme & de la superstition, les loix les plus utiles & les plus sages.

Parmi les Hébreux, les Lettres n'ont point été déshonorées par de semblables artifices, mais elles ont essuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont long-tems joui de la liberté : mais combien de fois ont-elles été saisies d'une frayeur mortelle en voyant couler le sang de leurs plus chers défenseurs ? Semblables à l'infortunée Cassandre des Poëtes, jusqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejette-

va-t-il honteusement ? Le Juif aveugle a laissé passer en des mains étrangeres le précieux dépôt de la Religion & des Lettres. Il se repait des chimeres de la cabale & des rêveries du Talmud : son ignorance fait sans doute son bonheur, il en est devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Est-il nécessaire, Messieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'est passé chez toutes les nations ? Parcourerai je l'histoire des héros de la scélératesse, pour vous convaincre de ce que vous ne sauriez ignorer : que l'homme a un fond de méchanceté qui se suffit à lui-même sans le secours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopatre, à la perfidie de Mithridate, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adversaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils se transportent en Asie. Les Lettres y ont régné sur le rivage opposé à l'Europe ; mais leur lumiere n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes secousses ?

Combien de fois a-t-elle changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Assyriens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Romains si les Lettres contribuerent jamais à ces désastres. Mais pourquoi recourir à des tems si éloignés? Les expéditions modernes des Sarrasins & des Arabes suffisent pour décider la question. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus méprisés & plus maltraités, que sous ces barbares vainqueurs qui se glorifioient de leur ignorance? Combien ont-ils saccagé de villes où les études étoient florissantes? Que dirai-je de ces Isles autrefois si renommées, d'Alexandrie & de sa fameuse bibliotheque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Augustins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la patrie de ces saints personnages est devenue le domaine des corsaires & des brigands?

On ne peut voir sans douleur que des débris de tant d'Empires se soit formé celui du libertinage & de l'irréligion.

Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylonne, où il a établi son trône depuis tant d'années. Le libertinage considere avec complaisance cette foule innombrable de peuples dévoués à la mollesse : l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un & l'autre se réjouissent d'avoir rendue stérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en déserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur : ils ne pouvoient choisir de plus sûrs moyens ; mais donner son approbation à de pareils attentats n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes ? Au contraire quoi de plus propre à allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible ? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue & par l'effet d'une inspiration céleste que les Lettres travaillent de concert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur séjour. En effet, Messieurs, c'est dans cette partie du

monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie & dans l'Afrique, je vais vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la divinité & la dignité de l'homme paroissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personnages aussi recommandables par la pureté des mœurs que par les connoissances acquises? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur & la lumiere dans le sein de nos villes, dont les rayons se répandent sur nos campagnes & percent l'obscurité des plus sombres réduits?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire, qui par sa continuité & par l'application qu'il exige, pourroit affoiblir les connoissances que nous avons de la divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célebres Académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la terre, & la forcent par de savans essais à déclarer jusqu'où s'étend le terme de sa

fécondité ; leurs ſoins ſont abondamment récompenſés : que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs ! que de plantes & d'arbres de diverſes eſpeces nous fourniſſent à l'envi le néceſſaire, l'utile & l'agréable ! Graces à l'induſtrie de ſes habitans, l'Europe eſt la région de l'univers la plus fertiliſée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & pareſſeux frélon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ſes travaux ; c'eſt à quoi les Lettres ont pourvu par l'établiſſement des loix entre les citoyens ; & pour repouſſer l'avide étranger, oppoſant la force à la force, elles ont formé les regles de l'art militaire. Laquelle des deux, de la Juriſprudence ou de la ſcience des armes doit tenir le premier rang dans notre eſtime ? c'eſt ce qu'il n'eſt point facile de décider, tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illuſtres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de perſonnes en comparaiſon du grand nombre de ceux qui vivent ſous leur double protection, par quel moyen les lettres ont-elles prévenu dans la multitude, l'oiſiveté & les vices qui mar-

chent à sa suite ? Vous venez, Messieurs, d'admirer leur sagesse, louez à présent leur industrie. Elles ont inventé toutes sortes d'arts, qui concourent en différentes manieres au bien public. Ils servent à étendre ou à exercer le génie, à conserver ou à rétablir la santé, à exciter dans tous une noble émulation. Ce sont eux qui érigent aux actions vertueuses des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du trône, enrichissent le citoyen, & fournissent à chacun selon son état, & ses talens, une occupation convenable.

On a raison d'admirer ce qui se passe dans une ruche d'abeilles : mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers sont animés, qui leur fait employer toutes les ressources de l'esprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de chefs-d'œuvre, quel est l'homme assez aveugle, assez stupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions, & pour lui refuser le tribut de louanges qui lui est dû ? Aux yeux de tout homme qui sait penser l'Europe est tout ensemble un jardin de délices, & l'objet d'une continuelle admiration ; car ce

n'eſt point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis terreſtre eſt placé l'arbre de vie, auquel il eſt défendu de toucher : c'eſt la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire ? Et d'où lui vient cette prodigieuſe quantité d'adverſaires, ſi ce n'eſt de la part des Lettres, que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi ?

Il eſt aiſé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de ſervir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorſque les études furent languiſſantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus ſignalées que lorſque les Lettres renaiſſantes l'accompagnerent au combat. Faut-il en donner des preuves ? La Chaire même où je ſuis m'en fourniroit en foule; mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apoſtats. Il comprit que la religion pareroit

aisément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à sa défense. Inspiré par la malignité de son génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu sut les venger en les faisant servir à la vengeance de son culte. Il permit que les Lettres détruisissent l'idolatrie par l'idolatrie même, dont elles dévoilerent l'absurdité, & firent ainsi triompher la religion de la maniere la plus glorieuse & la plus éclatante.

Fidelles à l'obligation où elles sont de suivre constamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avouent pour disciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence & l'irréligion. Ceux qui, séduits par les faux attraits de la volupté & du mensonge, abusent de leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, sont autant de déserteurs qu'elles méconnoissent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il est vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne sauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la Religion, qui précipite du ciel les étoiles, & dont la bouche impure

vomit ſur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monſtre ? L'ignorance eſt-elle donc la ſeule compagne de l'innocence & de la probité ? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui ſavons qu'il n'eſt pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes uſages ? Les traiter de ſéductrices, vouloir les condamner à périr, n'eſt-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant ſon médecin pour un empoiſonneur, ſe jette ſur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le ſein ? Quel pronoſtic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne ſoyons bientôt replongés !

On nous oppoſe l'exemple des Lacédémoniens. Excellens modeles, Meſſieurs ! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commodités de la vie, le droit d'être ambitieux, injuſtes, adulteres, ennemis de la liberté d'autrui, & nous ferons-nous gloire de reſſembler à de vils gladiateurs ? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque choſe de bon, à qui en fut-on redevable ſi ce

n'eſt aux Lettres? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Légiſlateurs de la Grece? Les Fabricius eux-mêmes, les Curius, les Fabius, puiſoient dans les Lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la Patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'étoit-il chez eux, ſi vous en exceptez un très-petit nombre, ſinon l'injuſte conſpiration d'un peuple de ſoldats qui aſpiroit à la conquête de l'Univers; le ſentiment d'une ambition effrénée, qui enivrée par ſes ſuccès donnoit aux nations vaincues autant de tyrans, que Rome avoit de citoyens? Auroient-ils été capables de ce déſintéreſſement dont notre auguſte Souverain a donné de ſi belles leçons à ſes alliés & à ſes ennemis mêmes? Si les Spartiates, ainſi que les Romains, avoient eu autant d'amour que lui pour l'équité; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la ſageſſe des loix que par la force des armes; ſi leur Sénat s'étoit conſtamment appliqué à devenir pour les autres nations un modele de modeſtie & de

bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refusons au masque de la vertu : mais en supposant qu'ils auroient pris la vraie vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'eussent fait sans le secours des Lettres.

Ce sont les Lettres qui donnent un lustre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes, il est vrai, qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte que d'elle-même; mais semblable à l'aimant qui a besoin d'être armé pour développer toute sa force, la vertu ne peut gueres se passer de la science. Seule & isolée, elle paroît l'effet d'un caractere dur, ou d'un génie stupide. Pour emporter tous les suffrages, il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord dissipe le venin de l'envie, reprime l'audace de l'impiété, chasse les vaines terreurs qu'inspire la timidité. Il n'est personne qui n'embrasse volontiers le parti de la vertu guidée & éclairée par la science.

On nous cite je ne sais quel peuple, qui n'existe peut-être nulle part, si ce n'est dans les descriptions des poëtes, dont les mœurs, dit-on, sont si pures, qu'il ne connoît pas même

les passions. Il doit son innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoissances les plus communes. C'est un peuple d'enfans, tant il a de douceur, de candeur & de simplicité. En supposant la vérité de ce qu'on avance ainsi, je vous demande, Messieurs, si l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puériles, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les sublimes pensées & les actions héroïques du sage dont l'esprit est paré des richesses de la science; non sans doute, on ne connoît point la vertu, lorsqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des passions, à étendre l'empire de la raison par ses mœurs & par ses écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont on nous parle tient précisément le milieu entre l'homme & la brute; mais l'homme qui se distingue par la vertu jointe à la science, s'éleve au-dessus de lui-même, & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un

pareil homme, que lui ſeul l'emporte ſur tout un peuple, quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat, quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui ſommes ſon ouvrage, ſi l'eſprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la religion! Quel magnifique ſpectacle! quel agréable concert! Un parterre émaillé de fleurs, le ciel étincelant de mille feux nous raviſſent & nous enchantent; mais la terre parée de tant d'aſtres animés qui ſe prêteroient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le diſputer aux Cieux? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir ſon trône, & augmenter la Cour des ſublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zele d'un homme (*) également recommandable par ſa conduite & par ſes ouvrages. Il a aſſigné les premiers fonds pour la diſtribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts; quelle ſeroit aujourd'hui ſa joie, & combien

[*] L'Abbé LE GENDRE.

fe fentiroit-il honoré de voir le Sénat de la nation, le premier Parlement du Royaume confacrer à l'utilité publique la fource d'une fi louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Univerfité & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

Cette fondation s'eft accrue par la libéralité d'un homme célebre (*a*), occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeuneffe, qui non content d'avoir formé fes éleves à la vraie éloquence & à la belle poëfie dans lefquelles il excelloit, entretient même après fa mort le goût des bonnes études.

On n'eft pas moins redevable à ce zélé Citoyen (*b*), le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la Langue & de l'éloquence latine, après nous avoir donné de magnifiques éditions de Cicéron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix confidérable les mufes Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne fera plus négligée, confacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés,

---

[*a*] M. COFFIN.
[*b*] COIGNARD.

& cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la générosité du fondateur.

Tels sont les sentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeunesse chérie, votre sort fait des jaloux dans les Provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empressement que vous faites paroître, me sont de sûrs garants que vous en conserverez précieusement le souvenir. Mais ce que je ne puis assez vous recommander, c'est d'avoir sans cesse devant les yeux, quelle est la fin qu'on se propose en vous couronnant de tant de gloire; pourquoi cette auguste Cour suspend ses importantes fonctions; ce qu'elle attend de vous pour son service & pour celui de la Patrie; ce qu'elle exige encore au nom de la religion dont elle est la protectrice; pourquoi tant d'illustres Citoyens honorent votre triomphe de leur présence: enfin, quel est le juste retour que vous devez à l'Université pour les soins multipliés que votre éducation lui a coûté. Que la Science dont cette tendre mere a dé-

posé le germe dans votre esprit, n'y dégénere jamais en ostentation ridicule. Soyez savans sans orgueil, fuyez une curiosité téméraire, ayez de la douceur, de l'affabilité, & montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aspirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels sont les devoirs que prescrit cette Assemblée par ma bouche ; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés sur vous. Prouvez aux adversaires que nous avons combattus dans ce discours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître, mais bien par la sagesse de votre conduite, que l'Université dans ses leçons ne se borne point à un vain arrangement de mots ; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs & éclairer la raison ; qu'ils apprennnent enfin de vous, & que votre exemple soit contr'eux un argument sans réplique, qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de Lettres sont les plus zélés défenseurs de la vertu, & que leurs connoissances contribuent infiniment à l'affermissement de son empire.

RÉFUTATION

u Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier & Professeur de Mathématique & d'Histoire. (a)

L'ÉTABLISSEMENT que Sa Majesté rocuré pour faciliter le développe- nt des talens & du génie, a été in- ;ctement attaqué par un ouvrage, l'on tâche de prouver que nos ames ont corrompues à mesure que nos nces & nos arts se sont perfection- , & que le même phénomene s'est ervé dans tous les tems & dans tous lieux. Ce Discours de M. Rousseau 'erme plusieurs autres propositions, t il est très-important de montrer aussété, puisque, selon de savans rnalistes, il paroît capable de faire révolution dans les idées de notre e. Je conviens qu'il est écrit avec chaleur peu commune, qu'il offre tableaux d'une touche mâle & cor-

---

) M. Rousseau répondit à cette réfutation lettre à M. Grimm qui se trouve à la page ı troisieme volume des Mélanges.

recte : plus la maniere de cet ouvrage eſt grande & hardie, plus il eſt propre à en impoſer, à accréditer des maximes pernicieuſes. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de ſoutenir le pour ou le contre ; de ces vains ſujets d'éloquence, où l'on fait parade de penſées futiles, ingénieuſement contraſtées. Je vais, Meſſieurs, plaider une cauſe qui intéreſſe votre bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raiſonnemens (*b*) de M. Rouſſeau ſont défectueux, je tomberois dans la ſéchereſſe du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, perſuadé que la ſolidité d'une réfutation de cette nature fait ſon principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les Sciences dépravent les mœurs, Staniſlas le bienfaiſant ſera donc blâmé par la poſtérité d'avoir fait un établiſſement pour les rendre plus floriſſantes ; & ſon Miniſtre, d'avoir encouragé les talens

(*b*) Il y auroit de l'injuſtice à dire que tous les raiſonnemens de M. Rouſſeau ſont défectueux. Cette propoſition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui ſe gliſſent dans les Arts & dans la République des Lettres. (*Note de l'Auteur de la Réfutation*).

fait éclater les ſiens : ſi les Sciences
pravent les mœurs, vous devez donc
teſter l'éducation qu'on vous a don-
e, regretter amérement le tems que
us avez employé à acquérir des con-
iſſances, & vous repentir des efforts
e vous avez faits pour vous rendre
les à la patrie. L'Auteur que je com-
ts eſt l'apologiſte de l'ignorance : il
roît ſouhaiter qu'on brûle les biblio-
èques; il avoue qu'il heurte de front
ıt ce qui fait aujourd'hui l'admiration
; hommes, & qu'il ne peut s'atten-
: qu'à un blâme univerſel; mais il
npte ſur les ſuffrages des ſiecles à
ıir. Il pourra les remporter, n'en
ıtons point, quand l'Europe retom-
a dans la barbarie; quand ſur les
nes des Beaux-Arts éplorés, triom-
eront inſolemment l'ignorance & la
ticité.

Nous avons deux queſtions à diſcu-
, l'une de fait, l'autre de droit. Nous
ıminerons dans la premiere partie de
Diſcours, ſi les Sciences & les Arts
: contribué à corrompre les mœurs;
dans la ſeconde, ce qui peut réſulter
progrès des Sciences & des Arts
ıſidérés en eux-mêmes : tel eſt le
n de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rouſſeau, que l'art eût façonné nos manieres, & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon, ſe cachent ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la force de cette politeſſe qui fait tant de peine à M. Rouſſeau, on découvre aiſément combien elle eſt eſtimable. C'eſt le deſir de plaire dans la ſociété, qui en a fait prendre

endre l'esprit. On a étudié les hom-
es, leurs humeurs, leurs caracteres,
ırs desirs; leurs besoins, leur amour-
opre. L'expérience a marqué ce qui
plaît. On a analysé les agrémens,
voilé leurs causes, apprécié le mé-
e, distingué ses divers degrés. D'une
înité de réflexions sur le beau, l'hon-
te & le décent, s'est formé un art
écieux, l'art de vivre avec les hom-
s, de tourner nos besoins en plaisirs,
répandre des charmes dans la con-
sation, de gagner l'esprit par ses dis-
ırs & les cœurs par ses procédés.
ards, attentions, complaisances,
venances, respect, autant de liens
nous attachent mutuellement. Plus
politesse s'est perfectionnée, plus la
iété a été utile aux hommes; on
t plié aux bienséances, souvent plus
ssantes que les devoirs; les inclina-
ns sont devenues plus douces, les
acteres plus lians, les vertus sociales
s communes. Combien ne changent
dispositions que parce qu'ils sont
ıtraints de paroître en changer! Ce-
qui a des vices est obligé de les dé-
ser: c'est pour lui un avertissement
ıtinuel qu'il n'est pas ce qu'il doit
e; ses mœurs prennent insensible-

ment la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux ; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a sous les yeux une preuve sans réplique : on voit des nations dont les manieres ne sont pas façonnées, ni le langage apprêté, user de détours, de dissimulations & d'artifices, tromper adroitement, sans qu'on puisse en rendre comptables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. D'ailleurs, si l'art de se voiler s'est perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes sur de simples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on soit dans l'obligation indispensable de recourir à leurs bienfaits. On est convaincu qu'en général il ne faut pas

compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile, qu'ils n'ayent quelque intérêt à nous rendre service. On sait évaluer les offres spécieuses de la politesse, & amener ses expressions à leur signification reçue. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaisir même d'obliger. Leur politesse a un ton bien supérieur à tout ce qui n'est que cérémonial; leur candeur, un langage qui lui est propre : leur mérite est leur art de plaire.

Ajoutez que le seul commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; on n'est donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rousseau ? Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. Si l'on étoit impoli, rustique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale, on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Ne se lassera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-

t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? O doux nœuds de la société, charmes des vrais Philosophes, aimables vertus, c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs, vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque; ni à des mœurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.

M. Rousseau attribue à notre siecle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les Nations qui ne sont pas policées ; & il en conclut que le sort des mœurs & de la probité a été régulièrement assujetti aux progrès des Sciences&des Arts. Laissons ces vagues imputations, & passons au fait.

Pour montrer que les Sciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que plusieurs Peuples tomberent sous le joug, lorsqu'ils étoient les plus renommés par la culture des Sciences. On sait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'ensuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon singuliere de raisonner, on pourroit conclure aussi que l'ignorance entraîne

eur dépravation, puiſqu'un grand nom-
ıre de Nations Barbares ont été ſubju-
uées par des Peuples amateurs des
eaux-Arts. Quand même on pourroit
rouver par des faits, que la diſſolution
es mœurs a toujours régné avec les
ciences, il ne s'enſuivroit pas que le
ırt de la probité dépendît de leurs
rogrès. Lorſqu'une Nation jouit d'une
anquille abondance, elle ſe porte
dinairement aux plaiſirs & aux Beaux-
ts. Les richeſſes procurent les moyens
ſatisfaire ſes paſſions : ainſi ce ſe-
ient les richeſſes, & non les Belles-
ettres, qui pourroient faire naître
corruption dans les cœurs ; ſans
rler de pluſieurs autres cauſes qui
influent pas moins que l'abondance
r cette dépravation ; l'extrême pau-
eté eſt la mere de bien des crimes,
elle peut être jointe avec une pro-
ıde ignorance. Tous les faits donc
'allégue notre adverſaire, ne prou-
ıt point que les Sciences corrompent
mœurs.

Il prétend montrer par ce qui eſt
ivé en Egypte, en Grece, à Rome,
Conſtantinople, à la Chine, que les
s énervent les Peuples qui les culti-
ıt. Quoique cette aſſertion ſur la-

quelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux Arts, & bientôt après la conquête de Cambyse; mais bien des siecles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient? Sont-ce les Sciences qui ont efféminé les Asiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de Nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement, devenu venal sous Periclès, prend une nouvelle face: l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à nourrir la mollesse & l'oisiveté; toutes

es causes de corruption, quel rapport nt-elles aux Sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains e se sont-ils pas couverts dans le tems ue la litterature étoit en honneur à ome? Etoient-ils énervés par les Arts, orsque Cicéron disoit à César : vous vez dompté des Nations sauvages & éroces, innombrables par leur multiide, répandues au loin en divers lieux? omme un seul de ces faits suffit pour étruire les raisonnemens de mon aderfaire, il seroit inutile d'insister daantage sur cet article. On connoît les auses des révolutions qui arrivent ans les Etats. Les Sciences ne pouroient contribuer à leur décadence, u'au cas que ceux qui sont destinés à s défendre, s'occuperoient des Sciens au point de négliger leurs foncons militaires ; dans cette suppositon, toute occupation étrangere à la uerre auroit les mêmes suites.

M. Rousseau, pour montrer que ignorance préserve les mœurs de la orruption, passe en revue les Scythes, s premiers Perses, les Germains & les omains dans les premiers tems de leur épublique; & il dit que ces Peuples nt, par leur vertu, fait leur propre

bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Justin a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les représentent comme une Nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs prisonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniversaire d'un Roi, ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'histoire des diverses nations Scythes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Massagetes ; les personnes âgées étoient immolées par leurs parens qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injustes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propose pour exemple aux autres nations.

A l'égard des anciens Perses tout le monde convient sans doute avec M. Rollin qu'on ne sauroit lire sans hor-

r jusqu'où ils avoient porté l'oubli
e mépris des loix les plus commu-
de la nature. Chez eux toutes sor-
d'incestes étoient autorisés. Dans
Tribu sacerdotale, on conféroit pres-
toujours les premieres dignités à
x qui étoient nés du mariage d'un
avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent
n cruels, pour faire mourir des en-
s dans le feu qu'ils adoroient.

es couleurs dont Pomponius Mela
nt les Germains, ne feront pas naî-
non plus l'envie de leur ressembler :
ple naturellement féroce, sauvage
u'à manger de la chair crue, chez
le vol n'est point une chose hon-
se, & qui ne reconnoit d'autre
it que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de
e aux Romains, dans le tems qu'ils
toient point encore familiarisés avec
Lettres, un Philosophe éclairé de
ites les lumieres de la raison ? Illus-
s Barbares, auroit-il pu leur dire,
ite votre grandeur n'est qu'un grand
me. Quelle fureur vous anime &
us porte à ravager l'univers ? Tigres
érés du sang des hommes, com-
nt osez-vous mettre votre gloire à
e injustes, à vivre de pillage, à

exercer la plus odieuse tyrannie ? Qui vous a donné le droit de disposer de nos biens & de nos vies, de nous rendre esclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la désolation & la mort ? Est-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O détestable grandeur, qui se repait de miseres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Est-ce la force ? Les loix de l'humanité n'ont donc plus ? Sa voix ne se fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous méprisez la volonté des Dieux qui vous ont destinés, ainsi que nous, à passer tranquillement quelques instans sur la terre ; mais la peine est toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de passer sous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bientôt celle de voir la République se déchirer par ses propres forces. Qui vous empêche de passer une vie agréable dans le sein de la paix, des arts, des sciences & de la vertu ? Romains, cessez d'être injustes ; cessez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraine.

Mais je veux qu'il y ait eu des na-

ns vertueuſes dans le ſein de l'igno-
ce ; je demande ſi ce n'eſt pas à des
x ſages, maintenues avec vigueur,
ec prudence, & non pas à la priva-
n des arts, qu'elles ont été redeva-
s de leur bonheur ? En vain pré-
id-on que Socrate même & Caton
t décrié les Lettres ; ils ne furent
nais les apologiſtes de l'ignorance.
plus ſavant des Athéniens avoit rai-
n de dire que la préſomption des
mmes d'Etat, des Poëtes & des Ar-
tes d'Athenes, terniſſoit leur ſavoir
ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe
oire les plus ſages des hommes ; mais
blâmant leur orgueil & en décrédi-
nt les Sophiſtes, il ne faiſoit point
loge de l'ignorance, qu'il regardoit
mme le plus grand mal. Il aimoit à
rer des ſons harmonieux de la lyre,
vec la main dont il avoit fait les ſta-
ıes des Grecs. La Rhétorique, la Phy-
que, l'Aſtronomie furent l'objet de
s études ; & ſelon Diogene Laërce,
l travailla aux tragédies d'Euripide. Il
ſt vrai qu'il s'appliqua principalement
faire une ſcience de la morale, &
u'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il
e ſavoit pas : eſt-ce là favoriſer l'i-
gnorance ? Doit-elle ſe prévaloir du

déchainement de l'ancien Caton contre ces discoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeste de rendre toutes les vérités douteuses. Un des chefs de la troisieme Académie, Carnéade, montrant en présence de Caton la nécessité d'une Loi naturelle, & renversant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'esprit de ce censeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en sentit l'injustice, & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma son style sur celui de Thucydide & de Démosthene, & enrichit ses ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'histoire & beaucoup d'autres matieres exercerent sa plume. Ces traits font voir que, si Socrate & Caton eussent fait l'éloge de l'ignorance, ils se seroient censurés eux-mêmes; & M. Rousseau, qui a si heureusement cultivé les Belles-lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire : je dis qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il

ſſe peu de cas de ſes connoiſſances.
ans tous les tems on a vu des Auteurs
écrier leurs ſiecles & louer à l'excès
es nations anciennes. On met une ſor-
de gloire à ſe roidir contre les idées
ommunes ; de ſupériorité ; à blâmer
e qui eſt loué ; de grandeur, à dégra-
er ce que les hommes eſtiment le plus.
La meilleure maniere de décider la
ueſtion de fait dont il s'agit, eſt d'exa-
iner l'état actuel des mœurs de toutes
s nations. Or il réſulte de cet exa-
en fait impartialement, que les Peu-
es policés & diſtingués par la culture
es Lettres & des Sciences, ont en gé-
éral moins de vices que ceux qui ne
ſont pas. Dans la Barbarie & dans
plupart des pays Orientaux regnent
es vices qu'il ne conviendroit pas
ême de nommer. Si vous parcourez
s divers Etats d'Afrique, vous êtes
tonné de voir tant de Peuples fai-
éans, lâches, fourbes, traitres, ava-
es, cruels, voleurs & débauchés. Là,
ont élablis des uſages inhumains ; ici,
impudicité eſt autoriſée par les Loix.
à le brigandage & le meurtre ſont
rigés en profeſſions ; ici, on eſt telle-
ent barbare, qu'on ſe nourrit de
hair humaine. Dans pluſieurs royau-

mes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans ; en d'autres on facrifie des hommes au démon : on tue quelques perfonnes pour faire honneur au Roi, lorfqu'il paroît en public, ou qu'il vient a mourir. L'Afie & l'Amérique offrent des tableaux femblables (*).

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vaftes contrées, font voir combien porte à faux cette reflexion de mon adverfaire : peuples, fachez une fois que la nature a voulu vous préferver de la fcience, comme une mere arrache une arme dangereufe des mains de fon enfant; que tous les fecrets qu'elle vous cache font autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inftruire, n'eft pas le moindre de fes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit : Peuples, fachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriffiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à fa culture, eft un avertiffement pour

(*) Les bornes étroites que je me fuis prefcrites, m'obligent à renvoyer à l'Hiftoire des voyages, & à l'Hiftoire Générale par M. l'Abbé Lambert. (*idem.*)

ius de la laiſſer en friche. Il finit la
emiere partie de ſon Diſcours par
ette réflexion : que la probité eſt fille
: l'ignorance, & que la ſcience & la
rtu ſont incompatibles. Voilà un
ntiment bien contraire à celui de l'E-
iſe ; elle regarda comme la plus dan-
reuſe des perſécutions la défenſe que
Empereur Julien fit aux Chrétiens
enſeigner à leurs enfans la Rhétori-
ue, la Poëtique & la Philoſophie.

SECONDE PARTIE.

M. Rouſſeau entreprend de prouver
ins la ſeconde partie de ſon Diſcours,
ie l'origine des Sciences eſt vicieuſe,
urs objets vains, & leurs effets per-
icieux. C'étoit, dit-il, une ancienne
adition paſſée de l'Egypte en Grece,
u'un Dieu ennemi du repos des hom-
ies étoit l'inventeur des Sciences :
'où il infere que les Egyptiens, chez
ui elles étoient nées, n'en avoient
as une opinion favorable. Comment
ccorder ſa concluſion avec ces paro-
es : *Remedes pour les maladies de
l'ame* ; Inſcription qu'au rapport de
Diodore de Sicile, on liſoit ſur le fron-

tiſpice de la plus ancienne des biblio-theques, de celle d'Oſymandias roi d'Egypte.

Il aſſure que l'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition, l'Eloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la Géométrie, de l'avarice; la Phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il ſuffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Juſqu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naiſſance à nos beſoins, on l'avoit même fait voir dans pluſieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts ſans le luxe qui les nourrit: tout le monde vous répondra que les Arts inſtructifs & miniſtériels, indépendamment du luxe, ſervent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux beſoins de la vie.

Vous demandez à quoi ſerviroit la Juriſprudence ſans les injuſtices des hommes: on peut vous répondre qu'aucun Corps politique ne pourroit ſub-

r sans loix, ne fût-il composé que
ommes justes. Vous voulez savoir ce
deviendroit l'Histoire s'il n'y avoit
yrans, ni guerres, ni conspirateurs:
s n'ignorez cependant pas que l'hisf-
e universelle contient la descrip-
des pays, la religion, le gouver-
ient, les mœurs, le commerce &
coutumes des peuples, les dignités,
magistratures, les vies des Princes
ifiques, des Philosophes & des Ar-
s célebres. Tous ces sujets, qu'ont-
de commun avec les tyrans, les
rres, & les conspirateurs?
ommes-nous donc faits, dites-vous,
r mourir attachés sur les bords du
s où la vérité s'est retirée? Cette
e vérité devroit rebuter dès les
niers pas tout homme qui cher-
roit sérieusement à s'instruire par
ude de la philosophie. Vous savez
les Sciences dont on occupe les
nes Philosophes dans les Universi-
, sont la logique, la métaphysique,
norale, la physique, les mathéma-
ies élémentaires. Ce sont donc là
on vous, de stériles spéculations.
Universités vous ont une grande
igation de leur avoir appris que la
ité de ces sciences s'est retirée au

fond d'un puits ! Les grands philosophes qui les possedent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Ils ignoreroient aussi, sans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'investigation des sciences: Vous dites que le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être: mais n'y a-t-il pas différentes méthodes pour arriver à la vérité ? Qui est-ce dailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien sincérement ? A quelle marque est-on sûr de la reconnoître ? Les Philosophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences, que pour les savoir & en faire usage ; & que l'évidence, c'est-à-dire, la perception du rapport des idées est le caractere distinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne sont pas susceptibles de démonstration. Voudriez-vous voir renaitre les sectes de Pyrrhon, d'Arcésilas ou de Lacyde ?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains.

Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Sciences & des Arts ? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothéques, productions des pays étrangers dues à la navigation dirigée par l'astronomie. Là, les arts méchaniques mettent nos biens en valeur ; les progrès de l'anatomie assûrent ceux de la chirurgie ; la chymie, la botanique nous préparent des remedes: les arts libéraux, des plaisirs instructifs : ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la géométrie, appuyée de l'algebre, préside à la plupart des sciences ; elle donne des leçons à l'astronomie, à la navigation, à l'artillerie, à la physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles, & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je ? Selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles : Nous avons des physiciens, des géometres, des-

chymiſtes, des aſtronomes, des poëtes, des muſiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reſte encore, diſperſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Ainſi, Meſſieurs, ceſſez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous conſacriez vos jours au ſervice de la ſociété, quoique vous rempliſſiez dignement les emplois où vos talens vous ont appellés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états ?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage où l'on ſoutient que les Sciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez-vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir don-

né un asyle aux Muses, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux-Arts ; pour avoir envoyé des astronomes dans les pays les plus éloignés, récompensé les talens & les découvertes, attiré les savans près du trône ! Quoi ! j'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Sysippes, des Apelles & des Aristides, des Amphions & des Orphées ! Que tardez-vous de brifer ces instrumens des arts & des sciences, de brûler ces précieuses dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les archives de l'esprit & du génie ? replongez-vous dans les ténebres épaisses de la barbarie, dans les préjugés qu'elle consacre sous les funestes auspices de l'ignorance & de la superstition. Renoncez aux lumieres de votre siecle ; que des abus anciens usurpent les droits de l'équité ; rétablissez des loix civiles contraires à la loi naturelle ; que l'innocent qu'accuse l'injustice, soit obligé, pour se justifier, à s'exposer à périr par l'eau ou par le feu ; que des peuples aillent encore massacrer d'autres peuples sous le manteau de la religion ; qu'on fasse les plus grands maux avec la même tranquillité de conscience, qu'on éprouve

à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore seront les suites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'est point censée adopter tous les sentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne pense point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs citoyens, ne sont presque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des services, faute de connoître tous leurs rapports, & l'ensemble des parties de la nature ; mais elle pense, ainsi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il est important d'étendre de toutes parts les branches de notre savoir, d'en creuser les analogies, d'en suivre toutes les ramifications. Elle sait que telle connoissance qui paroit stérile pendant un tems, peut cesser de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuses, peut être même au hasard. Elle sait que pour élever un édifice, on rassemble des matériaux de toute espece : ces pieces brutes, amas

informe, ont leur destination ; l'art les dégrossit & les arrange : il en forme des chefs-d'œuvre d'architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en est, en quelque sorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité est reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du hasard sur la surface des fleuves ; ils se réunissent, ils se fortifient mutuellement & servent à les traverser.

Si l'Auteur a avancé sans fondement que cultiver les Sciences est abuser du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe est une somptuosité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à se distinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le superflu ; mais ce qui est superflu par rapport à certains états, est nécessaire à d'autres, pour entretenir les distinctions qui caractérisent les rangs divers de la société. La Religion même ne condamne point les dépenses qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui est luxe pour l'artisan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'hom-

me d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui transmettent les sentimens de l'homme vicieux ? Caton le grand, solliciteur des loix somptuaires, suivant la remarque d'un politique, nous est dépeint avare intempérant, même usurier & ivrogne; au lieu que le somptueux Lucullus, encore plus grand Capitaine & aussi juste que lui, fut toujours libéral & bienfaisant. Condamnons la somptuosité de Lucullus & de ses imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chasser de nos murs les Savans & les Artistes. Les passions peuvent abuser des Arts; ce sont elles qu'il faut réprimer. Les arts sont le soutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le nécessaire physique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la Nation : comment pourront subsister les autres sujets, si les riches craignent de dépenser, si la circulation des especes est suspendue par une économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'auteur, que les

commodités

commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumurs ? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies ? Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes; & s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection ? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris ?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des sciences est nuisible aux qualités morales ? C'est,

dit-il, dès nos premieres années; qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la Jeunesse pour lui apprendre toutes choses excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de Corps respectables, uniquement dévoués à l'instruction des jeunes gens, à qui ils inculquent sans cesse les principes de l'honneur, de la probité & du christianisme? La science, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'est toujours proposé l'Université de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les rois de France. Dans tous les établissemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens possibles pour leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement sous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'histoire sacrée & profane leur donne des leçons soutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur esprit une impression qu'on attendroit en vain de l'ari-

dité des préceptes. Comment les ſciences pourroient-elles nuire aux qualités morales ? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiecle ? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus ; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; que la vertu reſte ſans honneur ; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucuns pour les belles actions. Comment peut on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement ? La punition du vice n'eſt-elle pas déjà la premiere récompenſe de la vertu ? L'eſtime, l'amitié de ſes concitoyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits ? ce ſeroit

en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuses, si ce n'est le soin même de les cacher.

M. Rousseau parle de nos Philosophes avec mépris ; il cite les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinosa, & les met sur une même ligne avec toutes les productions de la Philosophie. Pourquoi confondre ainsi avec les ouvrages de nos vrais Philosophes, des systêmes que nous abhorrons ? Doit-on rejetter sur l'étude des Belles-Lettres les opinions insensées de quelques Ecrivains, tandis qu'un grand nombre de Peuples sont infatués de systêmes absurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité ? L'esprit humain n'a pas besoin d'être cultivé pour enfanter des idées monstrueuses. C'est en s'élevant avec tout l'essor dont elle est capable, que la raison se met au-dessus des chimeres. La vraie Philosophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la superstition. Parce quelques Auteurs ont abusé de leurs lumieres, faudra-t-il proscrire la culture de la raison ? Eh ! de quoi ne peut-on pas abuser ? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détour-

né à des usages nuisibles? Tel est celui qu'a fait M. Rousseau de sa puissante éloquence pour inspirer le mépris des sciences, des lettres & des Philosophes. Au tableau qu'il présente de ces hommes savans, opposons celui du vrai Philosophe. Je vais le tracer, Messieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'est-ce qu'un vrai philosophe? C'est un homme très-raisonnable & très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le considere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute son estime, & l'on n'est content de soi-même que lorsqu'on mérite la sienne. Il ne connoît ni les souplesses rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieuses de la jalousie, ni la bassesse d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obscurcir celui des autres; car l'envie, qui ne pardonne ni les succès, ni ses propres injustices, est toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir ses maximes en les contredisant par ses actions, jamais accessible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute si son ca-

ractere a plus de nobleſſe que de force, plus d'elévation que de vérité. Son eſprit eſt toujours l'organe de ſon cœur & ſon expreſſion l'image de ſes ſentimens. La franchiſe, qui eſt un défaut quand elle n'eſt pas un mérite, donne à ſes diſcours cet air aimable de ſincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorſqu'il ne coûte rien. Quand il oblige vous diriez qu'il ſe charge de la reconnoiſſance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde ; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il deſire toujours d'obliger. Il met ſa gloire à ſervir ſa patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la ſociété cette raiſon farouche, qui ne ſait pas ſe relâcher de ſa ſupériorité ; cette inflexibilité de ſentiment, qui ſous le nom de fermeté bruſque les égards & les condeſcendances ; cet eſprit de contradiction, qui ſecouant le joug des bienſéances ſe fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïſſable ſoit qu'il deferde les droits de la vérité, ou les pretentions de ſon orgueil. Le vrai Philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, & pour faire valoir les qualites des autres, il n'héſite pas

à cacher l'éclat des siennes. D'un commerce aussi sûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuser, & dans la conversation que celui d'associer les autres à son propre mérite. Il sait qu'un des plus solides appuis de la justice que nous nous flattons d'obtenir, est celle que nous rendons au mérite d'autrui; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas sa conduite sur des principes différens de ceux que nous venons d'exposer: persuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modestie, des citoyens aimables. Je sais bien que par ces traits, je ne rends pas tout le mérite du Philosophe Chrétien; mon dessein a été seulement d'en donner une esquisse.



REFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage (a).

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses cometes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célebre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du style & de l'éloquence

(*a*) Cette Réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8°. de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenoit le Discours de Rousseau, & l'autre la Réfutation. M. Rousseau y répondit par une Lettre qui se trouve à la page 225 du troisieme volume des Mélanges. Cet Académicien de Dijon supposé se trouva être M. Le Cat Secrétaire perpétuel de l'Académie de

de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Piece plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de ſéduire & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art embelli ne puiſſe plaire aux yeux.

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même tems j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences; l'erreur ſe découvre à l'eſprit attentif, ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité, comme les mœurs

---

Rouen, & c'eſt ce qui occaſionna le déſaveu de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après. Cette Réfutation non plus que les deux pieces ſuivantes n'ont été inſérées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rouſſeau: mais elles nous ont paru ſi eſſentielles pour l'éclairciſſement de cette fameuſe diſpute, que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent ſur cette matiere.

artificieuſes ſe trahiſſent elles-mêmes dans la contenance & les diſcours des hypocrites qu'on ſoupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumieres, fit que la lecture de l'éloquent Diſcours me mit dans une ſorte de perplexité : quel parti prendre, me ſuis-je dit ? L'eſpérance de contribuer au bonheur général de la ſociété, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même ; d'être enfin meilleur que la nature ſeule ne m'avoit formé, eſt le motif qui m'a ſoutenu juſqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts ; un projet ſi louable m'auroit-il fait illuſion ? Avec le deſſein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin oppoſé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la ſimple nature m'avoit donnés. Si cela eſt, j'apprends tous les jours & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela eſt, je me propoſe de donner de l'éducation à mes enfans, & par-là je trame une conſpiration contre la ſociété, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ſes ſujets. Grand Dieu!

qu'ai-je fait, & dans quel abyme allois-je précipiter les miens. Malheur à ceux *qui ont brisé la porte des Sciences !* Allons, brûlons les livres, oublions jusqu'à l'art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions, il a tout l'air d'une extravagance. Quoi ! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténebres & la barbarie ? Cette action seule seroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déja été fort surpris que ce Corps célebre eût proposé cette question ; car toute question proposée est censée problématique ; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose ; à peine osai-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste

défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du favant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Confultons-le. Il eft homme à ne rien faire à la légere, il nous fera part des raifons qui ont emporté fon fuffrage, & elles décideront fans doute le mien. J'ai fuivi ce projet, & j'ai reçu de mon illuftre Correfpondant la lettre fuivante.

“ Oui, Monfieur, j'ai été l'un des
„ Juges du Difcours qui a remporté le
„ Prix en 1750 ; mais non pas un de
„ ceux qui lui ont donné fon fuffrage.
„ Loin d'avoir pris ce dernier parti,
„ j'ai été le zélé défenfeur de l'opinion
„ contraire, parce que je penfe que
„ celle-ci a la vérité de fon côté, &
„ que le vrai feul a droit de prétendre
„ à nos Lauriers. J'ai même pouffé
„ le zele jufqu'à apoftiller le Difcours
„ par des Notes critiques, dont la col-
„ lection eft plus confidérable que le
„ texte même ; j'ai cru que l'honneur
„ de la vérité, celui de toutes les
„ Académies, & de la nôtre particu-
„ liérement, l'exigoient de moi : ces
„ mêmes motifs m'engagent à vous en

„ envoyer la copie, & à vous permettre „ de les rendre publiques. Dans cette „ vue, j'ai lu l'édition que l'Auteur „ en a faite, & j'ai ajouté à mon ma„ nuscrit quelques remarques nouvel„ les, auxquelles ses additions ont „ donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous „ plaît, Monsieur, que ce ne sont que „ des apostilles, des notes que je vous „ envoye, & non un discours fleuri ; „ que mon dessein n'a jamais été d'op„ poser éloquence à éloquence, para„ doxe à paradoxe ; j'aurois peut-être „ tenté le premier en vain, & le der„ nier n'auroit pas été de mon goût ; „ j'expose naturellement à mes Con„ freres ce que je pense d'une Piece, „ dont je suis examinateur, en oppo„ sant, selon mes foibles lumieres, le „ raisonnement juste aux figures ora„ toires, la vérité claire au paradoxe. „ J'applaudis avec le Public au génie „ & aux talens de notre Auteur ; mais „ j'ose penser que sa Piece n'est qu'un „ élégant badinage, un jeu d'esprit, „ & que sa these est fausse. Si je puis „ vous en convaincre, j'ai gagné ma „ cause. Je préférerai toujours l'art d'é„ clairer & d'instruire à celui d'amuser

„ & de plaire, quand il ne me ſera pas „ poſſible de les réunir. J'ai l'honneur „ d'être, &c. „

A Dijon, *ce* 15 *Août* 1751.

La générosité de M***. combla mes vœux ; je m'applaudis du parti que j'avois pris ; je dévorai ſes notes ; je m'y retrouvai, pour ainſi dire, par-tout. Pour ſentir combien cette conformité me flatte, il faudroit ſavoir tout ce que vaut M***. Je ſuis perſuadé que tous les amateurs des Sciences & des Arts, ſe trouveront auſſi flattés que moi, & par les mêmes raiſons, de la lecture de ſes réflexions. Juſerai donc dans toute ſon étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier ; ſes motifs me paroiſſent auſſi juſtes que ſes remarques. Elles nous conſervent enfin le droit ſi doux, ſi flatteur de penſer avec Horace, que... *le Philoſophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-deſſus de lui*...

Ad ſummam, ſapiens uno minor eſt Jove, *dives*, *Liber*, *honoratus*, *pulcher*, *Rex denique Regum*.

RÉFUTATION.

Decipimur specie recti.
. . . *sunt certi denique fines,*
Quos ultrà, citràque nequit consistere rectum. (*)

LE rétablissement — qui ne s'en estime pas moins. L'Auteur est très-savant, & joue par conséquent ici un personnage feint & accommodé à la scene. Mais en général, sur quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimeroit-il pas moins? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainsi il en seroit d'autant plus estimable? Mais est-il

(*) L'Epigraphe, *Decipimur specie recti* . . . choisie par l'Auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des Sciences est une erreur; cette Epigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines;* qu'il y a des regles pour s'y conduire: & en vérité elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espoir de les réaliser à nos yeux à force de génie.

bien vrai qu'on puiſſe être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout enſemble? Ne faut-il pas au moins connoître ſes devoirs pour les remplir? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une ſaine morale? Une ſcience auſſi eſſentielle que celle-ci vaut bien, ce me ſemble, qu'on ne la compte pas pour *rien*, & que celui qui la poſſéde, ne ſe regarde pas comme un *homme qui ne ſait rien*. Si l'auteur entend par *ne ſavoir rien*, n'être point Géometre, Aſtronome, Phyſicien, Médecin, Juriſconſulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans tous ces talens; mais n'eſt-on engagé dans la Société qu'à être honnête homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête homme ignorant & ſans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il conſume les productions ſans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire. . . .

Nos numerus ſumus, & fruges conſumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui, pénétré de ſes devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les Sciences, tous

les Arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli.
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

Horat. Epist. 3. l. 1. v. 25.

Il sera difficile, — ne m'ont point rebuté. La solution de ce problême est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur; mais il n'a point concillié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'est point la Science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'est-ce point maltraiter cette Science? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la Science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte*? Cette distinction subtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles?

La probité est—pour le sentiment de l'Orateur. Le sentiment de l'Orateur, si je ne me trompe, fait la piece principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne sauroit être solide ; & un discours sans justesse & sans solidité a beau être seduisant, il n'aura point mon suffrage.

Les Souverains—juge en sa propre cause. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien, & par-là nous serons ses partisans contre la Science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle ci est contraire à la vertu.

PREMIERE PARTIE.

C'*Est un grand & beau spectacle—depuis peu de générations.* Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment sur cette seule description,

que cette admirable révolution, le triomphe, l'apotheofe de l'efprit humain eft encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la Société, puifque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoiffance *de l'homme, de fa nature, de fes devoirs & de fa fin.*

L'Europe—que l'ignorance. L'ignorance eft donc déjà un état bien pitoyable ; c'eft pourtant là le fujet des éloges de ce Difcours, la bafe de la probité & le grand reffort de la félicité, felon notre Auteur.

Je ne fais quel jargon—au fens commun. La barbarie, l'etat fauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du fens commun, puifque cette merveilleufe révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté-naturelle. Il n'y a ici rien d'etrange qu'une petite tournure énigmatique dans le ftyle ; défaut qui n'eft peut être auffi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre fiecle. *Les Sciences fuivirent les Lettres ;* cela eft très-naturel, ce me femble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de

pénétrer dans les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment ! ne penseroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée *d'Ecrivains automates ?* L'auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles & légeres, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença -- leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les efforts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa mai-

treſſe, & ſouvenez-vous dans la ſuite de ce diſcours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muſes, l'homme devient l'amant de la ſociété, & celle-ci ſa maîtreſſe. Je crois qu'il aura de la peine à concilier ſa theſe avec ces principes qui ſont très-bons.

L'eſprit a ſes beſoins, -- dont ils ſont chargés. Ces portraits ſont plus jolis que juſtes. Il s'en faut bien que les ſciences & les arts ſoient de pur *agrément*. Leurs utilités ſont ſans nombre. Il n'eſt point vrai qu'ils ne faſſent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes, par-tout où elles ſe trouvent, mettent des entraves au génie, & éteignent les ſciences & les arts.

Etouffent en eux -- des Peuples policés. Loin que les ſciences étouffent en nous le ſentiment de la liberté originelle, c'eſt elles au contraire, qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'eſclavage eſt le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raiſon du plus fort*; ſuite inévitable de la *barbarie.* Mais c'eſt déshonorer la vraie idée d'un *peuple policé*, que de nous le repréſenter comme une bête féroce à demi

appprivoiſée, comme un eſclave ſans ſentimens pour ſa *liberté originelle*, & aſſujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant ſa ſtupidité eſt extrême. L'homme policé eſt celui que les lumieres de la raiſon & de la morale ont convaincu que les loix & la ſubordination établies dans un Etat ont pour principe l'equité, & pour but ſa propre félicité & celle de ſes pareils. Perſuadé de ces vérités, il eſt le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enleve ſon ſuffrage, & qui font ſa ſureté & ſon bonheur. Une ſociété d'hommes qui penſent & qui agiſſent ainſi, forme ce qu'on appelle vraiment *un peuple policé*.

Il y a toujours dans les ſociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumieres, ni la raiſon, ni l'éducation néneſſaires pour reſſembler à l'homme ſociable que je viens de décrire; ce ſont là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que ſous un joug; mais on voit que ces hommes féroces ſont ceux de notre eſpece qu'on n'a pu apprivoiſer; c'eſt la partie non policée du peuple, & celle que le reſte de la ſociété eſt intéreſſée à retenir dans une ſorte

d'esclavage. C'est cet esclave que l'orateur nous donne ici pour un peuple policé, esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité; qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un peuple policé.

Le besoin -- les Arts les ont affermis. Le besoin & la raison ont élevé les trônes des vrais Rois. Les sciences & les arts qui sont à leur tour le trône de la raison, deviennent par là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la justice, tant sur le Souverain que sur les sujets.

Puissances de la terre -- Heureux esclaves. L'auteur sacrifie toujours la justesse à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un pere tendre.

Vous leur devez -- de toutes les vertus sans en avoir aucune. C'est ici que notre orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractere, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il

nous a dépeints, occupés du desir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper ; là, nous étions les amans de la société, ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amans que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flatteur, mais est-il vrai ; c'est ce que nous allons examiner en suivant l'auteur.

C'est par cette sorte de politesse -- le commerce du monde. La décence est déjà une espece de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la possede, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servoient de regles. On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent, sans doute, qu'elle n'y est pas conforme ; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares ?

Si la véritable Philosophie -- du titre de Philosophe ! par la même raison il

y

y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom ; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de Philosophie !

Mais tant de qualités -- en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

D'ailleurs.... *Aut virtus nomen inane est,*
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.

Horat. Epist.

L'auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens.

La richesse de la parure -- se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique -- la vigueur du corps. Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal

de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal paſſer leur tems aux plus ruſtiques Laboureurs : la dorure des habits n'ôte ni la ſanté ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure -- qui ſe plaît à combattre nud. L'homme de bien eſt un brave prêt à combattre ſous toutes les formes que le haſard ou le ſort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé ; tous ces acceſſoires lui ſont indifférens.

Il mépriſe tous ces vils ornemens -- quelque difformité. Il eſt des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus ſure & plus brillante. Le ſage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur ; il ſe plie aux circonſtances, aux tems, pour en ſupporter ou en rectifier les événemens ; il s'accommode à ce que les mœurs de ſon ſiecle ont de décent, pour mieux réuſſir à corriger ce qu'elles ont de défectueux ; il ſe fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Ariſtippum decuit color, & ſtatus & res.

Avant que l'art eût -- épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le ſont, par la raiſon que jamais les ſciences &

les arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux freres, seuls maîtres de l'univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la premiere peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté ; le crime se multiplie avec les hommes ; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne fait de meilleur remede aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumieres des lettres, des sciences & des arts.

Reprenons l'histoire de cette race ; quelques siecles après ce châtiment

terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons escaladant le ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit & robuste Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces freres, qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'esclaves & de ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime, succombent des nations entieres, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut ; les nations conjurées contre les nations s'entr'égorgent ou se chargent de chaînes ; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain ; ils cédent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur ? Dieu Tout-

puiſſant, quand vous laſſerez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreurs ? Je vois votre miſéricorde s'attendrir ſur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre humain, le jouet & l'eſclave de l'autre. Que fait votre ſageſſe infinie pour donner une face nouvelle à l'univers ? Elle fait naître ces hommes rares, avec leſquels elle ſemble partager ſon eſſence ineffable. Source de lumiere, vous ouvrez vos tréſors à ces ames choiſies ; les ſciences & les arts, l'urbanité, la raiſon & la juſtice, ſortent du ſein de ces génies créateurs, & ſe répandent ſur la terre. Les hommes s'aiment, s'uniſſent, & font des loix pour contenir ceux que le fort prive de ces lumieres, & que les paſſions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoiſſoit point : elle eſt étonnée elle-même de ce prodige ; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des ſciences & des arts. Apollon eſt adoré comme un dieu. Orphée eſt un homme divin dont les accords inſpirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des ſentimens

d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'eſt plus un orateur ſavant & profond politique, qui par la force de ſon éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un peuple doux, ſociable & policé. C'eſt un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de ſa lyre, donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence néceſſaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Grece ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Auguſtes, des Médicis, des François

(*) Avant que la raiſon s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des Loix:
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere nature;
Diſperſés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace;

I, des Louis XIV, l'ont répété dans les fiecles poftérieurs. De-là font fortis ces grands refforts de la fage politique, ces alliances raifonnées & falutaires, cette balance de l'Europe, le foutien des Etats qui la compofent. Enfin les fages de l'Orient n'avoient été que des Légiflateurs des Peuples; ceux de l'Occident ont pouffé les progrès de la fageffe jufqu'à devenir les Légiflateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun fiecle n'a pouffé fi loin les fciences & les arts & par conféquent la raifon & la fageffe.

Dans tous les fiecles néanmoins ces chaines fi falutaires & fi raifonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, fe font fouvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point

---

Qu'aux accords d'Amphion les pierres fe mouvoient,
Et fur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naiffant produifit ces miracles. (*)

Boil. art poët. ch. IV.

(*) *Silveftres homines facer, interprefque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidofque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere fono teftudinis, & prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc fapientia, &c.

Hor. art poët. v. 391.

ſi tout un peuple étoit ſavant, ſi tous les Rois étoient philoſophes. Quelque éclairé, quelque policé que ſoit un Etat, le philoſophe y eſt beaucoup plus rare, que ne ſont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'oppoſent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les Peuples ſont ces flots impétueux qui renverſent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils ſoutiennent ; & malheureuſement les Rois eux-mêmes ſont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons-nous beſoin de remonter aux premiers ſiecles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes inſtruits, policés, ſont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement ſur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les eſpeces. Dites-moi, je vous prie, illuſtre Orateur, eſt-ce dans des Royaumes où fleuriſſent les Univerſités & les Académies, qu'on rencontre la galante nation des Antropophages, ce peuple plein d'humanité & de ſentiment, chez lequel les enfans ſont honorés pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un

devoir envers ſes parens chargés d'années, de les laiſſer mourir de faim (*)? N'allons pas chercher ſi loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténebres de l'ignorance ; parcou-

(*) Nous ne voyons point la galante nation des Antropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion ſont donc contraires à ces crimes, & en empêchent ſans doute un grand nombre ; tandis que de maſſacrer & de manger des hommes eſt une coutume, une loi de la nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité eſt un vice à l'uniſſon chez tous les Antropophages : nos ſcélérats ſont abhorrés, on les ſaiſit dès qu'on les connoît, & ils expirent dans les ſupplices. Les Antropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & ſont applaudis de leurs compatriotes.

Le duel en particulier eſt un accident dépendant de la férocité guerriere, & il ne ſubſiſteroit point non plus que ſon principe, ſi l'empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, ſi tous les hommes étoient Philoſophes. Mais dans la ſupoſition que cette férocité ſoit un mal néceſſaire, quelque funeſte, quelque blâmable que ſoit le duel, on peut en quelque ſorte l'excuſer par la délicateſſe des ſentimens qu'il ſuppoſe & entretient dans notre jeuneſſe guerriere, par la décence & le reſpect réciproque qu'il leur inſpire. Il réſulte donc de ce déſordre même une eſpece d'ordre & d'harmonie. Rien de ſemblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages & des Hottentots, peuples cruels ſans néceſſité, par habitude, & par le ſeul plaiſir d'être cruels.

rons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes villes. Que trente jeunes paysans de différens villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiéreté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'Opéra qui rassembleront cinq cents personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée d'un millions d'habitans. Avez vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du fermier comme à ceux du propriétaire, & si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maître d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier

aſſaſſiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réſide & ne trouve de défenſe que dans un Etat bien policé, & que vous ſeriez perdu ſans reſſources, ſi votre terre étoit placée dans des climats où les loix ſont inconnues, excepté celles des paſſions & de la violence; ſi enfin vous étiez dans ces premiers ſiecles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiecles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poëtes ſes Miniſtres.

Tel eſt l'abrégé très-ſuccinct des preuves que l'hiſtoire des ſiecles paſſés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'hiſtoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes phyſiques de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompa-

gnée d'une action de la volonté, d'un desir d'autant plus violent que le besoin en est plus grand, ou l'organe qui en instruit, plus sensible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les ressorts du mouvement de la machine propres à satisfaire les besoins, à remplir les desirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une suite d'effets aussi attachés à son méchanisme, que l'est à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il seroit à même de se contenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus pressé que de se satisfaire; elle lui dit très-positivement que, si le possesseur de l'objet desiré est plus foible, il faut le lui ravir sans façon;

& que s'il eſt capable d'une réſiſtance qui rende l'acquiſition douteuſe, il faut y ſuppléer par l'art, lui tendre une embuſcade, ou imaginer un arc & une flêche qui l'atteigne de loin, & qui nous défaſſe de l'inquiétude où nous met ce deſir, ou la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainſi parle la nature ; ainſi a-t-elle conduit les premiers hommes ; ainſi a-t-elle produit ces ſiecles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raiſon enfin pour ſauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle ſe plongeoit ? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voiſin un bien qui eſt à lui ; mais que penſerois-tu, s'il te raviſſoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autoriſé à faire contre lui ce que tu ſerois bien fâché qu'il fit contre toi ? Et qui t'a dit que ſon autre voiſin ne ſe joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Réprime donc un deſir injuſte, & qui peut avoir des ſuites funeſtes pour toi-même. Ne deſire que ce qui

t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employe tes talens à te défendre & non à attaquer : employe-les à défendre tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voie généreuse, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injustice, & en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle à un second ; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vu construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui n'a pas l'adresse de s'en construire une ? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire, & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisieme, & tu imites ton troupeau rassasié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le Ciel est paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les, observe leurs cours,

tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, & de déterminer l'année, ses saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu paresseux, dit-elle à un quatrieme ? tu es ingénieux, & tu passes les journées entieres dans l'oisiveté & la rêverie. Prends-moi ce roseau, vides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, & remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à un cinquieme, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation ? Quelle émulation, & quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par-là ? Quelle sureté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, & l'équité dont se piquent la plupart de ses membres ?

Toi qui sens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus sages & des plus éloquens de l'habitation, persuade-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenses les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison ; ainsi le génie, en prenant l'essor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la vertu ? Sans l'éducation, sans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs ? Quels sont les objets essentiels de cette éducation ? Que mon Orateur me suive ici, & qu'il n'élude pas la question par le brillant de ses sophismes ; ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Etre suprême & envers le prochain ? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-seulement bien instruits, mais encore con-

vaincus de la néceſſité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès qu'ils en ſont bien convaincus? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils eſtiment, qu'ils aiment & qu'ils réverent? Et s'il en eſt encore quelques-uns, dont la nature perverſe, malgré tant de circonſtances propres à les ranger ſous l'étendard de l'honneur, les engage à ſe dégrader, à ſe livrer au vice, que n'euſſent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'euſſent-ils pas été, s'ils euſſent manqué de tous ces ſecours, de l'éducation & des Lettres (*)?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un .... aux Sciences, aux Arts, à la raiſon, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puiſque vous leur attribuez même ce premier principe ſi ſimple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-on par la loi naturelle? Sont-ce les inſtincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de ſatisfaire nos deſirs, quelque effrénés qu'ils ſoient, qu'elle eſt le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raiſon, aux Sciences & aux Arts, ainſi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de ſe chérir réciproquement? alors je ſoutiens que cette loi eſt une ſuite de la réflexion & de l'expérience; que c'eſt une loi naturelle réduite en Art, en

Aujourd'hui—jettés dans un même moule. Tant mieux si la forme est bonne.

Sans cesse la politesse—propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature perverse; alors on doit prendre pour régles les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages; mais quand on posséde un bon génie, on peut hardiment se donner carriere: on se fera tout à la fois & admirer & aimer.

Science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos desirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens desirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre propre avantage, la justice exigeroit de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la morale, ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes; mais cette science qui tend au bien de la société, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature; c'est que pour en former le projet, le systême, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts &

On n'ose plus paroître ce qu'on est. Oh! nous y voilà : on est naturellement méchant ; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices ; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu : *initium sapientiæ timor Domini ;* & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être vicieux, moins il

---

leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout-à-l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément que ce principe *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fit*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la premiere conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumieres de la révélation ; mais cette morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre-humain.

fuccombera ; & plus il aura eu d'éducation, toutes chofes égales d'ailleurs, plus cette honte fera grande, & moins il ofera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point-d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir defpotique & fouvent falutaire, gouverne tous les Peuples civilifés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puiffant, le plus univerfel contre les actions baffes, honteufes, vicieufes, d'où nous vient-il, finon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage fe proftitue-t-elle publiquement & fans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec foin leurs foibleffes ? C'eft que la Sauvage fuit le feul inftinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à fe laiffer aller au torrent de fes paffions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes

des regles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la Religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte—qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, & qui les confondra avec les offres sinceres de services que vous fait un ami ? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincere, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est gueres plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une véritable amante. Au reste, si les hommes se trahissent

dans un siecle où l'éducation, l'honneur & les sentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les siecles d'ignorance & de barbarie ? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins savans ? c'est une erreur très-grossiere que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve simplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard & du loup, ne garde pour lui que la simplicité de l'agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matiere est subtile ; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'Aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits

détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finesses, les stratagêmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un rustre Bas-Normand ou Manceau, & la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entiérement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est que le plus grand nombre des membres de la Société, préfére la science du monde, de ses manieres, de ses ruses, de ses intérêts à la science de la Nature & des Beaux-Arts; & pourquoi dans cette Société, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus séduisante, passe-t-elle pour la plus artificieuse? c'est que par son genre de vie elle est la moins instruite, la moins savante;

Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes ſavantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoiſſances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus ſûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreſſez-vous dans les deux ſexes à cette partie frivole, dont l'éducation auſſi futile qu'elle, n'admet aucune ſcience, aucun art ſolide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les ſavans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts, ou, s'il eſt poſſible qu'il s'en trouve, ce ſera un entre dix mille, que n'aura pas préſervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortege de vices—aux lumieres de notre ſiecle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus—on le calomniera avec adreſſe. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne ſont pas capables *d'outrager groſſiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la diſſimulation, la calomnie adroite, la fourberie,

fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la Société que les Lettres ayent extirpé les vices grossiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t-on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des paysans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? Ce sont-là de belles bagatelles pour les scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain! Convenons donc que la partie grossiere des hommes de ce siecle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante; & nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit sauvage, barbare, pire encore que la grossiere espece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront— que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misentrhope de

Moliere : il ne lui manque plus que de dire avec lui. . . .

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain

Nous lui répondrons avec Ariste. . . .

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté—devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare, quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sureté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misere affreuse de ses compatriotes

exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hasard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le foible & l'orphelin à l'abri des violences du plus fort & du plus méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment notre Orateur; quand il seroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le séjour des Dieux, & il le seroit en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet—nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection: comme on dit, *aller à Paris*, non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris;

& la raiſon en eſt ſimple, c'eſt que celui qui va à un lieu, eſt cenſé l'atteindre, aller juſques-là; au lieu que celui qui s'avance vers quelque choſe, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en reſter là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de ſi près, j'y ſacrifie volontiers la pureté du langage à une expreſſion plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être ſcrupuleux ſur la langue.

Dira-t-on que c'eſt un malheur—& dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur oſe ſoutenir; ſuivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propoſitions auſſi révoltantes & auſſi fauſſes.

Voyez l'Egypte—& enfin les Turcs. Ces faits hiſtoriques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuſe pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquérante eſt l'Egypte barbare & féroce; que l'Egypte conquiſe eſt l'Egypte ſavante, civiliſée, vertueuſe, aſſaillie par des peuples auſſi barbares & auſſi féroces, qu'elle l'étoit ellemême autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne

ſoit conforme à la nature & à notre theſe ? N'eſt-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choſes égales d'ailleurs. . . .

Que la férocité terraſſe la vertu.

Voyez la Grece—que le luxe & les Arts avoient énervé. Enervé, paſſe, mais de mœurs corrompues, c'eſt une queſtion que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'oſe le défier de prouver.

C'eſt au tems des Ennius—le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde ſait que Rome doit ſon origine à une troupe de brigands raſſemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par ſon fondateur. Voilà le germe des Conquérans de la terre, objet des éloges de ce diſcours, en voilà l'échantillon ; des ſcélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conſeille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers ſupplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole—peut-être par ſageſſe que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien néceſſaire à cette phraſe ; car com-

ment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, ayent refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux ? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche—les lumieres dont notre siecle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut il être savant dans le Royaume où les Sciences sont le plus cultivées ? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur ? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation ; & il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siecle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre humain. Il est fécond en historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité ; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siecles barbares, dans

les siecles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des spectateurs, gens de probité, & en état d'écrire ?

Mais pourquoi chercher—libres & invincibles. Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes, & peut-être même opposées.

La valeur guerriere est de deux sortes ; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*, a son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps ; celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul ; le propre nom de ce courage est la *férocité*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme espece, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité, & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particuliere, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir toutes ses lumieres au choix des moyens pru-

dens qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat ; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les rustres des Provinces éloignées du centre d'un Etat policé, & les montagnards sont plus courageux que les artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette espece de courage, cette férocité ; parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. Delà naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon soldat. L'art de raisonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrieres, si le soldat y raisonnoit aussi juste que l'âne de la Fable....

Et que m'importe à qui je sois?
Battez-vous, & me laissez paître:
Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon François.

La Fontaine, *Fabl.* S. *l. VI.*

Rois de la terre, dont la sagesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux Sciences & aux Arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un Peuple policé, une armée toute composée de

Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Académiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent...

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,
Aussi-tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.

. . . .

Par ma foi c'est bien peu de chose
Qu'un demi-Dieu quand il est mort.
Du moment que la fiere parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne font que songe & que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.

Voiture, tom. 2.

Au moins nous ferons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de savoir & de politesse, n'en étoient pas moins remplis de rai-

ſon, d'humanité & de vertu, juſqu'à ce que l'Auteur du Diſcours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice—pour ſa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du ſoldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la juſtice. En ſuivant ſes principes, on croiroit les ſoldats plus vertueux que leurs Officiers ; les payſans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injuſtice, de voir que nos tribunaux ne ſont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne préſume pas que le Diſcours de notre Orateur faſſe réformer ces dénominations univerſellement reçues, & vraiſemblablement bien fondées, par leſquelles on diſtingue communément les hommes de la ſociété en deux claſſes ; l'une ſans naiſſance, ſans éducation, & qu'en conſéquence on déſigne par des épithetes qui marquent qu'elle a peu de ſentimens, peu d'honneur & de probité ; l'autre bien née & inſtruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raiſon on

regarde comme la classe des *honnêtes gens*.

* *Je n'ose parler de ces Nations heureuses—ils ne portent point de chausses !* Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les Nations, & d'y établir l'harmonie ; on sait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objets aimable.

Boileau, art Poëtiq.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bientôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Astrée, les mœurs du siecle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée sur cet article. Toute la quest-

tion de la prééminence entre les anciens & les modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelle, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ose croire encore plus juste l'application ce cette analogie à notre question, & qu'on peut assurer qu'elle se réduit à savoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée? Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que sont-ils dans cet état? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces especes heureuses qui étoient sans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les émonder de certaines

superfluités, de certaines parties nuisibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production & à la perfection des fruits de la terre (*); comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que les plus

(*) *Quod nisi & assiduis terram insectabere rastris,*
Et sonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius frustrà spectabis acervum;
Concussâque famem in silvis solabere quercu.

Virgil. georg. l. 1 v. 155.

ureux naturels, ces hommes mêmes 'on doit choisir pour greffer sur les tres, si l'on peut dire; ceux-là, dis-, ont encore besoin de culture, ou moins on ne sauroit nier, qu'ils ne viennent encore plus vertueux, plus pables, plus utiles, s'ils sont cultivés r les Sciences & les Arts, comme rbre du meilleur *accabit* devient plus rtile & plus excellent encore, s'il est acé dans le terrain qui lui est plus nvenable, dans l'espalier le mieux posé, & s'il est, pour ainsi dire, aité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.
. . . .
Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant.
Horat. od. IV. L. IV.

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & e jugement méritent des égards. " J'avoue, dit Cicéron, qu'il y a eu plusieurs hommes d'un mérite supérieur, ans science, & par la seule force de eur naturel presque divin; j'ajouterai nême, qu'un bon naturel sans la science, a plus souvent réussi que la science sans un bon naturel; mais je soutiens aussi, que quand à un excellent natu-

rel on joint la ſcience, la culture, il en réſulte ordinairement un homme d'un mérite tout-à-fait ſupérieur. Tels ont été, ajoute-t-il, Scipion l'Affricain, Lélius, les très-ſavant Caton l'ancien, &c. qui ne ſe feroient point aviſés de développer leurs vertus par la culture des Sciences, s'ils n'avoient été bien perſuadés qu'elle les conduiſoit à cette fin louable (*) „.

. . . . *Alterius ſic*
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Horat. art poët. v. 409.

Ce n'eſt point par ſtupidité—à dédaigner leur doctrine. On eſt tenté de croire que l'Auteur plaiſante quand il

---

(*) *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuiſſe, & ſine doctriâ, naturæ ipſius habitu propè divino, per ſe ipſos & moderatos & graves extitiſſe fateor. Etiam illud adjungo, ſæpiùs ad laudem atque virtutem naturam ſine doctrinâ, quàm ſine naturâ valuiſſe doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illuſtrem accesſerit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud neſcio quid præclarum ac ſingulare ſolere exiſtere. Ex hoc eſſe hunc numero, quem patres noſtri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatiſſimos homines & conſtantiſſimos: ex hoc fortiſſimum virum, & illis temporibus doctiſſimum M. Catonem illum ſenem; qui profectò ſi nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam ſe ad earum ſtudium contuliſſent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11. ex edit. Glaſg.

donne ces anecdotes hiſtoriques pour des traits de ſageſſe. Celle des Romains, qui chaſſent les Médecins eſt bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal integre des Athéniens ; c'étoit donc dans ſes accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté férieuſement, pour décrier des choſes regardées comme excellentes, divines, les incartades & les inſultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Paſſeroit-on pour raiſonnable, ſi l'on vouloit prouver qu'Alcibiade & Thémiſtocle les plus grands hommes de la Grece étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort ? Qu'Ariſtide, ſurnommé *le juſte*, *le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni ? Ces trames féditieuſes, ces bouraſques du peuple, dont la jalouſie, l'inconſtance, & l'étourderie ſont les ſeuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite ſupérieur & l'excellence de l'objet de

leur fureur ? Que t'a fait Ariſtide, dit ce ſage lui-même à un Athénien de l'aſſemblée qui le condamnoit ? Rien, lui répond le conjuré, je ne le connois pas même ; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juſte.* Voilà de ces gens raiſonnables ſur leſquels notre Orateur fonde ſes preuves.

Oublierois-je que ce fut—& les Artiſtes, les Sciences & les Savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des ſoldats dans un pays qui en avoit grand beſoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raiſon toutes les loix de Sparte viſoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'eſt pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendreſſe naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés malfaits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, ſi nous étions auſſi barbares que les Spartiates ! C'eſt pour le même deſſein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faiſoient élever dans les Ecoles publiques où ils les inſtruiſoient à être voleurs & à expirer ſous les coups de

'ouets, ſans donner le moindre ſigne le repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illuſtre Carouche, ce Lycurgue des ſcélérats de 'aris, donner à ſes ſujets des leçons l'adreſſe dans ſon art, & de patience lans les tortures qui les attendent?) *Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transormer les hommes en tigres? Ta potique digne des Titans tes fondateurs *), te donne des ſoldats! D'où vient onc les Athéniens tes voiſins ſi humains, ſi policés t'ont-ils battu tant e fois? D'où vient as-tu recours à eux ans les incurſions des Perſes? D'où ient les Oracles te forcent-ils à leur deiander un Général? Inſenſée, tu mets out le Corps de ta République en bras, : ne lui donnes point de tête. Tu ne aurois mettre tes chefs en paralelle avec s deux Ariſtomenes, les Alcibiades, s Ariſtides, les Thémiſtocles, les imons, &c. enfans d'Athenes enfans es Beaux-Arts, & les principaux au:urs des plus éclatantes victoires qu'ait mais remporté la Grece. Tu ignores onc que c'eſt du conducteur d'une

(*) Selon le Pere Pezeron.

armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hasard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises & sans discipline (*a*). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, & avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoissiez pas, & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité & leur bravoure; ce conquérant aussi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? étoit il un disciple de Lycurgue; non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame, elle est réservée à l'éleve d'Homere & d'Aristote, au protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre siecle qu'elle est encore annexée aux Princes éleves des Descartes, des Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & savans

(*a*) Le Czar Pierre I est une preuve récente de cette vérité.

:ux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle désavoue :es preuves récentes, actuelles même, le l'union intime & naturelle du savoir, le la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différen-e—qu'Athenes nous a laissés? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur, lui-même, & plus grand Philosophe encore, de dire que per-onne n'ignore plus les Arts que lui, .e faire l'éloge de l'ignorance de se plaindre que tous les gens à talens ne ont rien moins que sages. N'est il pas ui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit-il té le pere de la Philosophie, & un es plus sages d'entre les hommes, au ugement de l'Oracle même, s'il avoit té un ignorant? Socrate fait ici le erfonnage de nos Prédicateurs, qui rouvent leur siecle le plus corrompu e tous ceux qui l'ont précédé, *ô tem-ora, ô mores*, & qui par zele pour :s progrès de la vertu, exagerent & :s vices du tems, & l'opinion mo-este qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il ressuscitoit—C'est insi qu'il est beau d'instruire les hom-ies! Nous convenons que les Beaux-

Arts amolliſſent cette eſpece de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences—& on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la diſcipline militaire & de mépriſer l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences & aux Arts. L'ignorance & la pareſſe en ſont des cauſes bien naturelles.

Caton avoit raiſon de ſe déchaîner contre des Grecs artificieux, ſubtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-ſavant, & auſſi diſtingué par ſon ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par ſa vertu auſtere, ſelon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms ſacrés de liberté—de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'aſſembler des gens ſans mœurs, des ſcélérats, de tendre des embûches aux Peuples voiſins par des fêtes & des cérémonies religieuſes que tous ces honnêtes gens ont toujours fait ſervir à leurs vues, &

de perpétuer par-là l'espece & les maximes de ces brigands. Devenus plus célebres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu. Le Peuple Romain se donna donc pour le protecteur de tous les Peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare; cette maxime est sur-tout vraie pour Rome; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé & envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre Sénat—de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit

due, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux—& le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siecle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe—s'ils avoient eu le malheur de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail; ils seroient nés en même tems humains, compatissans, polis & vertueux.

Que ces réflexions sont humiliantes—être mortifié! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil, en pensant, selon les princi-

pes

pes de l'Auteur, que nous ſommes nés dans une heureuſe & innocente ignorance, par laquelle ſeule nous pouvons être vertueux; qu'il ne tient qu'à nous de reſter dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des meſures pour nous y conſerver. Il me ſemble au contraire qu'une ſi belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une ſi grande attention de la part de la nature à nous la conſerver, doivent extrêmement flatter notre orgueil; mais ſi nous penſons que nous ſommes nés brutes, que nous ſommes nés barbares, méchans, injuſtes, coupables, & que nous avons beſoin d'une étude & d'un travail de pluſieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, juſtes, humains. Oh! c'eſt alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous ſommes ſi pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & ſouvent douteux.

Quoi! la probité—de ces préjugés? Des conſéquences très-déſavantageuſes à l'Auteur même & à toutes nos Académies; mais heureuſement les prémices du raiſonnement ſont très-fauſſes.

Mais pour concilier ces contrariétés —avec les inductions historiques. Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singuliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'*Étoit une ancienne — l'inventeur des Sciences.* * La Science est *ennemie du repos*, sans doute ; c'est par-là qu'elle est *amie de l'homme* que le repos corrompt ; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque *l'oisiveté* est la mere de tous les vices.

* *On voit aisément l'allégorie de la fable-c'est le sujet du frontispice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des Sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Prométhée à Jupiter, en

rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il ſemble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur ſont dûs, & le prince de leurs Poëtes défere aux hommes qui s'y ſont diſtingués, les premiers honneurs dans les champs Eliſées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.

Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontiſpice, je ne vois pas la fineſſe de cette allégorie. Il eſt tout ſimple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus ſe fier à l'homme qu'au feu? mais il le repréſente nud & ſortant des mains de Promethée, de la nature; & c'eſt, ſelon lui, le ſeul état dans lequel on puiſſe s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la fineſſe de ſa theſe, de ſon Diſcours, qu'il faut le reſpecter comme le feu? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme

céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme statue : satyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas ; apprends imbécille, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il—qu'on aime à s'en former. J'aurois conseillé à l'Orateur de substituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'Astronomie est née de la superstition. L'Astronomie est fille de l'oisiveté & du desir de connoître ce qui est dans l'univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, & capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oisiveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques & l'art de naviguer attestent à quiconque ne veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les Sciences la célebre préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'histoire de l'Académie.

L'éloquence—du mensonge. Est-ce à soutenir tous ces vices que Démosthene & Cicéron ont employé leur éloquence? Est-ce à ce détestable usage

que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient ? Il en eſt qui en abuſent, j'en croirai l'Auteur du Diſcours ſur ſa parole ; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font ſervir à éclairer l'eſprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu ? Au moins, c'eſt ainſi qu'en penſoit l'Orateur Romain. Il s'y connoiſſoit un peu. Econtons-le un moment ſur cette matiere. Il a examiné à fond la queſtion qui eſt agitée dans ce Diſcours, par rapport à l'éloquence. Il a auſſi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais uſage ; mais tout bien peſé, il conclut que, de quelque côté qu'on conſidere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit ſon origine aux motifs les plus honnêtes, aux raiſonnemens les plus ſages. (*) " Quant à ſes effets ; quoi de plus noble, dit-il, de plus généreux, de plus grand que de ſecourir l'innocent,

(*) *Sæpè & multum hoc mihi cogitavi, bonni ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac ſummum eloquentiæ ſtudium... ſi voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, ſive artis, ſive ſtudii, ſive exercitationis cujuſdam, ſive facultatis a naturâ profectæ conſiderare principium ; reperiemus id ex honeſtiſſimis cauſis natum, atque obtimis rationibus profectum.* De Inventione. 1. *p.* 5. 6. *ex edit. Glaſg.*

que de relever l'opprimé ; que d'être le salut, le libérateur des honnêtes gens, de leur sauver l'exil ? Quel autre pouvoir que l'éloquence a été capable de rassembler les hommes jadis dispersés dans les forêts, & les ramener de leur genre de vie féroce & sauvage, à ces mœurs humaines & policées qu'ils ont aujourd'hui ? Car il a été un tems où les hommes étoient comme dispersés & vagabonds dans les champs, & y vivoient comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raison* qui régloit leur conduite, mais presque toujours la force, la violence. Il n'étoit point question de religion, ni de devoirs envers les autres hommes ; on n'y connoissoit point l'utilité de la justice, de l'équité. Ainsi *par l'erreur & l'ignorance, les passions aveugles & téméraires étoient seules dominantes, & abusoient, pour s'assouvir, des forces du corps, dangereux ministres de leurs violences.* Enfin il s'éleva des hommes sages, grands, dont l'éloquence gagna ces hommes sauvages, & de féroces & cruels qu'ils étoient, les rendit doux & vraiment humains ». (*) Voilà une

(*) *Quid tam porò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare*

origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

La Géométrie, *de l'avarice.* Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin ; faire en un mot, une distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient ; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-juste, & que nos tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est née la Géométrie.

---

afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere? Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur . . . . Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus. . . . Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens).* Cicero de Inventione ibit. p. 6. 7. Edition de Glasgow.

La Physique, d'une vaine curiosité. La Physique, est née de la curiosité, soit; mais que cette curiosité soit vaine, c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention & de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame jusqu'à son Auteur.

Toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grece, les Catons, & ce que j'aurois dû nommer avant tous, les divins Missionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu?

Les Sciences & les Arts—devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart sont des actes ou de vertu, ou tandans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

Le défaut de leur origine—sans le luxe qui les nourrit? Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un

abus du vin. Ces défauts ne font pas dans la chofe, mais dans ceux qui s'en fervent mal.

Sans les injuftices des hommes, à quoi ferviroit la Jurifprudence? C'eft-à-dire, fi les hommes étoient nés juftes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu befoin des regles de la morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Hiftoire—ni confpirateurs? Elle en feroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle feroit remplie de la fageffe des rois, & des vertus des fujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés & imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'Hiftoire.

Qui voudroit en un mot—pour les malheureux & pour fes amis? Il n'eft aucune fcience de contemplation ftérile; toutes ont leur utilité foit par rapport à celui qui les cultive, foit à l'égard de la fociété.

Sommes-nous donc faits—par l'étude de la Philosophie. Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie.

Que de dangers !—l'investigation des Sciences ? Investigation. Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié & aussi poli que le nôtre, un terme latin de Clénard francisé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs,—qui de nous en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu; mais une chose qui me paroît plus embarras-

ſante, c'eſt le moyen de faire un bon uſage de l'erreur & du vice où nous ſommes plongés ſans les lumieres des Sciences & les inſtructions de la morale.

Si nos Sciences ſont vaines—comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un ſavant ? La premiere utilité des Sciences eſt donc d'éviter l'oiſiveté, l'ennui & les vices qui en ſont inſéparables. N'euſſent-elles que cet uſage, elles deviennent néceſſaires, puiſqu'elles ſont la ſource des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. « Quand les Sciences ne feroient pas auſſi utiles qu'elles le ſont, dit Cicéron, & qu'on ne s'y appliqueroit que pour ſon plaiſir ; vous penſerez, je crois, qu'il n'y a point de délaſſement plus noble & plus digne de l'homme ; car les autres plaiſirs ne ſont pas de tous les tems, de tous les âges, de tous les lieux ; celui de l'étude fait l'aliment de la jeuneſſe, la joie des vieillards, l'ornement de ceux qui ſont dans la proſpérité, la reſſource & la conſolation de ceux qui ſont dans l'adverſité ; il fait nos délices à la maiſon, ne nous embarraſſe point quand nous ſommes dehors, paſſe la nuit

avec nous, & ne nous quitte point en voyage, à la campagne (*) „.

Voilà la premiere & pourtant la moindre utilité des Sciences ; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est là, leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, — moins florissans ou plus pervers ? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géométres rend la géographie & la navigation plus sures ; on tire des insectes des secrets pour les arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du

(*) *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis ; nam cætera neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium prabent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

corps humain, & par conféquent à des principes plus furs pour le guérir ou pour le conferver en fanté. La fcience de la Phyfique & de la Morale fait que nous fommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces fciences, tous ces arts, eft ce qui le rend floriffant & redoutable.

Revenez donc fur l'importance — la fubftance de l'Etat. Il eft naturel que nous en penfions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loifir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à fes armes.

Que dis-je, oififs ? — O fureur de fe diftinguer ! que ne pouvez-vous point ? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des fujets pervers font d'une excellente chofe. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur oppofer, par lefquels on a renverfé les idoles des payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les fophifmes des génies dépravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer férieufement, contre l'utilité des fciences, les extravagances de quelques

écervelés qui en abusent ? & faudra-t-il renoncer à bâtir des maisons, parce qu'il y a des gens assez fous pour se jetter par les fenêtres.

C'est un grand mal — jamais ils ne vont sans lui. Le luxe & la science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci est l'enfant des richesses, & son correctif est le savoir, la philosophie, qui montrent le néant de ces bagatelles.

Je sais que notre philosophie, — les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe est un abus des richesses que corrigent les sciences & la raison ; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le commerce, partie des arts la plus propre à rendre un Etat puissant & florissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur ; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre ; portent-ils le luxe aussi loin que nous ? Pourquoi ? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le ré-

prime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas imcompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables régnent parmi les négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les scélératesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Asie. On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe & la mollesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux sciences & aux Arts; ils n'en sont pas les suites, ainsi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui subjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus savant & le mieux instruit dans les Beaux-Arts de tout son siècle, & c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui

avoient réfifté tant de fois aux incurfions des Perfes, lors même que leurs armées étoient auffi nombreufes que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain--hormis des mœurs & des citoyens. L'Auteur confond partout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont défolé toute l'Europe qui ne leur difoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'eft par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les hiftoires atteftent que c'étoient des brigands, des fcélérats, qui fe faifoient un jeu, une gloire du crime, pour lefquels il n'y avoit rien de facré, & qui ont profité des divifions, des révoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écrafé ces miférables.

De quoi s'agit il donc—avec celui de l'honnête. Eft-ce qu'il n'eft pas poffible d'être honnête homme fous un habit galonné? Et faudra-t-il en porter

un de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & ſuivi d'un domeſtique en auſſi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'eſpece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les eſpeces; mais quand vous y trouverez ſeul un ruſtre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fuſil, & ſortant des brouſſailles où il ſembloit cacher ſa miſere; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous eſt un ſigne aſſuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'eſt pas poſſible—le courage leur manqueroit. Sont-ce les ſavans qui s'occupent de *ſoins futiles*? Sont-ce les gens occupés aux Arts? non certes, ce ſont les riches ignorants. Cet argument prouve donc contre ſon Auteur.

Tout Artiſte veut être applaudi.—entraîne à ſon tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui ſont paſſionnés pour les deſſeins baroques, pour la dfficultueuſe muſique Italienne qui eſt du même genre; pour les ouvrages connus ſous le nom de

gentilleſſes, & qui ſont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne ſe reſſentent point du tout de leur mauvais goût? Il me ſemble même que je ne vois aucune liaiſon entre le goût & les mœurs, parce que les objets en ſont tous differens.

Le goût ſe corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penſer & d'écrire, de peindre, de chanter, &c. & le ſiecle précédent l'ayant, pour ainſi dire, épuiſée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de ſe diſtinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

L'eſprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,
Pour l'abſurde talent d'un triſte perſiflage.

GRESSET.

Dans un genre plus ſérieux, les génies tranſcendans du ſiecle paſſé ayant enfanté, & exécuté le ſublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les eſpeces; on a paſſé un demi-ſiecle à établir la connoiſſance des effets phyſiques ſur les propriétés connues & évidentes de la matiere, ſur

leurs causes méchaniques ; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans ; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi méchaniques que leurs principes ; & que notre siecle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la physique, en attendant qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere ; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques ; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre ; on se fait un plaisir & un

honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les fiecles ; plus il s'en fera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'eft-à-dire, tant que les Sciences & les Beaux-Arts, feront en vigueur, les fiecles les plus reculés feront toujours les plus vertueux.

* *Je fuis bien éloigné de penfer—& de défendre une fi grande caufe.* L'Auteur fe contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes ; il veut qu'on les faffe fortir de l'ignorance. Il a raifon, fans doute ; mais c'eft contre fes principes, felon lefquels, inftruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, font des expreffions fynonymes.

Que fi par hafard—ou il faudra qu'elle demeure oifive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, font des monumens qui nous raffurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir—enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'eft un joli conte

de Fée que ce siecle d'or, & ce mélange des dieux & des hommes, mais il n'y a plus gueres que les enfans & les Rhétheurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les temples des dieux— des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des temples & des palais, mit le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thebes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, & des palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités—dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage feroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths—qu'à les affermir & les animer. C'est-à-dire, à les ren-

dre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué—il y a quelques siecles. L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la derniere guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses.

Les anciennes Républiques—la vigueur de l'ame C'est-à-dire, la férocité. *De quel œil — la force de voyager à cheval?* Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu ? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble.

Qu'on ne m'objecte point—la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une li-

cence de l'éloquence comme de la poëſie. Il eſt certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ſes aiſes. On n'y voit plus de courſes de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'eſt-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh! que notre Orateur frappe ſur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon ſuffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être auſſi foibles, auſſi vaporeux que des femmes, en ſont plus dépravés, plus vicieux; c'eſt ce que je ne lui accorderai pas; & fuſſent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce ſoit de la bonne eſpece, qui eſt la plus commune, ſans doute; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne ſait pas que ce ſexe eſt le dévot & le vertueux par excellence?

Guerriers intrépides, — que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération

vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde sait que nos troupes, sous M. le Prince de Conti, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves Rois du monde; & il est plus que vraisemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus escarpées, qu'elles le sont aujourd'hui.

Les combats ne sont pas toujours— par le fer de l'ennemi. Oh! l'Auteur a raison; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les especes, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbalête, de l'arquebuse, du fusil; qu'on les protége, qu'on les ordonne, qu'on y attache des priviléges, des récompenses. Qu'on ajoute à cela des loix pour la sobriété; nous aurons des citoyens, des soldats aussi robustes que courageux; & si l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons

bons soldats ; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences—au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales ?* Quelle absurdité ! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences ; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet ; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses ; ces choses ; doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale ; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colleges, dans tou-

tes les penſions, & ce qu'on a fait dans tous les ſiecles policés. . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut poſſem curvo dignoſcere rectum,
Atque inter ſylvas Academi quærere verum.
Horat. Epit. 2. L. I.

Je ſais qu'il faut occuper — & non ce qu'ils doivent oublier. L'auteur a raiſon, & c'eſt ce que font auſſi les maîtres, & ſur-tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent l'éducation de leurs enfans. Mais ſi notre ſiecle n'eſt pas encore auſſi parfait qu'il pourroit être; s'il eſt encore parmi nous des cauſes de la corruption des mœurs, de la foibleſſe du corps, de la molleſſe; certes c'eſt la paſſion qui y regne pour les jeux ſédentaires; paſſion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heureuſement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaiſance pour ce ſexe enchanteur; paſſion, qui eſt fille de l'oiſiveté & de l'avarice, & aſſez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de ſens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Hiſtoire, de la morale & de la Nature, qu'on ſe fait là un honneur d'ignorer.

Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *baste*, *ponte*, *manille*, *comete*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos peres & si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes sont dans ces jolies assemblées ou muettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décorent ces Dames, sur toutes les babioles rares que possédent ces Messieurs, à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées sur le compte de son prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oisifs de métier, & qui toujours chez eux,
Portent de tout Paris le lardon scandaleux.
Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu séveres souffrent encore dans la société? les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates — à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la Morale ; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

Astiage, en Xénophon, demande a Cyrus — qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Le bon Montaigne radotoit, quant il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui se font entr'eux de plus petites injustices que celles-là & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins sont ornés — avant même que de savoir lire. Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Grece & de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galeries, aussi bien que les Métamorphoses d'O-

vide ; dans celles-ci mêmes, combien d'alégories de la meilleure morale, & ce font pour l'ordinaire ces fujets qu'on choifit pour expofer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galeries ne font pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires font les figures de la bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiffent tous ces abus, — d'un Livre s'il eft utile, mais s'il eft bien écrit. Ce texte eft une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'eft pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, fi l'objet en eft frivole. On n'eftimeroit point, par exemple, ce Difcours, quelque féduifant qu'il foit, fi l'on ne fentoit que le véritable but de l'Auteur eft, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abufer, & d'être encore plus vertueux que favans.

Les récompenfes — aucune pour les belles actions. La propofition n'eft pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenfes, beaucoup de croix de Chevaliers, de penfions, de titres de nobleffe, &c. pour les belles

actions ; malgré cela je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Physique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siecle, que la vertu est plus commune que les talens ; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sais, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dise, — le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables ; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y sera souvent plus fêtée qu'un Physicien de l'Académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la Société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliqué, ignorante ;

dont le mérite consiste dans la science de la bonne grace, *des airs*, *des manieres & des façons*; qui se croiroit déshonorée d'approfondir quelque Science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit *à voltiger sur les matieres*, *dont elle ne prend que la fleur*; qui met toute son étude à jouer le rôle *d'homme aimable*, *vif*, *léger*, *enjoué*, *amusant*, *les délices de la société*, *un beau parleur*, *un railleur agréable*, &c. (*) & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset. . . . .

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les Nations rivales de la

(*) *Le François à Londres.*

nôtre, & qu'en général ils y sont peu estimés. . . .

Sans ami, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répendus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux?

Nous avons des Physiciens — nous n'avons plus de citoyens; il y là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie, & altérent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la Société, tels que sont les

Physiciens, les Géometres, les Astronomes? Les Poëtes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ses héros; & exposent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt ressuscitant les Héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille Ecrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Boil.

Le Musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célebre ou les grandeurs de l'Être suprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il ne nous reste encore, — qui donnent du lait à nos enfans. Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur,

le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

Je l'avoue, cependant—& du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains feroit bien mauvaise, si la these de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention—qu'elles reçoivent. Les Académies ont cela de commun avec tous les Corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précaution; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

> Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
> Le véritable esprit marche avec la bonté.
>
> *M. Gresset, ibid.*

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remercîmens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein

des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'eſpoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces ſources de leur dépravation ; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces Sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le ſujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'eſt-là un des principaux objets des Lettres ; qu'ainſi il ne s'eſt d'échaîné juſqu'ici que contre des abus qui ſont étrangers à la véritable deſtination, & à l'uſage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppoſe donc — à des maux qui n'exiſtent pas. Ceci eſt un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui exiſtent ſont l'ignorance & les paſſions déréglées, avec leſquelles les hommes naiſſent. Les remedes employés ſont les inſtructions, les Ecoles, les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les eſprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies ? Je me doutois

bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions — de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder—la supporteroit pas. On la supporteroit à merveille, mais elle ne feroit pas favorable à l'Auteur. L'Agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa these a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes—l'immortalité réservée après leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont

échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les ſages maximes—en âge à nos deſcendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il penſe ce qu'il dit ici.

Le Paganiſme,—extravagances de l'eſprit humain. On n'avoit pas non plus éternisé ſa ſageſſe ; & comme les bonnes choſes que perpétue l'imprimerie ſurpaſſent infiniment les mauvaiſes, il eſt hors de tout doute que cette invention eſt une des plus belles & des plus utiles que l'eſprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caracteres—Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Et leurs réfutations auſſi, leſquelles ſont auſſi ſolides & auſſi édifiantes que les monſtueuſes erreurs de ces Ecrivains ſont folles & dignes du nom de *rêveries.*

* *A conſidérer les déſordres—ce ſeroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illuſtre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs eſt digne des ſectateurs de Mahomet & de ſon Alcoran. Une religion auſſi ridicule ne peut, ſans doute, ſe ſoutenir que par l'ignorance.

Le ſavoir eſt le triomphe de la vraie Religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld, les Boſſuet aux hérétiques. L'Evangile eſt le premier de tous les livres, ſans doute ; mais ce n'eſt pas le ſeul néceſſaire, & Grégoire le Grand auroit perdu ſon nom, s'il eût été capable d'une pareille ſottiſe.

Allez, écrits célebres — corruption des mœurs de notre ſiecle. On a vu ci-devant que les ſiecles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il eſt vrai qu'ils n'en diſent rien à la poſtérité ; mais la pratique preſque générale des vices paſſoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & univerſel des paſſions déréglées, des ſiecles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laiſſe encore échapper notre ſiecle.

Et portez enſemble qui ſoient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puiſſant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abuſent, qu'il anéantiſſe les *Arts funeſtes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais uſage des richeſſes, mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richeſſes ſur ceux qui

ſavent les employer utilement. Voilà la priere d'un bon citoyen, & d'un homme raiſonnable.

Mais ſi le progrès des Sciences—des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir? Comme la majeure de cet argument eſt fauſſe, ces Auteurs ſont dignes de toute la reconnoiſſance du public, & de l'Auteur même du Diſcours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penſerons-nous—populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, ſelon l'Auteur, on va corrompre ſes mœurs & ſon goût; je me ſerois attendu à toute autre expreſſion; & en ce cas-là qu'eſt-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, ſont ceux qui ſont les plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui ſont les plus capables de ſe diſtinguer dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de ſagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes

de l'Auteur ; à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture est très - vraisemblable.

Tandis qu'il seroit à souhaiter—que la nature destinoit à faire des disciples. Oh ! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Sciences ; il n'y veut admettre que ceux qui y sont réellement propres, & il a raison au fond ; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1°. le Citoyen de Geneve ne raisonne pas conséquemment à sa these ; car puisque les Sciences sont pernicieuses aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront seront spirituels, subtils, plus ils seront méchans & à craindre ; & dans ce cas, pour le bien de la société, les stupides seuls doivent être destinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts aussi bien que les Sciences dans son anathême, & que ce fabricateur d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre A quoi bon les étoffes ? *L'homme de bien est un Athlete qui*

ſe plaît à combattre à nud. Nous en reſſemblerons mieux à la vertu dans cette ſimplicité ; & pourquoi tout le reſte du corps ne ſupporteroit-il pas les injures des ſaiſons, auſſi bien que le viſage & les mains ? Ce ſeroit le moyen d'avoir des *guerriers capables de ſupporter l'excès du travail* & de réſiſter à la *rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air.*

Les Vérulams, les Deſcartes & les Newtons—l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru. Premiérement, il n'eſt point vrai que les Vérulams, les Deſcartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres ; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on ſavoit de leur tems. En ſecond lieu, de ce que des génies tranſcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & ſans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne ſeront pas tranſcendans comme ces premiers ; mais ce qui eſt poſſible à des génies de cette trempe, ne l'eſt pas pour tout autre ; & ſi les Sciences ſont

bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers *effort* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *Précepteurs du genre-humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes—à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs; car assurément ils méritoient, dans ces cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, &

ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que—encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité

L'ame se proportionne—Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers, actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé—l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contra-

diction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé—les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la sagesse vont donc ensemble; les savans possédent l'un & l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'est pas juste, ni son Discours solide.

Pour nous, hommes vulgaires,— nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage. Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les stratagêmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation soit si épineuse; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, & qu'on échoue encore souvent sur certains caracteres, avec tout l'art que ce siecle éclairé a imaginé pour y réussir.

Tes principes ne sont-ils pas gravés — dans le silence des passions? La supposition du silence des passions est charmante ; mais qui leur imposera silence à ces passions ? sinon des lumieres bien vives sur leur perversité, sur leurs suites funestes, sur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant Philosophes & savans.

Voilà la véritable Philosophie, — que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi seroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire & bien penser sont inséparables, & il n'est pas difficile de bien dire à qui pense bien ; mais comme on n'agit pas sans penser, sans réfléchir, l'art de bien penser doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la sagesse* de son côté, ce que la culture des Sciences, de la Philosophie peut seule lui donner. " Si vous voulez, dit Cicéron, vous former des regles d'une vertu solide ; c'est de l'étude de la Philosophie que vous devez les attendre, ou il n'y a point d'art

capable de vous les procurer. Or, ce seroit une erreur capitale, & un manque de réflexion, de dire qu'il n'y a point d'art pour acquérir les talens les plus sublimes, les plus essentiels, pendant qu'il y en a pour les plus subalternes. Si donc il y a quelque science qui enseigne la vertu, où la chercherez-vous, sinon dans la Philosophie ? „

Sive ratio constantiæ, virtutisque ducitur : aut hæc ars est (Philosophia) aut nulla omninò, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cùm minimarum sine arte nulla sit ; hominum est parùm considératè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc discendi genere discesseris. Cicero de Offic. l. II. p. 10. de l'Édit. de Glasgow.



ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoie, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos Remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question* . . . Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.... *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752 cette vérité à établir*.... L'amour des Belles - Lettres

inspire l'amour de la vertu... *C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programe publié par la premiere Académie du monde, en fait de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en disant que* cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles... *Mais cette circonstance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal suprême porte contre la these du Citoyen de Geneve; elle peut seulement faire penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conséquent de tems; ce qui est vrai D'ailleurs,* cette sage Compagnie *suit l'usage de toutes les Académies, quand elle propose en* 1751 *le sujet des prix qu'elle doit donner en* 1752. *Il en est même plusieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programe & la distribution du prix*

RÉFUTATION

REFUTATION.

Des Observations de M. J. J. Rousseau de Geneve, sur une Réponse qui a été faite à son Discours dans le Mercure de Septembre 1751. (*)

NOUS sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation inférée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui ..... 1. Que M. Rousseau, savant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le Citoyen de Geneve, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décelent, malgré son Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le Prince philosophe, aussi puissant à protéger les Lettres

(*) La Réponse en question est celle du Roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

qu'à défendre leur cause (*) ; nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond ; qu'il a étudié les Belles-Lettres, sans les connoître ; que dès qu'il s'est *aperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame, il les a abandonnées.*

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au

(*) Voici comme l'Auteur anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve désigné dans le Mercure de Septembre, p. 62. " Nous sommes fâchés qu'il ne nous soit pas permis de nommer l'Auteur de l'ouvrage suivant. Aussi capable d'éclairer que de gouverner les peuples, & aussi attentif à leur procurer l'abondance des biens nécessaires à la vie, que les lumieres & les connoissances qui forment à la vertu, il a voulu prendre en main la défence des Sciences, dont il connoît le prix. Les grands établissemens qu'il vient de faire en leur faveur étoient déjà comme une réponse sans réplique au Discours du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les Beaux-Arts. Puissent les Princes à venir, suivre un pareil exemple, &c. "

moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y eſt parvenu, que c'eſt même les cultiver plus que jamais que de ſe produire ſur le théâtre des Académies pour y diſputer, y remporter les prix qu'elles propoſent. Le perſonnage que joue M. Rouſſeau dans ſa réplique, n'eſt donc pas plus ſérieux que celui qu'il affecte dans ſon Diſcours.

Je me ſers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres ſe ſervoient *des Sciences mondaines contre les Payens ; ſi quelqu'un*, ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, & que j'euſſe le bonheur de me ſaiſir de ſon arme, me ſeroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en ſervir pour le chaſſer de chez moi.*

Les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis utilement des Sciences mondaines pour combattre les payens. Donc ces Sciences ſont bonnes, & ce n'eſt point elles que ces défenſeurs de la Religion mépriſoient, blâmoient ; car ils n'auroient ni voulu s'en ſervir, ni pu le faire ſi utilement : mais c'eſt le mauvais uſage qu'en feſoient ces Philoſophes profanes qu'ils reprenoient avec raiſon.

C'eſt une très-belle action que de

désarmer son ennemi, & de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a désarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble par leur chox & leur éclat, qu'il les ait reçues de minerve même, & par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaictrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent, la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de justesse dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, & il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnoissance près, en acquérant ses talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, & les moyens qu'il empolye pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdroit

encore ; car dans cette hypothefe, & felon fes principes, fon éloquence, fon favoir, en nous fubjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conféquent démontreroient, contre fon Auteur même, que tous ces talens font de la plus grande utilité.

II.

Que les contradictions foient trés-fréquentes dans le Difcours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rouffeau prétend que ces contradictions ne font qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en plufieurs endroits, il le fait fincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les confidere en elles-mêmes, il les regarde comme une efpece de participation à la *fuprême intelligence*, & par conféquent comme excellentes ; tandis que dans tout le refte de fon Difcours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme, celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès*, *trop paffionné pour n'en pas faire un mauvais ufage* ; il doit, pour fon bien & celui des autres, s'en abftenir ; elles ne font point proportionnées

à sa nature, elles ne sont point faites pour lui, (*), il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! les Sciences & les Arts ne seroient *point faits pour l'homme*? M. Rousseau y a-t-il bien pensé? auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, & selon le vrai, le rétablissement des Sciences & des Arts a fait *sortir l'homme, en quelque maniere, du néant*; il a *dissipé les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé*... il l'a *élevé au-dessus de lui même*; il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes*, *& ce qui est plus grands & plus difficile*, il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance... Il falloit une révolution pour ramener les hommes*

(*) Les chiffres ainsi apostillés désignent les pages des Observations de M. Rousseau en réplique à la réponse insérée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.

au sens commun. Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les savans à leurs conseils ; il regarde comme compagnes *les lumieres & la sagesse*, & les savans comme propres *à enseigner* la derniere *aux peuples*. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme ; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh ! porquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit-elle pas à l'homme ? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible ? Avons nous un modele à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité ? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie ? Trois especes de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire ? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès* ; ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créa-

teur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage.* Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale & de la philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, répliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences; puisque, de

ſon aveu, elles ſont ſans danger quand on les poſſéde vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les poſſédent pas bien, qui en abuſent, on ne ſauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur ; & ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe réduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclut de la ſociété toutes les Sciences tous les Arts, ſans exception ; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu ; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiecle poli par les Sciences & les Arts, les

mœurs des ſauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la théologie, la morale, la ſcience du ſalut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porrò unum eſt neceſſarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuſe toujours*. Il paroît dans ſon diſcours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus : ici, c'eſt au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere ſource du mal eſt l'inégalité* des conditions, la diſtinction *de pauvre & de riche*.

§. I. Je me garderai bien d'établir ſérieuſement la néceſſité de cette inégalité des conditions, qui eſt le lieu le plus fort, le plus eſſentiel de la ſociété. Cette vérité triviale ſaute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je ſuis ſeulement fâché de voir ici comme dans le diſcours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rouſſeau, oſe porter au ſanctuaire des Académies, des Paradoxes que Moliere & Deliſle ont

eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope* & *d'Arlequin sauvage*, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la thhéologie, de la morale, &c. est déjà une demi-rétractation de sa part; car la science de la théologie, celles de la morale & du salut, sont des plus sublimes, des plus étendues, elles sont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysosthômes, les Augustins sont encore l'admiration de notre siecle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la Science de la morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi même pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin, merveilles qui*, de son aveu, *se sont renouvellées avec les Sciences*. Or cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur

sera forcé d'avouer que le rétablissement des Sciences à procuré à toute la race humaine, cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la science du salut prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, & telle que la possédoient les grands hommes que je vient de citer, dignes modeles pour ceux de notre siecle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver, & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leur raison.

Sont-ce des savans, dit M. Rousseau, que Jésus-Cherist a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers? Ne sont-ce pas des pêcheurs, des artisans, des ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa Loi, & il les a choisis

tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoint des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Etre supême veut faire d'un artisan d'un pécheur, un chrétien, un sectateur & un prédicateur de l'Evangile; voilà que l'Esprit Saint anime cet artisan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à cet égard; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géomettre, avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes,

l'appliquer d'une façon frappante au fujet de leur miffion, difcourir enfin avec le favoir, le feu & l'enthoufiafme des Prophetes (*).

En fuppofant donc qu'il fût exactement vrai que la fcience du falut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette fcience renferme, exige toutes les autres connoiffances humaines. Les favans Peres de l'Eglife nous en ont donné l'exemple, & faint Auguftin nous dit expreffément? *qu'il feroit honteux & de dangereufe conféquence, qu'un Chrétien, fe croyant fondé fur l'autorité des faintes Ecritures, raifonnât fi pitoyablement fur les chofes naturelles, qu'il en fût expofé à la dérifion & au mépris des infidelles* (**).

Mais quoique la fcience du falut foit la premiere, la plus effentielle de toutes, les plus rigoureux cafuiftes conviendront qu'elle n'eft pas l'unique né-

---

(*) Effundam de fpiritu meo fuper omnem carnem, & prophetabunt filii veftri, &c. *Act. Apoft. cap. 2.*

(**) Turpe eft autem & nimis perniciofum, ac maximè cavendum, ut Chriftianum de his rebus (Phyficis) quafi fecundum chriftianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto cœlo errare confpiciens rifum tenere vix poffit. *De Genef. ad litt. L. 1. c. 19.*

ceſſaire. Et que deviendroit la ſociété ? que deviendroit même chaque homme en particulier, ſi tout le monde ſe feſoit chartreux, hermite ? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces ſolitaires uniquement occupés de leur ſalut, ſi d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir à les guérir de leurs maladies? C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuiſiers, ſerruriers, &c. C'eſt donc pour eux, comme pour nous que les manufactures d'étoffes, de verres, de fayence, s'élèvent & produiſent leurs ouvrages ; que les mines de fer, de cuivre, d'étein, d'or & d'argent, ſont fouillées & exploitées. C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ſes filets ; que le cuiſinier s'inſtruit de l'art d'apprêter les alimens ; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de geroſle, la caſſe, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choſes les plus néceſſaires à la vie, & à ſa conſervation, ſi nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre ſalut, & nous retombe-

rions dans un état pire que celui des premiers hommes, des ſauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà *pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux eſt celui qui reſſemble à la république des fourmis, dont tous les ſujets laborieux s'empreſſent également à faire le bien commun de la ſociété. Le travail eſt ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaſte, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, eſt le commerce de mer qui nous débarraſſe de notre ſuperflu, & nous l'échange pour du néceſſaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous inſtruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs ſages coutumes pour les adopter : les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec uſure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine eſt un des plus grands reſſorts de la puiſſance d'un peuple. Ses dépenſes ſont immenſes, mais elles ne ſortent point de l'Etat, elles y rentrent

dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, & qu'ils savent en faire un bon usage! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je sais bien dit M. Rousseau, que la politique d'un État, que les commodités, (il n'a osé ajouter) & les besoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je soutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons emplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation: nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture des Sciences, des Arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un Etat; je

pense au contraire, que l'honnête homme, le chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut on faire son salut sans remplir tous ses devoirs ? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété ? Un boulanger qui passeroit la journée en prieres, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut ? Un chirurgien qui iroit entendre un sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il un action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs de notre état sont donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-lettres ? à quoi bon la philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes ?

Dès que vous admettrez la nécessité des manufactures de toutes especes, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens ; dès que vous rece-

vez les Arts qui travaillent les métaux ; les minéraux, les végétaux nécessaires à mille & mille besoins ; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé, vous ne sauriez plus vous passer de la Mécanique, de la Chimie, de la Physique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichissent chaque jour ; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres, des Astronomes. Eh ! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaisons naturelle, & de la force réciproque qu'ils se prêtent ? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société, & qu'ils suivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur persuadent cette loi ; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence des charmes de l'harmonie plus puissante encore.

§. II. Nous avons défendu la nécessité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, réprouvées avec quelques exceptions par les observations de M. Rousseau.

Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nons convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoute qu'on en abuſe beaucaup* & même *qu'on en abuſe toujours.*

Il ſuffiroit de s'appercevoir que M. Rouſſeau eſt réduit, dans ſa juſtification, à ſoutenir que les Sciences font toujours du mal, qu'on en *abuſe toujours*, pour ſentir combien ſa cauſe eſt déſeſpérée. Vis-à-vis de tout autre, la ſeule citation de cette propoſition en feroit la réfutation; mais les talens de M. Rouſſeau donnent de la vraiſemblance & du crédit à ce qui en eſt le moins ſuſceptible, & il mérite qu'on lui marque ſes égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas beſoin.

Un abus conſtant & général des Sciences doit ſe démontrer; 1°. par le fait; 2°. par la nature même des Sciences conſidérées en elles-mêmes, ou priſes relativement à notre génie, à nos telens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les Sciences ſont excellentes en elles-mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incom-

patible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siecle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des savans sans probité ; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucunne liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siecles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux même qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel siecle plus poli que le sien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais

quoi ! oſera-t-il dire que c'eſt aux lumieres, aux talens de Néron, ou de ſon ſiecle, que ſont dues toutes les horreurs dont ce monſtre a épouvanté les Romains ? Qu'il nous faſſe donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ſes amis, ſon précepteur, ſa mere : qu'il nous faſſe donc appercevoir quelque liaiſon entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les ſentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoiſſance, & ces lumieres ſublimes & précieuſes qu'il tenoit des leçons du philoſophe le plus ſpirituel, & le plus homme de bien de ſon ſiecle. Il eſt trop évident que Néron dans ſes beaux jours, eſt un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les Beaux-Arts tiennent enchaîné & apprivoiſent en quelque ſorte; mais que ſa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de ſecours ſe rallume avec l'âge, les paſſions & le pouvoir abſolu ; le tigre romp ſa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il ſe livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel eſt donc le ſeul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont

fait que retarder, & peut-être même diminuer les funeſtes ravages de ſa férocité. Ce que je dis ici de Néron eſt général. Pour être méchant, il n'y a qu'à laiſſer agir la nature, ſuivre ſes inſtincts : pour être bon, bienfaiſant, vertueux, il faut ſe replier ſur ſoi-même ; il faut penſer, réfléchir ; & c'eſt ce que nous font faire les Sciences & les Beaux-Arts.

Que ceux qui ont abuſé réellement des Sciences & des Arts ne laient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture ; c'eſt ce qui eſt évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la ſcience, de la religion & des mœurs, eſt de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & dû prochain : le ſecond, qui eſt l'objet de la ſcience de la nature, eſt de donner à l'eſprit la juſteſſe & la ſagacité néceſſaires dans les recherches & les raiſonnemens qu'exige cette ſcience, qui en elle-même eſt l'étude des ouvrages du Créateur, & nous repréſente ſans ceſſe ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa ſageſſe ; en même tems qu'elle nous

nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisieme but, objet particulier des Arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux nécessaires & utiles, fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécedente, & non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent ? Qu'enfin ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature, &

des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt, des Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un seul coup-d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'univers même bien étudié ; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en fait assez pour *admirer, louer & bénir la main dont il reçoit*

ces graces. Mais si ces pluies noyent ses grains, si le soleil les consume & les anéantit, ensaura-t-il assez pour se garantir des murmures & de la superstition? Y pense-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de son Auteur? Qu'on transporte ce laboureur ignorant dans les spheres célestes dont Copernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immensité & l'harmonie admirable; qu'on l'introduise ensuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-dessus de toute expression avec lequel sont construits & combinés tous les organes des sens & du mouvement: c'est-là où il se trouvera saisi de l'enthousiasme de St Paul élevé au troisieme Ciel; c'est-là qu'il s'écriera avec lui! ô richesses infinies de l'Etre suprême! ô profondeur de sa sagesse ineffable, que vous rendez visible l'existence & la puissance de votre Auteur! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées dela reconnoissance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois!

J'avoue, dit M. Rousseau, *que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine...* Elle fomente son *incrédulité*, son impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit de l'homme vulgaire ; c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.*

Le mot d'Alphonse X surnommé *le Sage*, n'a du blasphême que l'apparence ; c'est une plaisanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expression : mais le fond de la pensée, qui est la seule chose que Dieu examine, & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du systême absurde de Ptolémée, & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincere adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumieres découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature, mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les oœuvres du Tout-puissant ; sa sagesse suprême est

le garand de leur perfection, elle eſt à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuiſent à les mettre au creuſet ; les vaines opinions des hommes s'y diſſiperont en fumée comme les marcaſſites ; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences ſont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent ſupporter les épreuves, & auxquelles elles ſont contraires ! La vraie en reçoit une ſplendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les ſurpaſſe, comme le ſoleil même eſt ſupérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer ; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez ; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles ſont

quelque-fois entre les mains des méchans, & non pas sur *ce qu'elles doivent faire*, & sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux-même qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philosophe le plus sobre & le plus sage de son siecle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On na jamais taxé de mœurs infâmes les Spinosa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monstrueuse ou suspecte. Le Citoyen de Geneve conviendra sans doute, qu'il est une probité commune à toutes les religions à toutes les sectes, & il a bien compris que c'est

de celle-là qu'il eſt queſtion dans le ſujet propoſé par notre Académie ; ſans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire ſur la ſcene les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perſes & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de déſordre dans ceux qui les liſent que dans leurs propres Auteurs ? Ce paradoxe n'eſt pas vraiſemblable. La corruption n'eſt jamais pire qu'à ſa ſource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, ſi les ouvrages cités ne doivent pas leurs naiſſance à une dépravation capable de détruire la probité, vraiſemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grand excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces déſordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus ſage, plus judicieuſe, plus conforme à la doctrine la plus ſaine : nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fuſſent jamais nés ; que la vraie probité eſt inſéparable de la vraie religion, & de la morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages ſont des ſemences à étouffer par de ſages précautions, & par la multitude des livres excellens

qui sont les antidotes de ces poisons, enfantées par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis, Heureusement les antidotes ne nous manquent point, & sont en nombre beaucoup supérieur aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui se regardant comme les élus du Tres-Haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation; mais je ne reconnois point là le savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien a ces prétendus philosophes de l'encienne école, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les

extravagances de ces anciennes ſectes ?
Peut on accuſer d'orgueil, de vanité, nos Phyſiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le ſanctuaire de la nature ? La candeur & l'ingénuité des mœurs, & une vertu qui leur eſt comme annexée. Notre Phyſique ramenée à ſes vrais principes par Deſcartes, étayée de la Géometrie par le même Phyſicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont ſuivis, eſt devenue une ſcience ſage & ſolide. Pourquoi nous oppoſer ici le dénombrement des ſectes ridicules des anciens Philoſophes ? Pourquoi nous citer les orgueilleux raiſonneurs de ces ſiecles reculés, puiſqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puiſqu'il s'agit de notre ſiecle, de nous enfin ? Qu'on ouvre cette Phyſique, ce tréſor littéraire auſſi immenſe qu'irréprochable ; ces annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres ; c'eſt-là qu'il faut nous montrer qu'on abuſe toujours des Sciences, propoſition réſervée à M. Rouſſeau & à notre ſiecle curieux de ſe ſingulariſer. Qu'on examine la conduite des hommes ſavans qui ont compoſé & qui compoſent ces

Corps célebres ; les Newtons , les Mariottes , les de l'Hôpital , les Duhamel , les Regis , les Caſſini , les Morin , les Mallebranche , les Parent , les Varignon , les Fontenelle , les Réaumur , les Deſpreaux , les Corneille , les Racine , les Boſſuet , les Fénelon , les Peliſſon , les La Bruyere , &c. Que ſeroit-ce , ſi nous joignions à ces hommes illuſtres les membres & les ouvrages diſtingués de ces Sociétés reſpectables qui ont produit les Riccioli , les Kircher , les Petau , les Porée , les Mabillon , les Dacheris , les Lami , les Regnault ? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui , ſans être d'aucune ſociété , n'en etoient ni moins illuſtres par leur ſavoir , ni moins reſpectables par leur probité , tels que les Kepler , les Grotius , les Gaſſendi , les Alexandre , les Dupins , les Paſcal , les Nicole , les Arnaud , &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces ſavans , & en particulier dans celle des Académiciens qui ſe ſont ſuccédés leſpace de près d'un ſiecle , les mœurs déréglées , l'orgueil & tous les déſordres , que M. Rouſſeau prétend qui ſuivent la culture des Sciences , & qui la ſuivent toujours. Si ſa propoſition eſt vraie , les volumes & les hommes que je viens de citer ,

fourniront à cet Orateur une emple moiſſon de preuves & de lauriers ; mais ſi ces livres ſont les productions les plus précieuſes, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les ſiecles précédens ; mais ſi tous ces ſavans ſont de tout le ſiecle où ils ont vêcu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien ; il faut avouer que la cauſe de notre adverſaire eſt la plus abſurde qu'on ait jamais oſé ſoutenir,

Si nous n'appréhendions pas que M. Rouſſeau n'imputât des citations hiſtoriques à étalage d'érudition, & ne ſe réſervât cette eſpece de preuve, comme un privilege qui lui eſt propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixieme ſiecle & les ſuivans, où *le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer la terre, ou le clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance ;* nous y verrions la diſſolution des mœurs gagner juſqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux ; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance ; nous verrions auſſi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres ſur les eſprits, porta également ſur les cœurs, & que la réforme des

mœurs ſuivit celle des façons de penſer & d'écrire ; d'où nous ſerions en droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere ſalutaire, revient en même tems à la vertu, malgré l'arrêt pronnoncé par M. Rouſſeau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un ſavant qui fût à ſon gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre ; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé ; qui défendoit tout ſon terrain avec tant d'aſſurance (*), & qui aujourd'hui s'eſt retranché derriere le boulevard de la théologie, de la morale, de la Science du ſalut : cet Orateur ſe

(*) On reprochoit avec raiſon à M. Rouſſeau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-baſſe ſur tous les ſavans & les Artiſtes. Soit, répond-il, p. 99. puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ſes réponſes les modifications qu'on eſpere y trouver. Ce ton haut bien ſoutenu eſt celui d'un brave ; mais quand on le prend pour une mauvaiſe cauſe, il eſt encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en ſoi-même*, & de ſe radoucir ; comme le fait M. Rouſſeau dans quelques endroits de ſes Obſervations, où, ſur le chapitre des modifications, il a paſſé nos eſpérances.

trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui sont l'objet des travaux de nos Académies, & sur les Arts utiles qui sont sous leur protection ; pour se faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux savans & aux artistes de cette espece, tous les abus, tous les désordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts.

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. nous espérons qu'il ne mettra point dans sa liste la musique que les censeurs des Arts regardent comme une science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête ; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus ; M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques ; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses dis-

cours. La musique sera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs....

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.
Boileau. Satyr. X.

Seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on *n'abuse* pas *beaucoup*, dont on *n'abuse* pas *toujours*, car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera, à ce que j'espere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les sauvent de loisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme semblable* aux bêtes; & il est constant que telle est l'ignorance

de l'homme abandonné à la ſimple nature. Il avoue que *les Sciences, les Arts, adouciſſent la férocité des hommes; qu'ils* ſont *une diverſion à leurs paſſions; que les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité; qu'elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire, par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous ſommes meilleurs dans ce ſiecle éclairé, que dans les ſiecles d'ignorance & de barbarie. Telle eſt la doctrine que j'ai ſoutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rouſſeau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît abſolument terminé; au moins j'eſpere qu'il ſera regardé comme tel par le public équitable & connoiſſeur.



DESAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres, tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'ACADÉMIE de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en* 1750, *accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume ressortissent au tribunal du public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son Auteur plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semense de division dans cette Société, tandis que ceux qui la composent, uni-

quement occupés à la recherche du vrai, le diſcutent ſans aigreur & ſans ſe livrer à ces haines de parti qui ſont ordinairement le réſultat des diſputes littéraires.

Ils ſavent tous le reſpect qui eſt dû aux choſes jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il ſeroit indécent que dans une aſſemblée de gens de Lettres, un particulier s'aviſât de réfuter par écrit une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis.

Il paroît par la lettre de M. Rouſſeau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorſqu'il parle de ſa terre & de ſes fermiers de Picardie, puiſque en fait il eſt faux qu'aucun Académicien de Dijon poſſede un pouce de terre dans cette province. L'Académie déſavoue donc formellement l'Auteur *pſeudonyme*, & ſa réfutation attribuée à l'un de ſes membres par une fauſſeté indigne d'un homme qui fait profeſſion des Lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le deſſein de celui qui l'a compoſé, il ſera

toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problêmes (la seule voie propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 Juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.

OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon par l'Auteur de la Réfutation du discours du Citoyen de Geneve, &c. (*a*)

L'INTÉRET seul des Sciences & des Beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des

(*a*) Dans ces Observations qui parurent dans une brochure 8°. sous le titre de Londres chez Kilmornek, M. Le Cat se reconnoît l'Auteur des deux pieces précédentes.

principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des ſavans en aſſez bon nombre & aſſez illuſtres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raiſons dont je ne dois compte a perſonne. Dès qu'elles ont ceſſé je me ſuis montré; j'ai donné l'ouvrage a mes protecteurs, à mes amis, au libraire ſous mon nom, & la preuve en eſt l'annonce qu'en a fait le mercure même, qui contient le déſaveu de Meſſieurs de Dijon. Ce déſaveu étoit donc fort inutile, ſi l'on ne vouloit que faire ſavoir au public que je ſuis l'Auteur de cette réfutation; mais on eſt en colere & *plus occupé* du deſir de ſe venger, que *du ſoin* d'examiner ſi ce deſir eſt juſte, & ſi les moyens qu'on emploie pour le ſatisfaire ſont raiſonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animoſité de Meſſieurs de Dijon. Je pourrois, ſans rien accorder à mon amour-propre, ſans me fier à mon jugement, penſer que cetre Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaiſir de critiquer, que du ſoin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué

le Citoyen de Geneve, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne.* Je pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs savans; & entr'autres de l'Auteur du mercure, mois de Juin 1752. qui dit, en annonçant mon ouvrage, p. 171. „ De toutes les critiques qu'on a faites de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée & la plus propre, par la méthode qui y est observée, a faire découvrir la vérité „. Ai-je profité de cette méthode & de ses détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus completes & des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre norre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature & de celle des

ſciences ; preuves qui ſont des démonſtrations en ce genre d'écrire, & qui caractériſent particulierement notre brochure. Je ſais qu'il entre de la complaiſance dans les lettres écrites à un Auteur ; mais la flatterie n'a pas un ton ſi uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai pas la permiſſion de nommer; perſonnage qui eſt trop reſpectable, & qui m'eſt trop ſupérieur pour être ſoupçonné de ſacrifier la vérité à cette baſſe politeſſe.

“ J'ai lu avec un très-grand plaiſir &
» la plus grande édification, me dit-il,
» votre réfutation auſſi pieuſe que forte
„ contre l'héréſie de M. Rouſſeau. Il me
„ ſemble qu'il ne reſte pierre en place de
» ce monſtrueux édifice. Vous avez pris
„ la défence de la vérité & du goût avec
„ les armes du goût même. Je ſuis fâ-
» ché ſeulement que vous n'ayez pas
„ combattu cet ennemi des Lettres pen-
„ dant qu'il étoit de bout.... Il eſt vrai
„ que vous l'empêcherez de ſe relever,
„ & que vous l'écraſerez, &c.

Un ſavant attaché au Prince, qui s'eſt le premier ſignalé pour la défenſe des Beaux-Arts, m'écrivit le 18 Mai ſur le même ſujet, des choſes plus fortes encore. Je ſuis obligé d'en ſupprimer la

plus grande partie, par cette ſeule raiſon qu'elle m'eſt trop honorable.... " Vous n'abandonnerez point, me dit-il, cet ennemi du ſavoir (M. Rouſſeau), & vous le preſſez ſi vivement, qu'il perd à tout moment de ſon terrain, ſans rien gagner ſur le vôtre ; nous avons tous intérêt d'applaudir à votre triomphe ; votre gloire augmente la nôtre. Tous les littérateurs vous doivent des couronnes comme on en donnoit autrefois aux libérateurs des nations, Je ne crains plus qu'après une telle réplique, on oſe déſormais attaquer les Sciences & les Arts. Vous les avez vengés des reproches d'un ingrat qui, après s'être heureuſement façonné par leur culture, a voulu les faire tomber dans le plus grand mépris, &c „ Je ſupplie mes lecteurs de croire que c'eſt avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations; mais je ne ſaurois oppoſer aux traits ſatiriques de mes ennemis, que les ſentimens contraires des ſavans qui m'honorent de leur ſuffrage.

Enfin' je renonce au plaiſir de penſer que Meſſieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la ſortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai

fait à leurs remparts la plus large brêche ; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent, & je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du savoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point, par des épithetes plus odieuses, le zele qui me porte à défendre & les Belles-Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien : j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon ; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place ; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite ; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin ; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen ; Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur sont point dues* (*).

(*) M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres*, & *que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propositions hasardées ; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que, selon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice ? Mais applaudissons à la délicatesse de Messieurs de Dijon ; pardonnons-leur

---

titres & des droits de l'Abbaye de St. Oüen, &c. contre le Mémoire de M. Tériffe, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

une

une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des Belles-Lettres que je défends, & qu'il ont trahie : oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait profession des Lettres ;* la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profession*, & le principal but de tous ses exercices : mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériser par cette expression indécente un stratagême permis, usité dans toutes les especes de guerres ? Ainsi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce, qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruses, en stratagêmes, ils l'auront emporté sur les plus *vieux renards* (*) millitaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Saas, les Quesnay, ces Auteurs déguisés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la République des Lettres,

(*) Expression de M. de Turenne, en parlant de Montecuculli.

tant par leur ſavoir que par leur probité, ſont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profeſſion des Lettres.* Ainſi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit ſous le nom des théologiens d'Hollande, ſans leur aveu, & pour ſoutenir des ſentimens oppoſés aux leurs, recevra de ces Meſſieurs la même flétriſſure; auſſi bien que Jean Caſſien, auteur du cinquieme ſiecle, qui s'eſt déguiſé ſous le nom de Provinces Belgiques; M. de Sacy, ſous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, ſous le nom des Rabbins d'Amſterdam, &c. Pour conſtater un uſage qui n'eſt inconnu à aucuns ſavans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modeles à tous égards qui ſe ſont déguiſés, non-ſeulement, ſous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore ſous des noms de particuliers connus & des plus reſpectables, ſous des noms de Souverains même. Ceux d'Ariſtote, de Cicéron, de Virgile, ont ſervi de maſque à des Auteurs; on a emprunté ceux de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin & des autres Peres de l'Egliſe; on s'eſt déguiſé

ſous ceux d'Alexandre, de Céſar, de Charlemagne & de Louis XIV. Eſt-ce faire dés-honneur à Meſſieurs de Dijon de les mettre à la ſuite de ces noms fameux.? Et ces déguiſemens, je le répete, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les ſiecles, ne m'eſt-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils font l'honneur, l'anathême émané du Tribunal de l'Académie de Dijon ?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit ſous le compte d'un autre des infamies, feroit une fauſſeté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puiſſe rien me reprocher de pareil, elle ne ſauroit déſavouer que de tous les illuſtres auteurs déguiſés, pas un ſeul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me ſuis propoſé dans cet innocent ſtratagême ; car, malgré la colere qui anime ces Meſſieurs, quels reproches me font-ils ? J'ai cru, ſelon eux, *intéreſſer le public dans une querelle qui n'a que trop duré ;* c'eſt-à-dire j'ai cru intéreſſer le public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon ; *guerre qui n'a que trop*

duré, ſans doute, parce qu'elle a dû donner à ces Meſſieurs des regrets de l'avoir ſuſcitée. J'ai cru *laiſſer entrevoir* à ce public *quelque ſemence de diviſion* dans la ſociété de Dijon, & qu'il y avoit parmi ces Meſſieurs quelqu'un d'aſſez peu ſoumis à leur déciſion pour croire que ces Sciences & ces Beaux-Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juſte; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuſer; & j'ajoute l'impénitence au crime; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, & le ferois encore ſi j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeſte, que *rien ne m'obligeoit à me maſquer*; car ces motifs me paroiſſent auſſi preſſant que juſtes. Oui, j'ai cru devoir *intéreſſer le public* à la gloire, à l'honneur, au progrès des Beaux-Arts, l'ornement & le ſoutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de ſon Auteur. J'ai cru que je devois *laiſſer entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profeſſion de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conſéquent dans ſa

conduite, & qui penfoit que ces Sciences & ces Arts ne font pas des corrupteurs de bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Meffieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée défavantageufe qu'en a donné le problême fingulier propofé par cette Académie, & le triomphe encore plus fingulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rouffeau d'ufer de la *liberté des problêmes*, puifqu'on avoit eu l'imprudence d'en propofer un de cette efpece ; mais il étoit contre la fageffe qu'on doit attendre d'une fociété de gens de Lettres, de mettre en problême une queftion dont l'affirmative a toujours paffé pour conftante, & qui doit fur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce fujet propofé encore tout récemment par l'Académie Françoife. *L'amour des Belles-Lettres infpire l'amour de la vertu*, S'il eft fcandaleux qu'un Académie rende cette queftion problêmatique, de qu'elle dénomination caractériferons nous fa décifion en faveur de la négative, & fon obftination à foutenir, à défendre cette décifion ?

Nous avons pu couronner le Citoyen

de Geneve, diront ces Meſſieurs, ſans adopter ſon ſentiment; c'eſt ſon éloquence ſeulement que nous avons récompenſée.

Cette raiſon eſt fauſſe & dans le *fait* & dans le *droit*; dans le *droit*, lorſqu'il s'agit de la ſolution d'un problême, ou de décider d'une queſtion de conſéquence qui admet deux propoſitions contraires, l'une vraie & l'autre fauſſe, c'eſt à la bonne ſolution du problême, c'eſt-à dire, au ſeul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promiſe; jamais on eſt en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il ſoit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette régle, feroit auſſi coupable que le Juge qui ſacrifieroit l'innocence&le bon droit des cliens àl'éloquence desAvocats. Je dis éloquence en ſuppoſant qu'on puiſſe prodiguer ce titre juſqu'à le donner à de pompeux ſophiſmes, en ſuppoſant qu'il puiſſe y avoir de véritable éloquence ſans la vérité.

Il eſt donc démontré que la conceſſion du prix au Diſcours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du ſentiment ſoutenu par ce Diſcours.

Il n'eſt pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté,

& que pour cette fois au moins elle ait été conféquente dans fes principes. On étoit déjà fûr, quand elle a propofé ce problême, qu'elle doutoit que... *Le rétabliſſement des Sciences & des Arts eût contribué à épurer les mœurs?*... mais dans le défaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque.... *M. Rouſſeau*, dit-elle, a ufé *de la liberté des problêmes, la feule voie propre à éclaircir la vérité; il a eu aſſez de courage pour en foutenir le parti, & l'Académie* (de Dijon) *a eu aſſez de bonne foi pour la couronner.* Cela eft clair; ce n'eft donc point l'éloquence du difcours qu'on a couronnée, c'eft la propofition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité.* Ainfi cette Académie penfe que le *rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs.* Que répondroit-elle maintenant à fon Souverain, s'il lui difoit. " Vous m'avez trompé dans les repréfentations que vous m'avez faites pour me déterminer à vous établir; vous ne m'avez montré que des utilités dans ce projet, vous m'avez diffimulé qu'il détruifoit le plus précieux de tous les avantages que je puiffe procurer à tous mes fujets, la probité, la pureté

des mœurs. Je n'ai garde de souffrir dans mes Etats une Société qui est persuadée elle-même que l'objet de ses travaux est la perversion des mœurs ; & qui en fait une profession publique. *De ore tuo te judicò*, &c. Rentrez donc dans le néant que méritent, selon vous-mêmes, les Arts que vous exercez. Je ne veux protéger & laisser décorer du titre d'Arts *libéraux*, de *beaux* Arts, que ceux qui conduisent à la vertu. „ Quel est l'Académicien & le patriote qui, pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond & très-essentiellement l'Académie de Dijon, *en laissant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui pense comme elle pensoit, quand elle a solicité son établissement, qui pense comme l'Aadémie Françoise de Paris, & je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Académies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon ; elle s'en offense ; elle la paye par des invectives ; elle ne veut pas absolument qu'on croye qu'il y ait un seul homme chez elle qui fasse des Sciences le cas qu'en font tous les savans de l'Europe révoltés contre son problême. *Non est qui faciat bonum*,

non est usque ad unum. Après la déclaration formelle de ces Messieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je sors de la question. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne soit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui soit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit une décision qui auroit passé contre son avis.*

Voilà, sans doute, le grand argument de Messieurs de Dijon; mais qu'ils se dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problême comme une conspiration contre la république des Lettres; alors ils sentiront que cet Académicien, assez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, seroit un digne citoyen, qui, en se faisant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus positives, un héros de cette république, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puisque l'académicien réel de Dijon

feroit si louable, celui qui a emprunté son titre ne fauroit être criminel ; auffi le fentiment contraire eft-il encore réfervé à la feule Académie de Dijon.

L'illuftre Secrétaire d'une Académie déja célebre, quoique naiffante, n'ignoroit pas mon déguifement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapportés ci-devant, " Nous avons tous intérêt d'applaudir à votre triomphe. Votre gloire augmente la nôtre : tous les Littérateurs vous doivent des couronnes, comme on en donnoit autrefois aux libérateurs des nations. „

Enfin, Meffieurs de Dijon reconnoiffent le tribunal du public, c'eft à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés eft indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poifon de la fociété, ou de celui qui a pour but de leur conferver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette fociété, le flambeau qui rend l'efprit jufte, la regle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverfe & de former l'homme de bien. C'eft à lui qu'il appartient de décider qui des deux eft *indigne de la profeffion*

des Lettres, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur ſubſtituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui ſe conſacre à la défenſe de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'eſtime & de l'honneur des Nations. C'eſt ce dernier perſonnage que fait & fera toute ſa vie.

LE CAT.

A Rouen, *ce* 25 *Août* 1752.

P. S. Il paroît par le déſaveu de Meſſieurs de Dijon, que M. Rouſſeau a imprimé une réponſe à la réfutation que j'ai faite de ſon diſcours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponſe, qui a, dit-on cinq ou ſix pages. je ne l'ai point encore vue, & je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire que je la voye.

Si M. Rouſſeau me chicane, comme Meſſieurs de Dijon, ſur mon déguiſement, je viens de répliquer à ſa réponſe; s'il eſt queſtion du fond de notre diſpute, mon illuſtre adverſaire a donné aſſez de preuves de la fécondité de ſon génie à ſoutenir des propoſitions fauſſes, pour deviner aiſément qu'il ne reſ-

tera jamais court, quelque démontré que soit son sort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus manifeste des talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut causer aux amateurs, & de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à son Auteur même d'autre avantage, *sinon*, dit le grand Descartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que ses spéculations sont plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer plus d'esprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de distinction, que nous avons lieu d'esperer qu'elles lui auront élevé l'ame au-dessus de cette foiblesse. Malgré cette fécondité de M. Rousseau, on ne voit cependant paroître de lui que ces premieres raisons tournées de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je suis donc persuadé qu'il n'y a pas une des raisons employées dans cette réponse de M. Rousseau à notre ouvrage, qui ne

ſoit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre, les y trouveront auſſi bien que moi : ainſſi je me paſſerai fort bien de voir cette réponſe;& quand je la verrois, je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pouſſer plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je ſuis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offenſé, ou pour defendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.

RÉPONSE

Au Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne. (*a*)

LE Diſcours du Citoyen de Geneve a de quoi ſurprendre ; & l'on ſera peut-être également ſurpris de le voir couronné par une Académie célebre.

(*) Cette Réponſe parut dans le Mercure de Septembre 1751, ſans nom d'auteur ; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, duc de Loraine, qui avoit fait l'honneur à M.

Eſt-ce ſon ſentiment particulier que l'Auteur a voulu établir ? N'eſt-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuſer le public ? Quoi qu'il en ſoit, pour réfuter ſon opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'oppoſer lui-même à lui-même. Puiſſai-je, en le combattant par ſes principes, le vaincre par ſes armes, le faire triompher par ſa propre défaite ?

Sa façon de penſer annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décele un eſprit cultivé ; mais il réunit effectivement la ſcience à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) ſoit incompatible avec l'autre : comment ſa doctrine n'a-t-elle pas corrompu ſa ſageſſe ? ou comment ſa ſageſſe ne l'a-t-elle pas déterminé à reſter dans l'ignorance ? A-t-il donné à la vertu la préférence ſur la ſcience ? Pourquoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition ſi vaſte & ſi recherchée ? A-t-il préféré, au contraire, la ſcience à la vertu ? Pour-

---

Rouſſeau d'entrer en lice avec lui : auſſi Rouſſeau dans ſa réponſe qui ſe trouve à la page 121 du troiſieme volume des Mélanges y parle avec bien plus de modération qu'à ſes autres adverſaires.

quoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de cellelà ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son Discours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de ré-

concilier ſon eſprit avec ſon cœur, & de procurer la ſatisfaction de voir réunies, dans ſon ame, les ſciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

Les Sciences ſervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre: connoiſſance précieuſe qui, en éclairant les eſprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propoſition n'a beſoin que d'être préſentée pour être crue: auſſi ne m'arrêterai-je pas à la prouver; je m'attache ſeulement à réfuter les ſophiſmes ingénieux de celui qui oſe la combattre.

Dès l'entrée de ſon diſcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau ſpectacle; il nous repréſente l'homme aux priſes, pour ainſi dire, avec lui-même, ſortant en quelque maniere du néant de ſon ignorance; diſſipant par les efforts de ſa raiſon les ténebres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élevant par l'eſprit juſques dans les plus hautes ſpheres des régions céleſtes; aſſerviſſant à ſon calcul les mouvemens des aſtres, &

mesurant de son compas la vaste étendue de l'univers ; rentrant ensuite dans le fond de son cœur & se rendant compte à lui-même de la nature de son ame, de son excellence, de sa haute destination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, est honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la nécessité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La nature, dit il, est assez belle par elle-même, elle ne peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui savent profiter de ces dont sans les connoître ! C'est à la simplicité de leur esprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le censeur des Sciences & l'apologiste des mœurs ! Qui se seroit attendu que de pareilles réflexions dussent être la suite des principes qu'il vient d'établir ?

La nature d'elle-même est belle, sans doute ; mais n'est-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les secrets, à en dévoiler les opérations, que les savans employent leurs recherches ? Pourquoi un si vaste champ est-il offert à nos regards ? L'esprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, si digne

de ſon activité, plus de force & d'étendue, doit-il ſe réduire à quelques perceptions paſſageres, ou à une ſtupide admiration ? Les mœurs ſeront-elles moins pures, parce que la raiſon ſera plus éclairée ? Et à meſure que le flambeau qui nous eſt donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aiſée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, ſi, borné aux fonctions organiques de ſes ſens, il ne pouvoit ſeulement examiner ce qu'il voit, réfléchir ſur ce qu'il entend, diſcerner par l'odorat les rapporrs qu'ont avec lui les objets, ſuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eſt avantageux ou nuiſible ? Sans la raiſon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inſtinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auſſi ſemblables à elles par nos actions, que nous le ſommes déjà par nos beſoins ? Ce n'eſt que par le ſecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'uſage des choſes ſenſibles qui ſont à notre portée, à corriger les erreurs de nos ſens, à ſoumettre le corps à l'empire de l'eſ-

prit, à conduire l'ame, cette ſubſtance ſpirituelle & immortelle, à la connoiſſance de ſes devoirs & de ſa fin.

Comme c'eſt principalement par leurs effets ſur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences; pour les venger d'une ſi fauſſe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société; mais qui pourroit détailler les biens ſans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent? Plus elles ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſſant; tout y languiroit ſans elles.

Que ne leur doit pas l'artiſan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la ſolidité, à la proportion, à la perfection de ſes ouvrages? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à ſes travaux les tributs qu'il en attend? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remedes? Le juriſconſulte, pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la ſimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen, de quelque profeſſion, de quelque condition qu'il ſoit, a des

devoirs à remplir; & comment les remplir sans les connoître? Sans la connoissance de l'histoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui sont préposés au gouvernement des Etats, sauroient-ils y maintenir l'ordre, la subordination, la sureté, l'abondance?

La curiosité, naturelle à l'homme, lui inspire l'envie d'apprendre; ses besoins lui en font sentir la nécessité; ses emplois lui en imposent l'obligation; ses progrès lui en font goûter le plaisir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir; plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir; & plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé? Gardons-nous d'en croire sa modestie. Il prétend qu'on seroit plus vertueux, si l'on étoit moins savant: ce sont les Sciences, dit-il, qui nous font connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions sans elles! Mais l'ignorance du vice est-elle donc une vertu? Est-ce faire le bien que d'ignorer le mal? Et si, s'en abstenir parce qu'on ne le connoit pas, c'est-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'est pas l'être avec beaucoup de

mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-tems : c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux-brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous font connoître le mal, elles nous en font connoître auſſi le remede. Un botaniſte habile fait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre ; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains : n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems ? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion ? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ? Et s'il fut des tems, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient

ignorés, n'y voit-on pas d'autres désordres? N'en voit-on pas encore de plus monstrueux chez ces peuples dont on vante la stupidité? Parce que l'on ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoissent-ils moins l'orgueil & l'injustice? Y sont-ils moins livrés aux bassesses de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance; leurs sens grossiers sont-ils inaccessibles à l'attrait des plaisirs? Et à quels excès ne se porte pas une volupté qui n'a point de regles, & qui ne connoît point de freins? Mais quand même dans ces contrées sauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit-on sur-tout ces vertus sublimes, cette pureté de mœurs, ce désintéressement magnanime, ces actions surnaturelles qu'enfante la religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puisé dans l'étude ces lumieres supérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés; c'est

l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire reſpecter; on l'aime dès qu'on la connoît; à meſure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer: plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi. C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe qu'il en ſuit de ſiecle en ſiecle le développement; c'eſt dans les livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumieres ſi pures, des appuis ſi puiſſans; & ce ſera à cette même

même religion qu'un docteur de Geneve enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier. La religion étudiée est pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les sentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoissance, à la soumission que toute ame raisonnable sent être dues au Tout-puissant. Dans le cours régulier de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, l'Astronome découvre une Puissance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui composent l'univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une intelligence sans bornes. Dans la succession des tems, l'enchaînement des causes aux effets, la végétation des plantes, l'organisation des animaux, la constante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le Physicien n'en peut

méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!



SECONDE PARTIE.

Ici l'Auteur annoyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins

qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux ſavans & aux artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la ſageſſe de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient poſé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence : ces Philoſophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illuſtré leur Patrie, & immortaliſé leur nom.

Quelles foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités ! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages inconteſtables, d'auguſtes monumens, d'ouvrages immortels, l'hiſtoire n'atteſte-t-elle pas

que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la vertu ?

Non, ce n'est pas des Sciences, c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe ; & dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage ordinaire des savans. Pour un Platon dans l'opulence, un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude ! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Esopes dans l'indigence ! Les savans n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'est, continue l'Auteur ; cette

politesse introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocrisie. Politesse, selon lui, qui ne sert qu'à cacher les défauts & à masquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert; que l'indécence fût jointe au désordre, & le scandale au crime? Quand, effectivement, cette politesse dans les manieres ne seroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foiblesses, ne seroit-ce pas encore un avantage pour la société, que le vicieux n'osât s'y montrer tel qu'il est, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienséance & de la modestie? On l'a dit, & il est vrai; l'hypocrisie, toute odieuse qu'elle est en elle-même, est pourtant un hommage que le vice rend à la vertu; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'est mal connoître les savans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politesse qu'on taxe de dissimulation: on peut-être poli sans être dissimulé; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant; & plus communément encore on peut-être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la ſolitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de diſpoſition à s'y préſenter avec grace; le peu d'eſpoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inſéparable des converſations frivoles & preſque inſupportables pour des eſprits accoutumés à penſer; tout concourt à rendre les belles compagnies auſſi étrangeres pour le ſavant, qu'il eſt lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec ſon air rêveur, ſes fréquentes diſtractions, ſon eſprit occupé, ſes expreſſions étudiées, ſes diſcours ſentencieux, ſon ignorance profonde des modes les plus reçues & des uſages les plus communs; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cauſe, il ennuye, il eſt ennuyé. Il ſort peu ſatisfait, on eſt fort content de le voir ſortir. Il cenſure intérieurement tous ceux qu'il quitte: on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit ſur leurs vices, ceux-là rient de ſes défauts. Mais tous ces défauts, après tout, ſont aſſez indifférens pour les mœurs; & c'eſt à ces défauts, que plus d'un ſavant, peut-être, a l'obli-

gation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siecles heureux,

où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes ; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques ; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses ; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité : l'honneur est leur guide ; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent moins & s'exposent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils survivent à leurs défaites. Mais ce que l'espérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un désespoir brutal inspire à ces hommes sanguinaires, les sentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreuses qui se dévouent

à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu obſerver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus ſavamment conduite, eſt par-là même toujours plus ſure du ſuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'eſt lui-même récrié contre les Sciences de ſon tems. Faut-il s'en étonner ? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleſſe efféminée des Epicuriens, les raiſonnemens abſurdes des Pyrrhoniens, le goût de la diſpute, de vaines ſubtilités, des erreurs ſans nombre, des vices monſtrueux infectoient pour lors la Philoſophie, & déshonoroient les Philoſophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une choſe ſuppoſe le bon uſage qu'on en peut faire. De quoi n'abuſe-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaiſe cauſe, aura abuſé une fois de la fécondité de ſon eſprit & de la légéreté de ſa plume, faudra-t-il lui en interdire l'uſage en d'autres occaſions, & pour d'autres ſujets plus dignes de ſon génie ? Pour corriger quelques

excès d'intempérence, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivresse de l'esprit a précipité quelques savans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les discours de quelques-uns, dans les écrits de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrisie, la piété en superstition, la théologie en erreur, la jurisprudence en chicane, l'astronomie en astrologie judiciaire, la physique en athéisme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus absurdes, entêté des systémes les plus insensés, dans quels écarts ne donne pas l'esprit humain, quand, livré à une curiosité présomptueuse, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer ! Mais en vain les flots mugissent, se soulevent, s'élancent avec fureur sur les côtes opposées ; contraints de se replier bientôt sur eux-mêmes, ils rentrent dans le sein de l'océan, & ne laissent sur ses bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'instant, ou qu'un sable mouvant qui fuit sous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'esprit, quand, échauffé par les saillies d'une imagination dominante, se laissant

emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de sa sphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui est pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autoriser de pareils excès, sont pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai savant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui suit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec sureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, se rend utile à la société, honore sa Patrie, fournit sa course dans l'innocence, & la termine avec gloire.



DISCOURS
SUR
LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

PAR M. BORDE. (a)

ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans; la reconnoissance & la crainte éleve-

(a) M. Rousseau répliqua à ce discours par un Ecrit intitulé: *Derniere Réponse* qui se trouve à la page 173 du troisieme volume des Mélanges.

rent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit sauvage, & l'Asie esclave, la Grece pensa, & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philosophes formerent ses mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient ce que ces premiers Législateurs de la Grece? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus savans de leur siecle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'esprit, & ils y avoient joint les se-

cours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inſtruire.

Tandis qu'ils établiſſoient leurs divers ſyſtêmes de politique, par qui les paſſions particulieres devenoient le plus ſûr inſtrument du bien public, & qui faiſoient germer la vertu du ſein même de l'amour-propre; d'autres Philoſophes écrivoient ſur la morale, remontoient aux premiers principes des choſes, obſervoient la nature & ſes effets. La gloire de l'eſprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les ſages & les héros naiſſoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémiſtocle, on trouvoit les Ariſtide & les Socrate. La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philoſophie conduiſoit à la gloire. Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit: les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme. En un mot, la Grece dut tout aux Sciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece.

Oppoſera-t-on à ce brillant tableau les mœurs groſſieres des Perſes & des Scythes? J'admirerai, ſi l'on veut, des

peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur ? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers ? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours ? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre ? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être ; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.

Les Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs ; les Scythes dégénérerent auſſi, quoique plus tard : des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à l'humanité, pour être durables ; ſe priver de tout & ne déſirer rien, eſt un état trop violent ; une ignorance ſi groſſiere ne ſauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la miſere qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt

le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'expoſition des enfans, le vol autoriſé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oiſiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'eſprit proſcrits & mépriſés, l'auſtérité & la férocité des mœurs qui en étoient la ſuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, ſont déjà d'aſſez juſtes reproches : peut-être ne ſe borneroient-ils pas là, ſi les particularités de ſon hiſtoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle ſe fit une vertu artificielle en ſe privant de l'uſage de l'or, mais que devenoient les vertus de ſes citoyens, ſi-tôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie? Lyſandre & Pauſanias n'en furent que plus aiſés à corrompre. Cette nation qui ne reſpiroit que la guerre, s'eſt elle fait une gloire plus grande dans les armes que ſa rivale, qui avoit réuni toutes les ſortes de gloire ? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte ; elle fut de plus ſavante, ingénieuſe & magnifique ; elle enfanta tous les Arts &

tous les talens ; & dans le ſein même de la corruption qu'on lui reproche ; elle donna le jour au plus ſage des Grecs. Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eſt vrai, & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que par une très-grande ſupériorité de ſuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu ſolide ; la proſpérité corrompit leurs inſtitutions, trop bizarres pour pouvoir ſe conſerver long-tems : la fiere Sparte perdit ſes mœurs comme la ſavante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de ſa réputation : & tandis que les Athéniens & pluſieurs autres villes luttoient contre la Macédoine pour la liberté de la Grece, Sparte ſeule languiſſoit dans le repos, & voyoit préparer de loin ſa deſtruction, ſans ſonger à la prévenir.

Mais enfin je ſuppoſe que tous les Etats dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre ? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité ; le

ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous ſeroit indifférent par conſéquent qu'elles euſſent exiſté ou non. Ces nombreux ſyſtémes de Philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poéſie qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conſervent ou embelliſſent la vie ; enfin l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiecles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour leur poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence ; le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la ſcience ? Quoi ! le don de penſer ſeroit un préſent funeſte de la Divinité !

Les connoiſſances & les mœurs ſeroient incompatibles ! La vertu ſeroit un vain fantôme produit par un inſtinct aveugle ; & le flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir ! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu !

Comment prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes ? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démoſthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens : Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine ; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs ayent beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué ? La corruption ſuit de près la proſpérité ; les Sciences ſont pour l'ordi-

naire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choses si diverses peuvent naitre ensemble & se rencontrer : mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens ; tous leurs citoyens étoient soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naissance à ces noms si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme

& l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent elles donc mériter les mêmes qualifications ? Pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les Lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques politiques & moraux de Cicéron, contre le sage poëme de Virgile ?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des passions ; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers & des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des savans & des philosophes. En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en prose & en vers ; avec cette diffé-

rence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philoſophes, les poëtes & les hiſtoriens ont fait pour nous plaire ou pour nous inſtruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'eſt perdre le tems que de chercher des cauſes particulieres, où l'on voit une force ſupérieure ſi marquée.

Rome, maîtreſſe du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans ſon ſein. Sa grandeur fit ſa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier ; elles avoient pu ſuffire contre les factions des Manlius, des Caſſius & des Gracques : elles ſuccomberent ſous les armées de Sylla, de Céſar & d'Octave : Rome perdit ſa liberté, mais elle conſerva ſa puiſſance. Opprimée par les ſoldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie & maſſacrés. Un monſtre indigne du nom d'homme ſe faiſoit proclamer Empereur ; & l'auguſte Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etran-

ges alternatives d'efclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice difpofoit du trône. Enfin de nombreufes irruptions des Barbares vinrent renverfer & fouler aux pieds ce vieux coloffe ébranlé de toutes parts ; & de fes débris fe formerent tous les Empires qui ont fubfifté depuis.

Ces fanglantes révolutions ont-elles donc quelque chofe de commun avec les progrès des Lettres ? Par-tout je vois des caufes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut fous des Empereurs Philofophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron ? Eft-ce l'étude de la Philofophie & des Arts qui fit autant de monftres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale ? Les Lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas fous ces regnes cruels ? Elles s'affoiblirent ainfi par degrés avec le vafte Empire auquel la deftinée du monde fembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une feconde fois, avec la barbarie & la fervitude, fes compagnes fidelles.

Difons donc que les Mufes aiment

la liberté, la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits ſur les nations, au moment où elles ſont les plus floriſſantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Ruſſie, ſi-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puiſſant Empire par le héros ſingulier, qui en a été, pour ainſi dire, le créateur : le légiſlateur de Berlin, le conquérant de la Siléſie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il eſt arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas ſurvécu longtems à celle des Lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble, lorſque les Lettres ont été cultivées, & que le ſort des choſes humaines eſt de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périſſent infailliblement frappées des mêmes coups; en ſorte que l'on peut obſerver que les progrès des Lettres & leur déclin ſont ordinairement dans une juſte proportion avec la fortune & l'abaiſſement des Empires.

Cette vérité ſe confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'eſprit humain, après une éclipſe de plu-
ſieurs

ſieurs ſiecles, ſembla s'éveiller d'un profond ſommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu ſacré ſe ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette ſeconde génération des Sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorſque l'Europe, après tant de convulſions violentes, eut enfin pris une poſition aſſurée, & une forme plus heureuſe.

Ici ſe développe un nouvel ordre de choſes. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domeſtiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville : de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maiſons, tremblans ſans ceſſe pour une Patrie toujours prête à leur échapper : c'eſt une monarchie vaſte & puiſſante, combinée dans toutes ſes parties par une légiſlation profonde. Tandis que cent mille ſoldats combattent gaîment pour la ſureté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux & tranquilles, occupés à ſa proſpérité intérieure, cultivent ſans alarmes les immenſes campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des villes : toutes les profeſſions diverſes, ap-

pliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre : la France riche, guerriere & savante, est devenue le modele & l'arbitre de l'Europe ; elle sait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siége de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de

convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entiérement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entieres &

la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes ? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire, des trois quart des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Savans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien

loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence : il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées ? Des Ecrivains, la plupart obscurs, se sont jettés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette corruption a peu duré ; elle paroît presque entiérement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il n'aît immédiatement des richesses, & non des sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste & de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreindre ?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & savant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'est lui

qui multiplie les productions de la peinture, de la sculpture & de la musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; & une nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des musiciens, se laisseroit manquer de laboureurs & de soldats. Mais lorsque les armées sont complettes, & la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des citoyens? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des tableaux, des statues & des spectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques; c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton: avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois; quoiqu'ils ne fissent que de petites choses: ils se consacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers

tems on ne favoit qu'exifter ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoffibilité phyfique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit fe réfoudre à être efclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduifit néceffairement : un Proconful d'Afie pouvoit-il être auffi pauvre que ces Confuls anciens, demi-bourgeois & demi-payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonftances feules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richeffe ne font point la vertu ; elle eft uniquement dans le bon ou le mauvais ufage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature & de la fortune.

Après avoir juftifié les Lettres fur l'article du luxe ; il me refte à faire voir que la politeffe qu'elles ont introduite dans nos mœurs, eft un des plus utiles préfens qu'elles puffent faire aux hommes. Suppofons que la politeffe n'eft qu'un mafque trompeur qui voile tous les vices, c'eft préfenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la chofe à la place de la chofe même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une ame douce & bienfaisante? L'habitude d'une si louable imitation feroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de philosophie qu'on ne pense ; elle respecte le nom & la qualité d'homme ; elle seule conserve entr'eux une sorte d'égalité fictive ; foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre : elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous soient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile : la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caracteres ; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales

qu'elle répand ſur eux : ſans elle, la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs; on ſe haïroit par les petites choſes; & avec cette diſpoſition, il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie. Mais une ſociété douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politeſſe place les vertus; elle ſeule leur enſeigne ces combinaiſons fines, qui les ſubordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà du quel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne ſe contente pas d'attaquer les Sciences dans les effets qu'on leur attribue; on les empoiſonne juſques dans leur ſource; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte; on charge ſon protrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral; mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances; & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſ-

ſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrain deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin, tout eſt danger alors pour notre fragilité : la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant : ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine ? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled : enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les Sciences : on ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires : on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſu-

sublime & courageuse : il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des sciences la plus utile. La propriété singuliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits par la main à travers l'immensité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scene de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoissance du regne universel de la nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites & les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner ? En savons-nous assez pour mépriser ce que nous ne savons pas ? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t-il pas, au contraire, que l'E-

tre suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont égarés ? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous osions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles & si

outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur; une seule mene à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs : d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la

ſcience, c'eſt par la comparaiſon des extrêmes, que l'on ſaiſit enfin le juſte milieu ; c'eſt par le combat des erreurs qui s'entre-détruiſent, que la vérité triomphe : ces diverſes parties ſe modifient, s'élevent & ſe perfectionnent mutuellement ; elles ſe rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages ſe diſſipent, & la lumiere de l'évidence ſe leve.

Je ne diſſimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient propoſé. La méthaphyſique vouloit connoître la nature des eſprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le phyſicien a entrepris l'hiſtoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en pourſuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or, & ſa folie nous a valu d'autres miracles dans ſes analyſes & ſes mélanges. Les Sciences ſont donc utiles juſques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'eſt jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroiſſoient plus ſages que nous :

nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues : chacun des interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on disputoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de consentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas, qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de systême qui s'est long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égarer devroit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons besoin d'un ordre entre les diverses sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, & parvenir ainsi à construire une espece d'observatoire

ſpirituel, d'où nous puiſſions contempler toutes nos connoiſſances ; ce qui eſt le plus haut degré de l'eſprit.

La plupart des ſciences ont été faites au haſard ; chaque Auteur a ſuivi l'idée qui le dominoit, ſouvent ſans ſavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres ſeront extraits & refondus, conformément à un certain ſyſtême qu'on ſe ſera formé ; alors les eſprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & ſouvent en arriere. Mais quel eſt le génie en état d'embraſſer toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes-nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'iſtoire des Lettres.

Le temple des Sciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut ? Quels éloges

ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la postérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les sur la vie totale du genre-humain; méritons d'y participer, & que l'instant rapide où nous aurons vécu, soit digne d'être marqué dans son histoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au-dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées: celles de l'un, utiles à la société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siecles; tandis que les autres voient disparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître: chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'astrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les sciences qu'on appelloit occultes: elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les savans, mais sur les sophistes ; non sur les Sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter, & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici témoin contre lui-même ; le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'histoire, s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de juges, ni de magistrats, ni de soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses, naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir, il eſt vrai; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiſte; j'avoue que ſon travail eſt de premiere néceſſité: mais ſous prétexe que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre? & parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix, le laboureur ſera-t-il élevé au-deſſus du magiſtrat ou du miniſtre? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puiſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuiſibles aux

qualités morales? Quoi! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présens, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere science de l'homme; les observations de la nature, si nécessaires à la conservation de notre être, & qui nous élevent jusqu'à son Auteur: toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel prodige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent? Et on ose traiter d'éducation insensée celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes! Quoi, les ministres d'une religion pure & sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour apprendre à ne rien

craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir ; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible : il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure ? La plupart des Sciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées dans cette prétendue objection : le Géometre, l'Aſtronome, le Phyſicien ne ſont pas ſuſpects aſſurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'eſt un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, ſans le bien connoître. Quoique cette queſtion doive être regardée comme étrangere à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſ-

que les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux : de siecle en siecle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire ; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans ; les sujets devenoient à charge à l'Etat ; sitôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politi-

que, & qui eſt impoſſible dans les grands Etats, le luxe ſeul peut nourrir & occuper les ſujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur induſtrie ſert autant que leur courage. Le travail du pauvre eſt payé du ſuperflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nomme infiniment plus petit en abuſe, parce qu'il faut que les hommes abuſent de tout; il fait l'eſpoir, l'émulation & la ſubſiſtance d'un million de citoyens, qui languiroient ſans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel eſt en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces: les proportions y ſont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le néceſſaire commode aſſez rare, l'artiſan, le laboureur, c'eſt-à-dire, le corps de la nation, borné à la ſimple exiſtence: en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les Arts amolliſ-

ſent le courage : on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes. Quelle injuſtice d'en accuſer les Sciences ! Il ſeroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus ſavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes ; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes ; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite ; c'eſt celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats ; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent

méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité : mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire : l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes : graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au ſein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce ſont des exceptions ſi ſingulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer ſépare à peine les contrées ſavantes & heureuſes de l'Europe, de ces régions funeſtes, où l'homme eſt ennemi né de l'homme, où les Souverains ne ſont que les aſſaſſins privilégiés d'un peuple eſclave. D'où naiſſent ces différences ſi prodigieuſes entre des climats ſi voiſins, où ſont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature ? L'Amérique ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Pour un peuple vertueux dans

l'ignorance, on en comptera cent barbares ou ſauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les paſſions & les crimes. La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive; elle produit des épines & des poiſons, elle nourrit des monſtres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola; mais j'admirerai plus encore un Etat puiſſant & bien gouverné, où les citoyens ne feront point condamnés à des vertus ſi cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à ſa charrue: dans un ſiecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philoſophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ſes raves cuites ſous la cendre, mépriſe l'or de Pyrrhus: mais Titus, dans la ſomptuoſité de ſes palais, meſurant ſon bonheur ſur celui qu'il procure au monde par ſes bienfaits & par ſes loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïſme ſuperſtitieux, ruſtique ou barbare, que j'admirois en frémiſſant; j'adore une vertu éclairée, heu-

reuſe & bienfaiſante ; l'idée de mon exiſtence s'embellit : j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit-être aſſez aveugle, ou aſſez injuſte, pour n'être pas frappé de ces différences ? Le plus beau ſpectacle de la nature, c'eſt l'union de la vertu & du bonheur ; les Sciences & les Arts peuvent ſeuls élever la raiſon à cet accord ſublime. C'eſt de leur ſecours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les paſſions, des lumieres pour diſſiper leurs preſtiges, de l'élévation pour apprécier leurs petiteſſes, des attraits enfin & des dédommagemens pour ſe diſtraire de leurs ſéductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet eſt l'exercice & la perfection du raiſonnement, ſont donc les guides les plus aſſurés des mœurs. L'innocence ſans principes & ſans lumieres, n'eſt qu'une qualité de tempérament, auſſi fragile que lui. La ſageſſe éclairée connoît ſes ennemis & ſes forces. Au moyen de ſon point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur : elle fait tour-

(*) *Conſidérations ſur les mœurs.*

à-tour s'abſtenir & jouir dans les bornes qu'elle s'eſt preſcrites.

Il n'eſt pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les paſſions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les Arts du monde : que reſte-t-il ? les exercices du corps & les paſſions. L'eſprit n'eſt plus qu'un agent matériel, ou l'inſtrument du vice. On ne ſe délivre de ſes paſſions que par des goûts : les Arts ſont néceſſaires à une nation heureuſe : s'ils ſont l'occaſion de quelques déſordres, n'en accuſons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuſe-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous : nous devons à leurs ſéductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, ſi elles n'euſſent été parées de leurs mains.

C'eſt à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La ſculpture, la peinture flattent la tendreſſe, conſolent les regrets, immortaliſent les vertus & les talens ; elles ſont des ſources vivantes de l'émula-

tion ; César verſoit des larmes en contemplant la ſtatue d'Alexandre.

L'harmonie a ſur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle ſuſpend la penſée : elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préſide aux plaiſirs.

Ne ſemble-t-il pas que la divine Poéſie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut-être inacceſſible à ſa touchante magie ? Elle adoucit le maintien ſévere de la vérité, elle fait ſourire la ſageſſe ; les chefs-d'œuvres du théâtre doivent être conſidérés comme de ſavantes expériences du cœur humain.

C'eſt aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'eſprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la ſociété ; ils ont doré les liens qui nous uniſſent, orné la ſcene du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.





REPLIQUE
DE M. BORDE

A la Réponse de M. Rouſſeau, ou ſecond Diſcours ſur les avantages des Sciences & des Arts.

JE n'avois regardé le premier Diſcours de M. Rouſſeau, que comme un paradoxe ingénieux, & c'eſt ſur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponſe nous a dévoilé un ſyſtême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande queſtion, de l'influence des ſciences & des arts ſur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuſeront d'avoir traité un ſujet déjà ſi rebattu : il s'agit ici tout-à-la fois de la vertu & du bonheur, les deux points principaux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de diſſiper les nuages qui obſcurciſſent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets

de l'ignorance dans tous les tems : je fais voir qu'elle n'a jamais produit, ni dû produire cette pureté de mœurs ſi exagérée & ſi vantée, & dont on fait un argument ſi puiſſant contre les ſciences : je lui oppoſe enſuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui exiſtent de nos jours : de-là je paſſe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu & Corruption ;* & je finis par conſidérer quels ſont leurs rapports avec les arts & les ſciences, que je juſtifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a oſé leur faire : j'attaque ſucceſſivement toutes les preuves de mon adverſaire à meſure qu'elles ſe rencontrent ſur ma route, dans le plan que je me ſuis tracé, & je n'en laiſſe abſolument aucune ſans réponſe.

Je parcours d'abord les traditions des premiers ſiecles du monde ; ici je vois les hommes repréſentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au ſein d'une paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs ; là ce ſont des manieres de monſtres diſputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus ſauvages ; d'un côté je trouve les fictions des poëtes, de l'autre les con-

jectures des philosophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour se la communiquer ? ou si leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en sont-ils privés ? Pourquoi leurs passions précedent-elles de si loin la raison, & leur enseignent-elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

Cet âge d'or (*), dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amérement de ne pas croire, étoit donc un tems de prodiges ; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons & de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, & de faire couler des ruisseaux de miel & de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité,

(*) *Voyez la Réponse de M. Rousseau.*

elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables ? Qu'on en juge par l'histoire de ses Dieux, l'objet du culte de tant de siecles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espece humaine devoit être alors dans toute sa force ; rien n'étoit écrit, les connoissances n'étoient que traditionnelles, on manquoit d'objets de comparaison pour s'instruire, les livres n'enseignoient point à juger les hommes par les hommes, un peuple par un autre peuple, un siecle par un autre siecle : quelle devoit être alors la souveraineté d'une génération sur l'autre, de celle qui donnoit tout, sur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progression le culte de la postérité devoit-il s'augmenter à mesure de l'éloignement ? On appella des Dieux ceux que dans d'autres siecles on eût à peine appellés des hommes : les tems héroïques ont été depuis plus justement nommés les tems fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* &

de *mien* fussent inventés ; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la sureté de la vie & des biens avant l'existence de ces noms sacrés ? Car j'appelle sacré ce qui est la base de la foi & de la paix de la société, le principe de l'industrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être sans fin : lorsque la loi du plus fort étoit la seule, & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquises par le travail & l'industrie, & nécessaires à chacun pour sa subsistance ; le droit de premier occupant & celui de bienséance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrein, une exposition plus agréable une femme armoient sans cesse de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride, le possesseur des vallées fertiles étoient ennemis nés : le détail des sujets de divisions ne finiroit pas : les passions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le besoin desirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boisseau d'or n'a pu exciter autant de desirs qu'un boisseau de glands en de certaines circonstances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleſſe, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bientôt s'affoiblir en s'étendant & en ſe multipliant; il ne fallut qu'un ſeul homme plus robuſte ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile; les premieres hiſtoires parlent ſans ceſſe de géants qui n'avoient point d'autre profeſſion que le brigandage; dans cette égalité & cette liberté ſauvage où tous ſont contre un & un ſeul contre tous, les contre-coups d'une premiere violence ont dû ſe multiplier à l'infini; plus vous ſuppoſez l'homme indépendant & iſolé, plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures : ſi ce premier état eût été celui de la vertu & du bonheur, comment eût-il changé? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences d'où naquit l'idée des loix & des murailles? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils ceſſé de l'être? La violence ſeule a pu changer leur condition, ou en les aſſujettiſſant, ou en les mettant dans la néceſſité de ſe réunir ſous des chefs pour lui réſiſter : s'il y a eu un âge

d'or, c'eſt un beau ſonge qui a duré bien peu d'inſtans, & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on ſuppoſe les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix : c'eſt une folie de prétendre qu'elles puiſſent jamais être aſſez pures pour aſſoupir toutes les paſſions, ou aſſez puiſſantes pour les ſoumettre : j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument hiſtorique le plus ancien & le plus reſpectable, quand même il ne feroit pas divin (*).

Les hommes s'inſtruiſirent par leurs malheurs. Des miſeres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la ſubordination politique & la puiſſance civile : ici l'hiſtoire commence à mériter quelque confiance ; elle eſt fondée ſur

(*) On m'accuſe d'avoir avancé que les hommes ſont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais penſé, & ce que je ne crois pas avoir dit ; j'ai ſuppoſé ſeulement qu'ils étoient ſujets à des paſſions, & que ces paſſions devoient produire de grands déſordres, lorſqu'il n'y avoit point de loix pour leur impoſer un frein : mon adverſaire penſe bien différemment ; toute ſociété, tout Gouvernement lui paroît une ſource de vices : la propriété des héritages eſt qualifiée d'*affreuſe* ; la diſtinction des maîtres & des eſclaves ne produit, ſelon lui, que des hommes

quelques faits ; mais, je le répete encore, on ne peut trop se défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en secouer le joug dans ce siecle, le premier qui soit un peu digne du nom de philosophe.

Je ne fais point usage des traditions vagues qui nous sont restées sur quelques peuples de l'antiquité. Il est aisé de donner de grandes idées d'une nation, lorsqu'on ne fait que citer quelques-unes de ses loix : c'est par ses actions seules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes & des Perses sont sans preuves dès qu'ils sont sans faits ; écrits à une longue distance de tems & de lieux, on y

---

cruels & brutaux, *fripons & menteurs* ; l'inégalité des biens forme *des hommes abominables* ; *une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes*, *jaloux & traîtres :* mais s'il n'a jamais été de société, & s'il n'en peut jamais être, sans ces distinctions & cette dépendance, cause nécessaire de tant de crimes ; il me reste à demander où est la vertu ? Combat-il, pour une Dame imaginaire ? N'auroit-elle existé que dans cet âge d'or, qui lui inspire une foi si vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lesquels il paroit ressentir la plus tendre prédilection.

trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté sans mélange dans de grands peuples est faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce sont des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des foibles, mais qui ne sauroient instruire les sages.

Les peuples les plus illustres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce sont eux aussi dont l'histoire nous a conservé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'est leur exemple qu'on oppose principalement à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers tems où l'histoire commence à se mêler avec la fable, lorsque la précieuse ignorance des Grecs étoit encore dans toute sa pureté, nous ne trouvons que meurtres & violences : les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à massacrer des brigands publics, à châtier des peuples séditieux, à détrôner des tyrans : chemin faisant, ces demi-dieux eux-mêmes usurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui osoit leur résister, sans autre droit que celui du plus fort,

enlevoient les femmes & les filles, & remplissoient le monde d'une postérité fort équivoque. La force du corps faisoit alors tout le mérite des hommes, & la violence toutes leurs mœurs ; les héros du siege de Troie vivoient durement, ne savoient pas un mot de philosophie, & n'en étoient pas meilleurs : les poëmes d'Homere sont trop connus pour que je doive entrer dans des détails, qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur religion, quelles vertus auroit-on pu en attendre? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la religion, il est vrai, pouvoit beaucoup sur leurs esprits : les barbares qu'ils étoient, lui sacrifioient jusqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flotterent long-tems entre l'anarchie & la tyrannie, entre les crimes de tous & les crimes d'un seul : enfin Lycurgue & Dracon furent les réformateurs de Sparte & d'Athenes qui devinrent les plus célebres villes du monde. La rigueur de leurs loix est une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées ; jamais ces peuples ne s'y seroient soumis, si leurs miseres ne les y avoient préparés & forcés : l'igno-

rance alors diminua, & les vertus se perfectionnerent; sans ces deux philosophes, qui sans doute n'étoient pas des ignorans, les mœurs de ces deux Républiques auroient vraisemblablement empiré toujours de plus en plus; car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remedes; elle est de tous les maux le plus incurable (*).

L'irruption de la Perse fit des Grecs un peuple nouveau : les passions particulieres se réunirent contre le danger commun : tout fût héros & citoyen;

(*) J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la seule source du véritable héroïsme* : on répond; *les sciences n'y ont donc que faire* : mais toutes les loix de la Grece, qui est le peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des savans & des sages; la science qui produisit ces loix, ne peut-elle pas être appellée la source primitive de l'héroïsme des Grecs?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés & savans, puisque des philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix*; & on ne manque pas de m'imputer toutes les conséquences ridicules qu'il est possible de tirer de cette proposition; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon discours, quoique je l'aye cherchée soigneusement, je me crois dispensé de répondre jusqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Aristide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémistocle : on répond; *à côté se*

il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loisir d'avoir des vices : un succès inouï produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivresse héroïque ; les Grecs se crurent invincibles, & ils le furent : ces vertus de passage nées du danger, s'évanouirent avec lui : la prospérité, comme il arrive toujours, détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames : on voulut se reposer dans la gloire : aussitôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athenes, la dureté de Sparte, la

l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un tems : Socrate & Platon qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre.

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exister, & prévenir par-là les petits scrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant question dans le passage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athenes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Aristide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit rassemblé tous ceux des hommes illustres d'Athenes : il est très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Aristide & de Socrate se seroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

jalousie & l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre sanglante, & également honteuse aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athenes, on est bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter ; ce peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever ; la République portoit déjà dans son sein, les vices que la prospérité ne fit que développer dans la suite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire supporter la tyrannie de Pisistrate & de ses fils : Thémistocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux ; son faste & son ambition pilloient & déchiroient la patrie sauvée par son courage : Aristide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infideles ; Thémistocle lui-même enrichi à force de rapines poussa la scélératesse au point de l'accuser de malversation, & parvint à faire condamner, à force de brigues & de cabales, le plus honnête homme de la République. Le même Aristide fut ban-

ni ensuite par un peuple las de l'entendre appeller le juste : il méritoit en effet ce titre par ses vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même scrupule dans les affaires publiques, & qu'il ne craignit pas de faire passer un décret, en disant : *il n'est pas juste, mais il est utile.* Les héros de Marathon & de Platée redevenoient des hommes à Athenes toutes les voies de la séduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner ; il falloit plaire au peuple, & on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse, souveraine & toujours flattée? Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie : un peuple roi peut avoir des accès d'héroïsme ; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adversaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la politique, mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale ; Platon, Aristote & Polybe ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Pé-

loponnese, fut tour-à-tour lâche & cruelle; ils rechercherent bassement l'alliance de la Perse; vils courtisans des Satrapes d'Asie, ils massacroient sans pitié les prisonniers Grecs, & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athenes périssoit & n'avoit plus de défense contr'eux. Les Spartiates ont eu peu de vices; mais ils manquoient de beaucoup de vertus; ils devoient être & ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grece; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoit trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : ils se garantissoient de la volupté par la malpropreté, du luxe par la misere, de l'intempérance par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte, mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit; on empruntoit la femme dont on avoit envie, & les dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la République, lorsque leurs maris étoient trop long-tems à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultere;

l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies, l'habillement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes; elles étoient obligées de danser & de lutter toutes nues, avec les jeunes gens aussi tout nus; dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles, on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide & de Sophocle; l'amitié même des jeunes gens entr'eux étoit si singuliérement favorisée par les loix, qu'on imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit, & n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible & délicate, étoient précipités par des barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps, & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce législateur qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité, par un contraste monstrueux, établit entre les hommes même, la plus barbare inégalité qui fût jamais; son peuple fut divisé en maîtres & en esclaves; il imposa aux premiers, pour distinction, une oisiveté inviolable, & ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de

leurs ennemis ; les autres dégradés de leur être furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit faits leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute espece de cupidité, qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix, il autorisa le vol des alimens, les seules choses volables qui restassent dans sa ville. Ce peuple conserva fidellement ses loix pendant une longue suite d'années ; je demanderois volontiers : que pouvoit-il faire de mieux ? Elles avoient calmé habilement toutes les passions, mais c'étoit en les satisfaisant, & détruit la plupart des vices, en leur donnant simplement le nom de vertus ; ceux même auxquels notre misérable corruption n'a pu atteindre, & dont elle a la foiblesse d'avoir horreur, étoient imposés comme des devoirs d'habitude : telles sont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adversaires ; telles sont les armes avec lesquelles ils croient nous terrasser (*).

(*) J'ai dit que si tous les Etats de la Grece avoient suivi les mêmes loix que Sparte, le fruit des talens & des travaux de ses grands

Si nous considérons Rome à sa fondation, elle ne fut d'abord composée que de brigands qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes; sept Rois de suite leur donnerent des loix; pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué; Romulus tua son frere & fut à son tour massacré par le sénat; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la Couronne; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un

---

hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, eussent été perdus pour la postérité, & qu'enfin le monde, sans le secours des arts & des sciences, seroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raisonnement si évident ne pouvoit être réfuté; on a voulu le rendre ridicule: on a supposé pour cela que dans mes principes, *la Vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne serviroit de rien d'être gens de bien si personne n'en parloit après que nous ne seront plus, & qu'enfin si l'on ne célébroit les grands hommes, il seroit inutile de l'être.*

Oui, il seroit inutile à la postérité que de grandes vertus eussent existé, si le souvenir n'en eût été conservé jusqu'à elle; c'est ce que j'ai dit, & ce que je persiste à dire; mais que la vertu soit inutile à ceux même qui la pratiquent, si elle ne fait du bruit & si elle n'est célébrée, c'est ce que je n'ai jamais ni pensé ni dit; & c'est pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal instruit de l'état de la question.

double adultere & un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres ; on connoît la tyrannie de Tarquin & le forfait de son fils : de grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siecles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs si surement enfantée par l'ignorance ? Rome irritée chassa Tarquin : il fallut combattre long-tems, & ce ne fut qu'à force de courage, qu'elle vint à bout de se délivrer d'un tyran qui l'eut punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le succès justifia & éleva les Romains : de ces circonstances singulieres se forma en eux cet amour de la patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, & qui nous fait tant d'illusion sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés ;

ſociétés ; foibles d'abord & expoſées à toutes ſortes de dangers domeſtiques ou extérieurs, elles ont beſoin que les vertus ſoient des paſſions : une ferveur d'héroïſme s'empare des eſprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus : des crimes barbares ſont punis par des vertus qui leur reſſemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être & ſont ordinairement aſſez vertueux ; les loix ſont nouvelles ; l'art de les éluder n'eſt pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les eſprits, par la nature même de l'eſprit de l'homme. Les Romains étoient braves ; il falloit vaincre ou ceſſer d'être : ils aimoient la patrie ; leur exiſtence étoit attachée à la ſienne, & elle ne ceſſoit point d'être en danger : ils étoient ſobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? Ils n'avoient que leurs beſtiaux, leurs grains & leurs légumes, encore ſouvent ravagés par l'ennemi ; on doit aimer beaucoup ces choſes-là, lorſqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint ſans ceſſe de les perdre : ils conſervoient l'égalité des biens, c'eſt qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient

souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim; chacun à peine avoit sa subsistance : un pere de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple si singulier? Que dire des factions éternelles de la place publique? Comment justifier la jalousie envenimée du sénat & du peuple, la tyrannie, l'orgueil & les vexations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs esclaves, la violence presque toujours nécessaire pour établir les loix les plus justes, la séduction employée pour obtenir les suffrages, l'abus enfin que les magistrats faisoient si souvent de l'autorité? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ce tems-là; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où le choix tombe sur dix magistrats aussi détestables!

La politique des Romains ne voyoit rien de juste que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les

peuples & les détruire les uns par les autres ? Quelles chicanes, quelles ſubtilités honteuſes pour attaquer ou ſoumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun ſujet légitime de leur faire la guerre ? Quel poiſon caché ſous ces beaux noms de traités & d'alliance ? Quelle inſolence & quelle dureté dans la victoire ? Brigands politiques, ils pillerent l'univers ; les tréſors des vaincus ornoient le ſpectacle de ces triomphes qui faiſoient gémir l'humanité ; invention funeſte par qui toutes les paſſions étoient armées pour la deſtruction des hommes ; ils ne ſe contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute ſorte d'humanité & de juſtice, ils oſoient les condamner à la mort : les ſciences n'exiſtoient pas encore, Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je ſens à quel point j'offenſe le préjugé dans la cenſure qu'une juſte défenſe m'a obligé de faire de ces peuples célébres : la plupart des hommes ont la louable foibleſſe de croire à la chimere de la perfection : il n'a pas tenu aux poëtes & aux déclamateurs de college

que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siecles embellis par leur imagination : des ténebres de l'antiquité sortent quelques rayons lumineux ; nous les suivons, nous les admirons : plus ils nous éblouissent, moins ils sont propres à nous éclairer sur l'obscurité des objets qui les environnent : les philosophes moraux, les politiques spéculatifs ont encore ajouté à l'illusion, les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux ; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des causes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir sur des principes fixes une science qu'ils croient destinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes choses, on a conclu qu'ils devoient nécessairement les faire ; les merveilles de leurs succès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs : ainsi s'est formée l'idée d'une vertu parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & est devenue le grand argument de nos adversaires ; mais après que leur chimere est évanouie, que reste-t il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle

que cette perfection des mœurs, comme ses partisans sont forcés d'en convenir, & si cette perfection n'a jamais existé, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de-là nous descendons aux premiers siecles des nations modernes, quel spectacle nous présente l'Europe ravagée par les Barbares descendus du nord ? L'ignorance usurpa tous les trônes ; l'esprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus disparurent avec ceux de sciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre esclaves. A se renfermer dans notre nation, quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de sa race ? Exemple qui ne fut que trop bien suivi par sa postérité ; les freres n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres ; la guerre qu'ils se faisoient étoit le moindre de leurs crimes ; leurs armes les plus ordinaires furent le poison & l'assassinat ; Frédégonde & Brunehault furent les modeles les plus accomplis de la scélératesse ; les Rois étoient dépouillés par des maires ambitieux ; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuses révolutions achetées

par leur sang & par leurs miseres : les trônes des Goths en Espagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de sang.

Qui pourroit aujourd'hui nous proposer ces siecles funestes pour modeles ? Qui pourroit les regretter ? Le beau tems, le tems de la vertu de chaque peuple n'est donc pas toujours celui de son ignorance, comme nos adversaires le prétendent ; proposition absolument insoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne suivrai point notre histoire dans tous ses détails ; des guerres barbares & interminables, sans justice dans les motifs, sans utilité dans l'objet, tous les vices de l'aristocratie dans une constitution monarchique, un éternel esprit de révolte & d'ambition, source nécessaire de la mauvaise foi, de l'injustice & de la violence, le corps entier de la nation esclave né des passions de mille tyrans, font les traits répétés à chaque page de nos fastes : ajoutons une dissolution dans les mœurs hardie & violente ; si elle n'éclate pas par-tout également, c'est faute de détails ; mais le philosophe voit dans ce que dit l'histoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes

montrent les conſéquences ; celle de nos époques qui ſont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le tems des Croiſades.

L'ignorance fut remplacée par de fauſſes opinions ; de mauvaiſes études prirent le nom de ſciences, & le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me ſuffit de remarquer que les mœurs des regnes de Charles VI, Charles VII & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les tems de Catherine de Médicis & de ſes fils ne ſont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les ſeuls dans notre hiſtoire, où les ſciences & les arts ayent pris un accroiſſement capable de leur donner une influence marquée ſur les mœurs.

S'il pouvoit reſter quelque doute à l'égard de mes conjectures ſur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'œil jetté ſur tant de peuples ignorans qui exiſtent encore, ſuffiroit pour donner le plus haut degré de certitude ;

que verrons-nous dans les trois quarts de l'Asie ? Le despotisme & l'esclavage, les caprices d'un tyran invisible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un sexe entier victime à la fois de la force & de la foiblesse de l'autre, des milliers d'hommes sacrifiés inhumainement à la jalousie d'un seul, & privés à jamais des plaisirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas; par-tout le sang humain compté pour rien, & les droits les plus saints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence & de St. Augustin ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des scélérats, brigands & assassins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées immenses des Négres, peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la paresse perpétuent la misere, privés des notions les plus simples de l'honnêteté & de la justice, sacrifiant leurs prisonniers de sang-froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faisant des parquets de leurs crânes. L'Amérique

n'eſt pas moins peuplée de monſtres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dues à des Savans qui ont été leurs légiſlateurs; tels ont été Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. Il fallut que la ſcience vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les nations éclairées par ſa lumiere ont paru tour-à-tour ſur la ſcene du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de ſuccès, tandis que la barbarie la plus honteuſe regne encore après tant de ſiecles par-tout où l'ignorance s'eſt conſervée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en ſavent plus que nous ſur cet article, ſans avoir rien appris de la philoſophie ni des arts, ils ne s'amuſent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtiſſent & le mangent en chantant & en danſant: les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos ſciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaiſir d'un ſemblable établiſſement? D'où naît l'horreur que nous en avons?

eſt-ce foibleſſe ou préjugé ? Il eſt pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illuſion en avançant que l'ignorance eſt l'état naturel de l'homme : oui, à-peu-près comme il lui eſt naturel de marcher à quatre pieds, parce que les enfans ne peuvent d'abord ſe ſoutenir ſur leurs jambes : l'ignorance eſt le premier état de l'homme, mais c'eſt pour en ſortir par l'accroiſſement de ſes connoiſſances, comme il doit s'affranchir des foibleſſes de l'enfance, par le progrès de ſes forces : l'ame nous eſt donnée auſſi foible que le corps ; c'eſt à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur ſont propres. Un juſte équilibre eſt difficile à obſerver entre ces deux êtres dont nous ſommes compoſés ; mais ſi les hommes qui ne veulent être que ſavans, ne parviennent pas toujours à être ſages, ceux qui ne veulent être que robuſtes ne peuvent gueres avoir que des vertus bien foibles.

On m'oppoſera ſans doute des actes & des notions d'humanité, de bonne foi & de juſtice chez les peuples les plus barbares, & j'en conviendrai ſans peine ; l'homme ne ſauroit être tout

méchant, parce que ce feroit tendre directement à fa deftruction. & que le plus foible rayon de raifon fuffit pour l'en empêcher : les brigands mêmes ne font point & ne peuvent être abfolument fans foi & fans équité ; au fein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractere plus doux ; les climats, les terreins, quelques circonftances fingulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'inftinct, dont la femence ne peut être entiérement étouffée : mais fi le naturel d'un peuple ignorant peut-être bon, fes paffions font toujours redoutables ; la raifon perfectionnée peut feule leur marquer de juftes limites ; chez les nations non civilifées, les haines font cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, fi l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne foit la fource de cette rufticité brutale & féroce qui les familiarife avec les violences & le fang, ainfi que de l'oifiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre induftrie que le brigandage.

Les Hottentots (*), après la cérémo-

(*) *Hiftoire des Voyages.*

nie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & se hâtent ordinairement d'en user : les Souverains ne tirent que de légeres impositions ; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes, fait donner la mort aux seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins ; le massacre des prisonniers de guerre est de droit ; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; & c'est pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves Négres, puisque ce sont tous des malfaiteurs ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé & rassemblé en cercle dans une vaste plaine ; le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude ; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie : c'est ainsi qu'ils célebrent

le jour de la naiſſance de leur Souverain, qui jouit de ce ſpectacle au haut d'un arbre, où il eſt à l'abri du danger avec ceux qui compoſent ſa Cour. Ces mêmes Jaggas maſſacrent leurs enfans auſſi-tôt qu'ils ſont nés, & cette abominable nation ne ſe perpétue que par les jeunes priſonniers qu'elle fait ſur ſes ennemis, & qu'elle éleve dans les principes de ſa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes; ainſi le parricide eſt regardé par l'ignorance comme un ſervice d'humanité. Un très-grand nombre de nations mangent leurs priſonniers; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres eſclaves, lorſqu'ils les trouvent aſſez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de ſang verſe encore l'ignorance par les mains des préjugés & des ſuperſtitions qu'elle enfante & qu'elle éterniſe! Dans le pays d'Adra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, eſt punie de mort comme adultere: au Cap, ſi deux filles naiſſent enſemble, on tue la plus laide; ſi c'eſt une fille & un garçon, la fille eſt expo-

sée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante : au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend ; on se révolte & il est massacré : à la mort du Roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie : l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauvages : c'est une superstition sanglante qui souille une très-grande partie de la terre : à la Côte d'or, on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui ressemblent & leur prête ses fureurs : elle implore leurs faveurs par des cruautés, & croit les fléchir par le sang. La plupart des Sauvages ne reconnoissent que des Divinités malfaisantes ; leurs Prêtres sont des sorciers, & leurs sacrifices des meurtres : Annasinga Reine d'Angola consultoit le diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de son sang & en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur

demandent raiſon de ces abominations, ne pouvant les juſtifier, ils répondent, c'eſt notre uſage : ainſi l'ignorance égorge froidement les hommes de ſa propre main, ſans avoir beſoin d'armer leurs paſſions : elle tire ſes droits de ſa ſtupidité même, & parvient à conſacrer ſes crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend dans quelques régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenſes parties de la terre? ou ſi ces peuples ont eu auſſi un âge d'or à leur origine, comment en conſervant ſi fidellement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raiſon, que les hommes ſoient naturellement méchans ; on croit même qu'ils ſont naturellement bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, ſi ces vices ne ſont point dans la nature de l'homme, qu'eſt-ce donc qui leur a donné la naiſſance? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il eſt donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obſtacle à leur exiſtence ; il eſt donc vrai encore

qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siecles sans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs, sans commencer par les éclairer ? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc, quoiqu'on en dise, quelque chose à la question ; ils prouvent donc très-bien, non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement ; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires, que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très-puissante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, & l'inévitable source de la barbarie, par l'oisiveté, la férocité, les préjugés & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance ſur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege ſpécial auroit-on le droit de ſe prévaloir de la corruption de quelques peuples ſavans, & ne pourrions-nous employer à notre défenſe celle de tant de nations barbares ? J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici ; c'eſt que chez ces peuples ſavans & corrompus nous trouvons à côté de la ſcience, les richeſſes, la puiſſance, la proſpérité, cauſes toutes naturelles de corruption & qui doivent aſſurément en avoir l'honneur par préférence ; au lieu que chez les peuples que nous oppoſons, l'ignorance eſt abſolument ſeule vis-à-vis de la barbarie, ſans aucune autre cauſe de corruption, en ſorte qu'elle ne peut ſe juſtifier ou de l'avoir cauſée ou de n'avoir pu y mettre obſtacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre, qui dépoſent contre l'ignorance : que cite-t-on en ſa faveur ? les vertus très-paſſageres & très-mêlées de vices, de trois petites villes de l'antiquité. N'eſt-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'univerſel,

l'exception à la regle, & le doute à l'évidence (*)?

(*) J'ai prouvé dans mon premier Discours que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des Empires, & on est forcé de convenir que j'ai raison, mais on me répond *que je parle de fortune & de grandeur, tandis qu'il est question de mœurs & de vertus*. M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amollissoient le courage; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chûte d'Athenes, celle de la République Romaine & les différentes conquêtes de l'Egypte; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit: je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares: j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très-injustes: à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais été faite, & uniquement due à la supériorité de nos arts & de nos sciences.

Que répond-on? qu'elle étoit injuste. Qu'elle soit injuste, qu'importe? En est-elle moins la plus prodigieuse conquête que les hommes aient jamais faite? En est-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoissances? On demande quel est le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimosin? Mais je n'avois pas dit un mot de courage; je ne parlois que de sciences & d'arts: que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux, bien loin de détruire mon raisonnement, on ne fera que le fortifier; ils étoient très-braves, nous n'étions que savans & nous les avons vaincus, ils étoient innombrables,

Mais ce qui doit décider la question sans retour : le plus haut degré de toute corruption c'est la barbarie, & elle appartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu, puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques, morales & politiques : mais si l'on nous conteste cette conjecture, il est du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la science ne sauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit absolument nécessaire de la considérer dans toute sa pureté ; c'est seulement parmi les peuples les plus sauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître sa nature & ses effets ; son influence devient équivoque & incertaine, si-tôt qu'elle est mêlée avec divers degrés de sciences & d'arts.

---

nous n'étions qu'une poignée d'hommes, & nous les avons soumis : c'est-à-dire que la science peut triompher du nombre & du courage même.

L'ignorance & la ſcience ne ſont plus alors que des noms relatifs : par exemple, nous traitons Athenes d'ignorante au tems de la bataille de Marathon ; il eſt pourtant vrai qu'elle étoit très-ſavante en comparaiſon de la plupart des villes de la Grece, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les ſiecles précédens ; ainſi ſa vertu & ſa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce tems-là une forte preuve de l'utilité des ſciences & des arts. Piſiſtrate & ſes fils n'avoient rien négligé pour inſpirer aux Athéniens le goût des ſciences : ils leur avoient donné la connoiſſance des poëmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide & pluſieurs philoſophes ; & il faut conſidérer qu'Héſiode, Archiloque, Alcée, Sappho avoient déjà exiſté, & que les ſept Sages exiſtoient encore dans ce même tems.

Lycurgue étoit ſavant & philoſophe ; Sparte dédaigna, il eſt vrai, de cultiver les ſciences, mais elle les connoiſſoit ; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece, pour qu'on puiſſe la ſuppoſer dans une ignorance

absolue. Rome même dans ses commencemens sentit que son ignorance ne suffisoit pas pour la gouverner : elle choisit pour second fondateur Numa recommandable uniquement par la philosophie ; elle alla ensuite chercher des loix chez le peuple le plus savant qui fût alors : elle jouit & elle profita des conseils de la science. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoissances qui ont rapport aux mœurs ; à quel titre l'ignorance oseroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il est vrai que tous les degrés des sciences n'ont pas des proportions de mœurs constantes & égales ; c'est qu'elles n'ont pas toutes une égale influence sur nos actions : Solon, Aristide & Socrate contribuoient plus sans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide & Sophocle.

Les peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient sans loix & sans puissance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique, & dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les tems où ces premieres sciences étoient seules cultivées, ont pu

l'emporter par les mœurs sur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres; non que ces dernieres aient nui à la vertu, mais par d'autres causes étrangeres, telles que la prospérité, l'accroissement des richesses ou l'affoiblissement des loix.

Athenes se corrompit lorsqu'elle augmenta ses connoissances, parce que son génie & son gouvernement n'étoient pas faits pour supporter la prospérité; le caractere des Athéniens est le même depuis Solon jusqu'à Alcibiade: Périclès régna sur eux par les mêmes voies que Pisistrate; les entreprises de celui-ci avoient été portées bien plus loin sous les yeux de Solon & dans la premiere ferveur de ses loix; il mérita d'être appellé tyran, & il fut souffert: sans les violences extrêmes d'Hippias son fils, Athenes étoit soumise pour jamais: rendue à sa liberté, elle en abusa: tous ses chefs éprouverent successivement sa légéreté & son ingratitude: l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec sa puissance & ses conquêtes: plus il s'enivra de sa gloire, plus il voulut être flatté: on ne pouvoit écarter un rival qu'en proposant quelque nouveau moyen de

réduction : c'est ainsi qu'on en vint à distribuer les terres conquises au peuple, à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les spectacles & les édifices, à attribuer des salaires aux citoyens pour les fonctions d'assister aux jeux & aux tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puissante, à entretenir enfin & à flatter tous ses caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Histoire me nomme Thémistocle, Cimon, Périclès ; en accuser Phidias, Euripide & Socrate, seroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en insolence & en indocilité, leur vivacité devint ivresse, & leur légéreté folie : ils s'épuiserent en magnificences, & en guerres inutiles : ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athenes abusoit de tout, il falloit bien qu'elle abusât des arts comme elle avoit fait de sa puissance & de sa gloire, & qu'elle mit dans ses plaisirs les mêmes vices que dans ses affaires : elle avoit le bonheur de posséder Socrate, Platon, Xénophon, & elle écoutoit par préférence des sophistes & des déclamateurs

qui la flattoient : elle ne se contentoit pas d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses temples & ses théâtres, & la poésie & la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une démocratie effrénée monta sur la scene : la comédie dès sa naissance fut obscene, impie & satirique, elle joua les noms & les visages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple ; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cesserent ensemble ; Athenes vaincue & malheureuse réforma son théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie sévere, des guerres continuelles, & des succès lents, devoit différer long-tems à se corrompre ; mais enfin le tems arriva où ses loix se turent devant sa gloire ; les causes de sa corruption ont été trop bien développées & sont trop connues pour que je perde du tems a en parler : les sciences & les arts

arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorſque ſes mœurs étoient déja perdues : elle eut auſſi la fureur des ſpectacles ; elle s'en ſervit pour fléchir ou pour remercier ſes Dieux, & ils firent une partie importante de ſon culte. Un peuple ſouverain veut être amuſé : des ſauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faiſoient d'abord ſes plaiſirs : on fit enſuite venir des baladins de Toſcane ; leurs pieces n'étoient que de miſérables rapſodies, pleines de groſſiéretés : elles portoient le nom de Satires, terme qui avoit alors le même ſens que notre mot, Farce, & qui fut en conſéquence détourné à une ſignification nouvelle qu'il a toujours conſervée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produiſit dans la ſuite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute, obligé de ſe conformer au goût de ſon ſiecle, fut d'abord très-libre ; Térence devint plus châtié ; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement ; il préféra toujours l'arêne au théâtre.

Il ne cherchoit dans ſes repréſentations que le ſpectacle de ſa grandeur

& de sa magnificence : les édifices se surpassoient à l'envi en somptuosité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout : les Censeurs crierent long-tems & se lasserent enfin de déplaire sans fruit : le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt-mille personnes; il étoit porté sur trois cent soixante colonnes : il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre ; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille statues d'airain : ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, & fut détruit en effet au bout de ce tems : on élevoit des eaux de senteur au-dessus des portiques, & on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une tragédie d'Andronicus appellée le *Cheval de Troye*, on voyoit passer sur le théâtre trois mille vases & toutes sortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée, à la dédicace de son théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, six cents pantheres, & vingt éléphans : qu'est-ce que les sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil fastueux des dépouilles du monde !

Lorsque la corruption fut extrême,

elle oſa violer la majeſté naturelle de la tragédie, & contre toute vraiſemblance y porter l'obſcénité ; enfin on s'entêta des pantomimes, acteurs muets dont le talent conſiſtoit à imiter les actions les plus infâmes : Pilade & Bathylle partagerent la ville & cauſerent des ſéditions : on finit par abandonner entiérement le goût des Lettres & des arts, qui n'avoient pu ſe prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertu, conquit des richeſſes & des vices ; & ſa ſcience ne put la guérir ; Cartage fut très-corrompue & ne fut jamais ſavante : on en peut dire autant des anciens Perſes & de la plupart des grands Empires de l'Aſie ancienne & moderne : Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à ſon inimitié pour les ſciences & les arts, perdit ſes vertus auſſi-tôt qu'elle fut maîtreſſe de la Grece : par-tout la proſpérité ſéduit & corrompt, elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être ſa propre ennemie.

Je trouve dans l'hiſtoire que tous les peuples ignorans, ſans en excepter un ſeul, ont été corrompus dans leur puiſſance & dans leurs richeſſes : deux peu-

ples ſavans l'ont été dans les mêmes circonſtances : à des effets tout ſemblables dois-je chercher des cauſes différentes ? & comment oſerois-je imputer aux ſciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois partout ailleurs où elles n'exiſtoient point ?

La propoſition que tous les peuples ſavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les ſciences, puiſqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonſtances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette queſtion, il eſt à propos d'examiner ce que c'eſt que vertu & corruption, deux mots très-anciens & très-impoſans, ſouvent prononcés, rarement entendus.

La vertu dans ſon acception la plus élevée, ſeroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre-humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne ſont ſéparés & armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaiſon de l'amour-propre & de l'amour ſocial ſeroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur ;

c'eſt à ce point que des lignes infinies de ſiecles tendront ſans ceſſe, ſans l'atteindre jamais : ſi les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous enſemble qu'une famille.

La ſociété générale ſe décompoſe en ſociété politique & civile, & en individus; la vertu de chaque individu ne ſauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à ſa conſervation & à ſon bonheur, relativement à la conſervation & au bonheur des différens ordres de ſociétés dont il eſt membre; toutes les vertus domeſtiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & meſurées à cette regle ; elles s'ennobliſſent & s'élevent à meſure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainſi la tempérance & le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, ſont en même-tems la baſe de toutes les vertus d'un ordre ſupérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excès des deſirs & des craintes produit toutes les paſſions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage ſont la double force qui les modere :

plus les desirs & les craintes sont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la justice, le désintéressement, la générosité : dans l'ordre politique, la soumission aux loix, la fermeté contre les désordres intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération seule peut adoucir les concurrences inévitables entre les sociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la société générale cette bien veillance cette bonté universelle qui forme le plus sublime caractere de la vertu, & sans laquelle le bonheur de chaque société n'est jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonstances; c'est ainsi que dans l'enfance du monde & à la naissance des sociétés, cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorsqu'il est produit par des motifs purement humains, c'est tout au plus une vertu de choix qui

n'eſt propre qu'aux ames froides ou puſillanimes : deſirer & jouir avec modération, forme le caractere d'une raiſon éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre-humain eſt parvenu & qui peut ſeul le conduire à ſa véritable deſtination, c'eſt-à-dire, au plus grand bonheur poſſible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne feroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raiſon : plus elle eſt entourée de vices & expoſée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naiſſent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands ſacrifices à faire : ſans les crimes des Tarquins, l'héroïſme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais exiſté : ſans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu beſoin de tant de grandeur d'ame ; ſi Céſar eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros (*) : ces efforts

(*) J'ai dit que *Caton déclama toute ſa vie, combattit, & mourut enfin ſans avoir fait rien d'utile pour ſa patrie :* on répond *qu'on ne ſait s'il n'a rien fait d'utile pour ſa patrie :* (c'eſt tout ce que je prétendois ;) *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le ſpectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais exiſté :* j'en conviens, & j'ajoute que ce fut pré-

cruels de vertu sont la marque d'un mauvais siecle : il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins ; se plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'est regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux supplices les plus barbares un ennemi prisonnier : l'adoucissement des mœurs, en bannissant les grands crimes, a banni en même tems

---

cisément parce que sa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à son pays ; elle ne sut ni se prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du monde, & que la vertu pouvoit exister sans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philosophes, parce qu'il fut un Philosophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu sauver sa patrie ; il ne sut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou suivre les principes de Tibere & de Cathérine de Médicis, & devenir un *Cartouchien*, *un scélérat & un brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adversaire le suppose dans la rapidité de ses conséquences, c'est une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'est ainsi que lorsqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un Etat *où les citoyens ne sont point condamnés à des vertus si cruelles :* on m'a répondu *qu'on entendoit très-bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une constitution de chose où chacun fût dispensé d'être homme de bien*, comme si la vertu étoit essentiellement sanglante & barbare, & que hors de ces malheureuses circonstances l'honneur & la probité même ne pussent exister.

ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue suite de crimes, pour donner occasion à un seul acte de ces vertus; gémir de ce qu'elles n'existent plus, c'est faire le plus grand éloge du systême de notre société : moins la vertu a besoin d'efforts & de sacrifices, plus elle suppose les mœurs perfectionnées.

Les miseres & l'ignorance des premiers siecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en posséderent jamais le véritable esprit : le bonheur particulier de chaque société fut leur unique objet : ils ne s'éleverent point jusqu'à l'amour du genre-humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne soupçonnoit pas, que la politique détestoit, & que la philosophie seule pouvoit leur révéler; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation absolue, & ils supposerent que le courage devoit combattre sans cesse; toute la vertu humaine se réduisit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rusticité, la férocité pouvoient contri-

buer à ce funeste effet; elles furent consacrées comme les mœurs de la vertu; on en vint à les prendre pour la vertu même: la pauvreté, la frugalité n'étoient point estimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre; on ne connoissoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'instrument de l'ambition de l'ame: pour animer la valeur on avoit des spectacles sanglans, on se faisoit un devoir d'être cruel jusques dans ses plaisirs: dans ces circonstances, tout ce qui n'étoit pas précisément pauvreté & courage, épouvantoit le préjugé & étoit impitoyablement appellé corruption; on persistoit à rester malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption si odieuse & si répétée a été injuste dès son origine: ces nations de soldats, fideles à leur animosité éternelle, redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir: on connoissoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce & des arts: on vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens; on croyoit qu'il

étoit honteux de devoir à l'induftrie, des biens qu'on auroit pu fe procurer par la force ; & il faut remarquer que dans ces tems la guerre enrichiffoit les particuliers & les peuples : les loix des différens Etats n'avoient fongé qu'à les féparer, on crut leur conftitution perdue lorfqu'il fut queftion de les réunir : des hommes qui par amour pour leur patrie détruifoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous fes habitans ; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs : des befoins & des fecours mutuels reffembloient à une dépendance : des guerriers qui fe faifoient négocians & ouvriers croyoient fe dégrader ; c'étoit toutes les paffions particulieres qui fous le nom de vertus & de mœurs anciennes s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant ; les nouvelles connoiffances s'établirent : chaque état de l'homme a fes vices qui lui font propres : le commerce & les arts en introduifirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chaffés ; on murmura, on cria, comme on

fait encore aujourd'hui ; on employa sans cesse ce terme commode & vague de corruption, qui accuse sans preuve & juge sans objet fixe, & qui, au gré de la satire, de l'humeur & de la misanthropie, flétrit indifféremment de la même qualification, la plus haute insolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens sont, la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les sociétés voisines ; ainsi les vices les plus graves sont, l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de premiere nécessité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainsi plus ou moins d'usage des richesses & des plaisirs, n'est jamais qu'un abus tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, sur-

tout lorſque la conſtitution de l'Etat eſt telle qu'elle n'en eſt pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption ſe trouve, ainſi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations ſauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voiſins, ni droit des gens pour aſſurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les miſérables deſtinées ſont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les paſſions.

Par-là nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces ſiecles fameux de l'antiquité, où les peuples n'avoient point d'autre induſtrie ni d'autre inſtitution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus mêmes, par un égarement monſtrueux ſe rapportoient uniquement à cet objet ; & que pouvoit produire en effet une frugalité oiſive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien ? Que reſtoit-il, ſinon de ſe haïr & de ſe combattre ſans ceſſe, ne fût-ce que par déſœuvrement, ſi ce n'étoit par férocité & par ambition ? C'eſt ainſi que Rome

toujours armée & toujours sanglante a été pendant plus de six cents ans l'ennemie du monde, avant d'en être la maîtresse. Détournons les yeux un moment de cette ville superbe; portons les sur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu; considérons ce qu'il en a coûté au genre-humain pour la gloire d'un seul peuple, & admirons encore, si nous l'osons, le barbare systême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reste du monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la destruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre siecle, qui nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithete de fourbes & de fripons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adversaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation aussi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon sujet: je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richesses mal acquises & dont on abuse pour le faste & la mollesse, pour

la séduction de la vertu & le salaire du vice ; j'avoue que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, & dont les mœurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses superflues, & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité ; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité & de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, & d'être vertueux, sans être troublé par la violence & l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entiere de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement ; mais si ce ne sont

là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'Etat qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers*, *de Poëtes*, *d'Imprimeurs*, *d'Orfèvres*, *de Peintres & de Musiciens*? Et oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail assidu du laboureur & de l'artisan, l'industrie & la bonne foi du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magistrature, les vertus enfin & le zele de tant de ministres ecclésiastiques, auxquels l'antiquité n'a rien de semblable à opposer? N'est-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques gens de cour & leurs flatteurs, quelques millionnaires & leurs parasites, quelques fous, jeunes & oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation?

Les passions naturelles sont de tous les tems: par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront séduire: les Paladins de Charlemagne, les Croisés, & les Li-

gueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques paſſions d'opinion : les vices ſecrets ſont menacés par la religion, les vices publics doivent être réprimés par le Gouvernement ; ainſi s'il y avoit quelque profeſſion où les fortunes fuſſent rapides, infaillibles & énormes, où elles ſe fiſſent ſans riſque & ſans peine, ſans talent & ſans utilité pour la patrie ; ſi des fortunes odieuſes étoient enſuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illuſtres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formaſſent des diſparates choquans ; ſi le vice payé par la richeſſe triomphoit avec inſolence ; ſi des hommes oſoient afficher leur perverſité, & des femmes leur honte, ce ſeroit la faute des loix.

Les Gouvernemens modernes, ſi vigilans contre le crime, ne ſavent point flétrir le vice ; ils ſont encore dans l'enfance à cet égard : occupés juſqu'ici à ſe fortifier, ils n'ont conſidéré les mœurs que du côté par lequel elles intéreſſent la politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs ſoins.

Que les loix ferment le plus qu'elles

pourront les mauvaiſes voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richeſſes; en retranchant les objets exceſſifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de juſtes limites; qu'elles veillent attentivement ſur les plaiſirs publics, afin que la décence & les mœurs n'y ſoient pas violées, du moins habituellement; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oiſiveté & le célibat trop ſoufferts parmi nous; cette corruption tant reprochée diſparoîtra auſſi-tôt; & combien cette réforme eſt-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéiſſance, & de délivrer les peuples de l'oppreſſion des Grands? Il ſuffiroit de le vouloir pour réuſſir: le cri général eſt le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité ruſtique des premiers tems? les mœurs ſont-elles donc incompatibles avec les richeſſes? Si nous recherchons l'origine de ce ſyſtéme d'égalité tant vanté chez les anciens, nous trouverons qu'il portoit ſur un faux principe qui ſuppoſe tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature: je conviens qu'ils ſont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions, mais l'homme

& la femme, la vieilleſſe, l'âge viril & l'enfance, le malade & celui qui eſt en ſanté, ſont-ils égaux en effet ? Le courageux & le timide, l'imbécille & le ſpirituel, le pareſſeux & l'induſtrieux, le robuſte & le foible le ſont-ils davantage ?

Le caractere de la nature eſt la variété, & elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ſes ouvrages plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne ſont point égaux en force, en adreſſe, en courage, en eſprit ; les traits de leurs viſages ne ſont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts : dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits diſtinctifs du caractere ; c'eſt que la nature nous ayant deſtinés à vivre en ſociété, il falloit que nos qualités fuſſent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus baſſes de la ſociété, afin que celles qui ſont les plus relevées & les plus importantes puſſent être remplies ſans diſtraction : car ſi chacun eût cultivé ſon champ lui-même, quel tems ſeroit-il reſté pour inventer les arts & les ſciences, faire

des loix & les maintenir en vigueur ? L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique & civile nécessaire dans toute société.

Plus les sociétés sont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent ; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est certain, que lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également ; ce n'étoit pas un rafinement de politique ni de philosophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers législateurs ; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie, & de commerce ; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus ; elle devoit être la premiere victime sacrifiée à la perfection du genre-humain ; l'égalité parfaite ne produisoit que des laboureurs & des soldats, & comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre ; ainsi ces premieres sociétés se combattirent avec

acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'est-à-dire, un état de calamités sans fin : un ou plusieurs Etats s'agrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres ; l'inégalité s'introduisit entr'eux, & par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient ; dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux ; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes ; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre ; l'intérieur des grands Etats jouit d'une paix éternelle ; l'industrie & l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre ; les citoyens se diviserent en fonctions & en classes nouvelles ; les talens se connurent ; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences ; le monde prit une face animée, brillante & heureuse ; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles ; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres ; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satire. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la supporter en considération des avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du nouveau Monde & la découverte de ses trésors ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, & ont changé nécessairement le systême des mœurs à cet égard, sans qu'elles ayent pu le prévoir ni l'empêcher, & sans qu'elles ayent eu sujet de s'en offenser.

A ces observations j'ajouterai que chez un peuple bien gouverné, les richesses excitent dans ceux qui les desirent, l'industrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir; & dans ceux qui en jouissent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre; elles animent en même tems la cupidité; mais cette passion n'est pas toujours un vice dans un Etat puissant, puisqu'elle peut très-légitimement se proposer les plus grands objets; &

qu'elle eſt même un reſſort néceſſaire pour un grand nombre d'opérations du Gouvernement.

Les richeſſes ſont la ſource d'une infinité de biens moraux ; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoiſſances, elles mettent à portée des places où l'on peut-être utile à la patrie ; la vertu peut donc & doit même les deſirer ; enfin une plus grande multiplication de richeſſes laiſſe entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuſe, ſans empirer celle des autres.

Que dis-je ? les richeſſes en embelliſſant la ſcene du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le ſpectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en à la poſſeſſion inquiete : croira-t on que pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies, & des fêtes, il ſoit néceſſaire d'en avoir fait les frais ? Faut-il être Roi de France pour jouir de Verſailles & des Tuileries ? Quelle plus délicieuſe jouiſſance que celle de l'artiſte même ? Celui-là ſeul a la plus parfaite propriété

des productions des arts, qui a le plus de goût & de sentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche, tant de voies imprévues sont ouvertes de toutes parts à la fortune, que personne n'éprouve le désespoir de la pauvreté; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La divinité des malheureux, l'Espérance berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perspective de l'avenir.

Il est à propos de faire remarquer ici une contradiction singuliere de nos adversaires; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faisoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir sur son sort: d'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement? La terre, les travaux nécessaires pour la cultiver, les besoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'est que nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'est qu'ils sont plus assurés d'être récompensés

pensés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourrissons, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux : j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire : quels étoient en effet les talens & les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oisiveté étoit consacrée par les loix, & chez qui toute espece de travail étoit exercée par une classe d'hommes privés, en naissant, de leur liberté, & condamnés sans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie & de mort sur eux ? Tels furent les usages de toute l'antiquité ; tels étoient ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'industrie sont exercés librement & à leur profit ; qui, nés pauvres à la vérité, ne sont pas du moins privés de l'espoir des richesses & sont maintenus par les loix dans la possession de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une

ſorte d'égalité même avec les riches & les puiſſans.

Les noms de riche & de pauvre ſont relatifs, dit-on ; c'eſt-à-dire que là où il y a des riches, il y a beaucoup plus de pauvres par comparaiſon ; mais il eſt abſolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle ; elle eſt toujours ſoulagée par l'eſpérance, la participation ou les bienfaits de la richeſſe : il eſt certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funeſtes dans les ſiecles pauvres.

Qu'on nous aſſure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette propoſition, pour qu'elle devienne vraie ; c'eſt de la rendre préciſément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain lorſqu'il ſe retira en corps de ſa patrie, extrémité la plus étrange dont il ſoit parlé dans aucune hiſtoire ? Qu'étoient tant de nations qui ne pouvant ſubſiſter dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui puſſent les nourrir ?

Nous avons dit que le luxe occupoit

les citoyens oisifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oisifs? je réponds que c'est parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout où il n'y a ni arts, ni industrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misere ni oisiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les tems anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout: de-là vient que beaucoup de peuples privés de la ressource du commerce & des arts sont obligés de vivre de pillage: la Hollande, ce pays si puissant & si heureux, que seroit-il sans elle? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misere de la campagne, que le paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que

là où il en eſt le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe ? l'uſage de la dentelle & de la ſoie diſpenſe-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en ſont-elles moins nos premiers & nos plus indiſpenſables alimens ? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent, & celui des productions des arts (*) ?

Pluſieurs conditions nouvelles ſe ſont élevées par le commerce & l'induſtrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette ſans ceſſe le tems où elle étoit en honneur ; mais quel étoit ce tems ? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des eſclaves ; à Rome on ne tarda pas à ſuivre cet exemple. Que nous oppoſe-t-on donc ? apparemment les ſiecles fabuleux du commencement du monde : parmi nous, au contraire, ſi on la conſidéré d'un

---

(*) Il eſt donc abſolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes, ſoit perdu*, comme on le prétend, *pour la ſubſiſtance du laboureur; & que celui-ci n'ait point d'habit, préciſément parce qu'il faut du galon aux autres.*

œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune ; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions (*).

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle ; mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes ; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société, parce que le travail en est l'ame, & que le besoin seul peut y forcer la multitude : le travail, il est vrai, doit fournir à la subsis-

---

(*) On s'écrie : *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées ; mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

tance de l'homme ; mais s'il n'y suffit pas, à qui doit-on s'en prendre ? est ce à la richesse ? quoi de plus absurde ! qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs salaires qu'elle ? Plus il y a de luxe, c'est-à-dire, plus le superflu est acheté cherement, plus il est impossible que le nécessaire soit au-dessous de son prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit sans ressource ; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuissance absolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce ni arts qui pussent rétablir leur fortune ; & les riches ne l'étant pas assez pour remettre généreusement ce qui leur étoit dû, il s'ensuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges ; une loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête ; on peut lire dans Denys d'Halicarnasse le discours de Sicinnius à ce sujet ; la retraite du peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on confidére la totalité d'une nation, les richeffes exceffives & leurs abus font très-rares ; il eft donc aifé d'y remédier; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, fur-tout fi ce petit nombre eft envié & fi tout le refte confpire avec empreffement à lui impofer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit univerfelle : elle produifit un vice général & le plus grand de tous, la paffion de la guerre. Le premier bien que les richeffes ayent fait aux hommes a été de leur infpirer l'amour de la paix ; les nations les plus commerçantes font les plus pacifiques : le courage qui fe défend eft la plus grande des vertus ; le courage qui attaque, le plus grand des crimes : faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier ; n'ayant que du fang à perdre, & placés entre la mifere & la gloire, il n'eft pas furprenant qu'ils fe paffionnaffent pour celle-ci, & que cette paffion les portât à tout ; mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne refpirent que la paix qui en eft l'unique foutien, & ne fe combattent qu'en gémiffant : le fanatifme de la

gloire n'exiſte plus que chez quelques Rois ; tous les peuples en ſont guéris.

Ne nous étonnons point au reſte des préjugés de toute l'antiquité contre les richeſſes ; elles étoient eſſentiellement condamnables, puiſqu'elles étoient contraires à la conſtitution & aux loix des petits Etats anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir : le pillage des vaincus, les vexations des alliés & des ſujets étoient la ſeule ſource des richeſſes chez les Romains ; ceux qui avoient rendu les plus grands ſervices n'exerçant aucun commerce & ne recevant de l'Etat ni penſions ni gratifications, il étoit preſque impoſſible que de grandes fortunes fuſſent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur deſtin a placés dans des tems plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés ? croirons-nous qu'il ſoit impoſſible d'être vertueux ſans être miſérable ? la vertu eſt-elle donc de ſa nature un effort violent & cruel ? doit-elle s'effrayer du bonheur, & le repouſſer ſans ceſſe ?

Si la vertu conſiſte en effet dans une privation abſolue, ſi *tout eſt préciſément ſource de mal au-de-là du néceſſaire phyſique*, comme on veut nous l'aſſurer,

pourquoi cette profuſion immenſe de biens que la ſageſſe divine préſente ſi libéralement à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ? Quoi ! ces innombrables bienfaits ſeroient autant de ſollicitations au vice & au crime ? La nature entiere ne feroit qu'un piége ?

Non : l'univers n'eſt point un vain ſpectacle pour nous ; il eſt formé pour notre conſervation & notre bonheur, pour nous ſervir, & nous plaire : nous jouiſſons ſans effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour, & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits & du parfum des fleurs, tant nos plaiſirs ont été chers à l'Etre ſuprême ! tandis que nos beſoins ſont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indiſpenſable, & de chercher juſques dans ſes entrailles le fer néceſſaire pour la cultiver, chaque contrée a des productions qui lui ſont propres ; une infinité de choſes très-utiles ſont diſperſées dans les diverſes régions, pour les réunir par la néceſſité des échanges ; c'eſt que l'induſtrie, le commerce, la navigation, tous ces arts ſi coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, ſont entrés dans les vues de la création : les beſoins

des hommes font leurs liens ; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus facrés n'ont pas d'autre fource; ceux de pere & de fils font fondés principalement fur les befoins de l'enfance & de la vieilleffe : vouloir détruire nos befoins par une privation abfolue, c'eft outrager l'Etre fuprême, & rendre les hommes à la fois miférables & babares.

Sans doute les richeffes ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles profcrit d'anciens ? Combien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique ? qu'on life dans l'hiftoire Romaine la comparaifon de Tuberon & de Scipion Emilien ; l'un fidèlement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de fes peres fe diftinguoit par fa frugalité & fa tempérance inviolable ; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble ufage qu'il faifoit de fes immenfes richeffes ; le premier toujours admiré, le fecond adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale : Tuberon inflexible & févere avoit la gloire de méprifer le bonheur ; Scipion généreux & compatiffant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philofophie a un ordre de vertus

qui lui font propres, & qui ne fauroient être celles de la multitude : les vertus dures fuppofent une infpiration particuliere ; il eft bon qu'elles fe trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne font pas faites pour la totalité des hommes ; elles fe communiquent difficilement, & ne peuvent fe conferver qu'à force d'ignorance, état dont il faut abfolument fortir tôt ou tard ; toutes chofes d'ailleurs égales, la vertu, qui fe fait aimer, doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit poffible, qu'elle en vînt jufqu'à féduire.

Je termine enfin cette longue digreffion fur la corruption & la vertu ; je paffe à la juftification des fciences & des arts contre les nouvelles accufations qu'on leur a intentées ; je confidére la fcience en elle-même ; fon objet eft de connoître la vérité, fon occupation de la chercher, fon caractere de l'aimer, fes moyens enfin font de fe défaire de fes paffions, de fuir la diffipation & l'oifiveté. Parmi les objets qu'elle fe propofe, les uns font néceffaires & les autres utiles : la métaphyfique, la morale, la jurifprudence, la politique font de premiere néceffité : fans elles l'hom-

me n'est que le plus misérable & le plus dangereux de tous les animaux ; c'est à elles uniquement qu'il doit la connoissance de son être & de ses rapports, la justesse de ses idées, la rectitude de ses sentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la société : l'histoire nous offre le recueil des expériences sur lesquelles ces premieres sciences sont fondées ; tous les arts qui servent à la faire connoître, participent de son utilité : la physique vient ensuite, la connoissance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous ; l'anatomie, l'astronomie, la botanique, la chymie nous fournissent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des mathématiques ; la méthode de la géométrie est le flambeau même de la vérité, elle répand sa lumiere sur toute la physique & sur tous les arts ; la grammaire, la logique, & la rhétorique enfin qui sont les instrumens nécessaires de toutes nos connoissances & de leur communication, ont éclairci & fixé les notions vagues qui flattoient dans les esprits, affermi & guidé nos jugemens, & par la chaîne combinée des idées

ont porté la certitude & l'évidence dans des questions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle satire oseroit verser son venin sur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la source de cette corruption tant reprochée ? Comment ose-t-on dire *que la vanité & l'oisiveté qui ont engendré le luxe, ont aussi engendré nos sciences, & que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices ?* Quoi ! tous les Philosophes moraux, tous les Législateurs, ces spéculateurs si profonds, si appliqués & si sublimes, n'étoient que des hommes vains & oisifs ! leurs préceptes, leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices ? Qu'appellera-t-on du nom de vertu ? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parce qu'il a fallu se réserver le tems de s'y appliquer ; & accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques, moraux & physiques qui assiégent notre existence : on avoit besoin de pain, & on cultiva la terre ; on eut

de même besoin de mœurs & de loix, on inventa la politique & la morale; de nos besoins corporels, de nos maladies & de nos infirmités, naquit l'étude de la physique; il falloit démontrer, persuader la vérité & détruire les sophismes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole & celui du raisonnement: l'origine des sciences n'a donc rien que de pur & d'utile; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité & à la lumiere.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences; est-ce la férocité & la violence des nations sauvages? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait, des peuples illustres de l'antiquité, les fléaux de l'univers? elles ne respirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune & de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir? elles sont presque inassociables avec lui.

Mais, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus*

ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux nations. Sans doute, les paſſions corrompent les choſes les plus pures ; elles abuſent de la religion, faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui imputer leurs crimes ? & moi, je dis ; ſi les plus ſublimes connoiſſances ne ſont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préſerver ? ſi le vice perce à travers le bouclier de la philoſophie, quel ſera ſon triomphe ſur l'ignorant déſarmé ? s'il abuſe de la vérité, quel abus monſtrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés ? nous en avons vu les terribles exemples chez les nations ſauvages (*).

Il eſt vrai qu'il y a des ſciences & des arts qui naiſſent ou ne ſe perfectionnent que par la puiſſance, les richeſſes & la proſpérité ; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en ſont point la ſource ; les mœurs corrompent quelquefois les ſciences & les lettres,

(*) On convient cependant *qu'il eſt bon qu'il y ait des Philoſophes, pourvu que le peuple ne ſe mêle pas de l'être* : mais à qui en veut-on ? Où eſt-ce que le peuple ſe mêle de philoſophie ? Dans l'inégalité actuelle des ſociétés, il lui eſt plus impoſſible que jamais d'avoir ce défaut, ſi c'en eſt un.

qui ne se sauvent pas toujours de la corruption, mais qui en sont souvent le remede.

Plus on examine la nature de la science, ses objets & ses moyens, plus on voit que de toutes les choses humaines, elle est absolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices ; l'amour de la vérité, quand il est extrême, est le destructeur des passions : lorsqu'il est modéré, il en est du moins une diversion : Syracuse retentit des gémissemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede seul est tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; son corps est frappé du coup mortel, son ame étoit déjà dans les cieux.

Les premiers savans furent des dieux, dans la suite on les appella des sages ; plus on étoit voisin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on sentoit le prix des bienfaits de la science; à mesure que les communications littéraires sont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la science sans en avoir l'amour ; par conséquent elle n'a pas toujours été un remede assuré contre les passions : mais en multipliant à l'infini ses sectateurs,

elle s'eſt toujours réſervé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle a donné toutes les vertus à ſes élus, & en a du moins répandu ſur le reſte de ſes diſciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus ſans elle.

On ajoute *que c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien ;* on demande *ſi nous ſerons toujours dupes des mots, & ſi nous ne comprendrons jamais qu'études, connoiſſances, ſavoir, & philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accuſation auſſi injuſte ? la plus légere attention ne ſuffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle ſciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très-grandes utilités ? vouloir le nier, n'eſt-ce pas attaquer l'évidence même ?

Les Philoſophes, il eſt vrai, ſont tombés dans des erreurs : mais avant eux qu'y avoit-il autre choſe que des erreurs dans le monde ? l'ignorance

n'avoit-elle pas les siennes plus ridicules cent fois ? Avant que des Philosophes eussent écrit sur les astres, les cieux, les cométes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit-on pas imaginées ? des nations entieres avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens ? Les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systêmes ?

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle feroit sans doute moins méprisable & moins dangereuse : malheureusement l'esprit humain ne peut-être sans action ; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaises, il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas des connoissances, & des superstitions au défaut de religion ; j'en appelle à tous les peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs grossieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philosophie, qui l'étoient moins ; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténébres épaissies pendant tant de sie-

cles ; le flambeau de la raiſon s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer longtems, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin : ſans doute un grand nombre d'opinions anciennes ſont abandonnées, c'eſt la preuve même de nos progrès ; mais l'hiſtoire des naufrages ſeroit-elle inutile à la navigation ? Ne mépriſons pas l'hiſtoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter ; leurs mépriſes mêmes nous enſeignent le prix de la ſcience, qui veut être achetée par tant de travaux : gardons-nous ſur-tout de juger ce que nous ne ſavons pas par le peu que nous ſavons ; ce qui ne ſemble que curieux, peut devenir utile ; ce qui ne paroît qu'une terre groſſiere au premier coup-d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre ſiecle, comme l'ont fait ſottement tant de générations, & juger d'avance ſur nos petits ſuccès les ſiecles innombrables qui germent dans le ſein de la nature ; en conſéquence de l'inutilité de la philoſophie Péripatéticienne pendant une ſi longue ſuite d'années, n'auroit-on pas pu ſe croire fondé à condamner

l'étude de la physique ? Il est pourtant vrai qu'on se seroit trompé ; l'erreur est la compagne inséparable de l'ignorance, & elle n'est chez les Philosophes que par hasard & pour un tems ; la philosophie trouve dans ses principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance est par sa nature même éternellement incurable (*).

(*) Que l'on s'écrie que *les sciences entre les mains des hommes sont des armes données à des furieux ; qu'il vaut mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange : qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes :* ces antithèses, ces comparaisons éloquentes, prouveront tout au plus la persuasion de l'Auteur, & nullement la question même : passer rapidement d'un extrême à l'autre, sans daigner appercevoir les milieux qui les séparent, c'est ne voir que des vices & des erreurs, c'est anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons Livres étoient la seule défense des esprits foibles*, c'est-à-dire, *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple :* que répond-on ? 1°. *Que les Savans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples* : c'est ainsi que l'on déchire d'un trait, non-seulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la science ; mais encore tant de Ministres de la religion, tant d'hommes consacrés à la vie la plus austere, qui composent assurément la plus grande partie de nos Savans : heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions ; s'il eût

Il y a, dit-on, *une sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu & n'inspire qu'indifférence pour toutes les*

---

voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en second lieu, *qu'il y aura toujours plus de mauvais Livres que de bons.* S'il entend par mauvais livres, des livres contraires aux mœurs, sa position est évidemment insoutenable; s'il prétend parler des livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie; s'il qualifie ainsi les livres mal faits, je lui répondrai que ces livres, dès qu'ils enseignent quelque chose, sont bons, jusqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs sur la même matiere; l'usage seulement autorise ensuite à les appeller mauvais par comparaison, sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes: d'ailleurs, il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des livres faits par des Savans, & qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la raison & la conscience; quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie*, *la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette réponse il n'y a pas un mot des *esprits foibles* dont j'avois parlé; ainsi avec les plus belles divisions du monde, on ne touche seulement pas à la question: on suppose que tous les individus qui composent le genre-humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurcissement, ou même l'esprit de travers, sans que rien puisse perfectionner

choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme & qui ne contribuent pas à le rendre meilleur ; une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur

---

leurs vertus ou rectifier leurs mauvais penchants ; ſuppoſition qui ſe réfute ſi bien d'elle-même, que je me crois parfaitement diſpenſé de l'attaquer.

Par une ſuite de ces mêmes principes, on nous aſſure *que la philoſophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les livres, & qu'enfin il n'y a de livres néceſſaires que ceux de la religion.*

Ce ſyſtême pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'eſt préciſément celui du Calife qui brûla la bibliotheque d'Alexandrie, & qu'il eſt demeuré depuis ſans ſectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune : que notre adverſaire me permette ſeulement de lui demander comment s'apprend donc cette philoſophie dont il parle : ſeroit ce par inſtinct ou bien par une inſpiration ſurnaturelle ? il le faut bien, ſelon lui : car ſi on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'inſtruction, de la réflexion ou de la comparaiſon, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choſes ne pourroit pas ſe faire par les livres, & pourquoi les connoiſſances & les principes qu'un homme tranſmet à un autre en préſence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux ſont auſſi ridicules que ceux d'un homme qui bien ſûr de ſuivre la ligne d'à-plomb voudroit mener un puits juſqu'au centre de la terre ;* que répondre

elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur, dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance, dit-on, *qu'on a louée, &c.*

à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle ; & ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnement on peut voir la fin d'une question ; mais la source des comparaisons est intarissable, & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *Porte d'enfer*, étoit très-embarrassé à se justifier ; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer ?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte & de besoin*, & j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître :* on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé ;* mais premierement, quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la science, d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires ? il leur en seroit resté de fondées & d'utiles ; c'est l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi. En second lieu, quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la science, ils n'en deviendroient que plus

Nous la louerons sans doute aussi, puisqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut-être très-vertueux, sans être savant ; mais ce portrait orné de tant de jolis

---

utiles au genre-humain, par les connoissances que ces craintes mêmes les forceroient d'acquérir ; un petit mal deviendroit la source d'un grand bien, & y a-t il des biens purs pour l'homme ? On ajoute que *la génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin*, & *que le loup dévore sa proie sans songer a l'indigestion* : tant mieux pour la génisse, si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même, les alimens qui lui sont propres ; à l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour savoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé, & si elle doit nous être proposée pour modele. On demande si, pour me défendre *je prendrai le parti de l'instinct* contre la *raison ?* Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement ; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour, si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons, pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas ?

J'ennuierois le lecteur si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages suivantes ; je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes, mais qu'il nous a fait tels, que la destruction des erreurs & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail : les premiers Philosophes se sont trompés ; leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher,

mots est celui d'un homme & ne peut-être celui de tous ; cette rectitude de bon sens, cette perfection de naturel sont les dons les plus rares de la nature, & ne sauroient jamais appartenir à la multitude.

---

comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténébres de l'ignorance, mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer, malgré l'air de plaisanterie que l'on prend, & qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique & la Métaphysique, & sur-tout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à dire que toutes les sciences ne sont qu'abus, & que tous les Savans sont autant de sophistes ; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuve ; mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité parce qu'il fut savant & vertueux*, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réunissent ces deux qualités ? Qu'on en fasse donc un Dieu ; si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à sa vertu ? Pourquoi seroient-ils coupables ou fous en y aspirant ? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir ; *c'est-à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les Savans :* mais dans quel siecle la défiance, le doute, l'esprit d'examen & de discussion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en régne que de nos jours ? qui pourroit nier la chose la plus évidente ?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne savoit

Au reste ce magnifique portrait porte sur trois suppositions fausses; la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdisent l'espoir de la science, la seconde, que l'amour de la vertu est incompatible avec l'amour de l'étude; la troisieme enfin, que les sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philosophes est d'inspirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il est vrai, au contraire, que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, si les sciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il est faux que la vanité soit leur principal objet, que devient cette

rien; donc il n'y a ni sciences ni savans: il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chimere: on a avoué ailleurs que Socrate étoit savant, & il croyoit sans doute savoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la jeunesse d'Athenes; la modestie qu'il affectoit sur sa science n'étoit qu'une ironie contre les sophistes qui annonçoient qu'ils savoient tout, & on sait que l'ironie étoit sa figure favorite. Si Socrate a été *savant & vertueux*, je puis donc le répéter, les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices, elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'est ce qu'il s'agissoit de prouver.

éloquente deſcription ? & ne ſerois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux en y joignant la ſcience ? avec cette différence que dans la premiere ſuppoſition on a peint une vertu ſimple & innocente, obſcurcie par des préjugés nuiſibles & honteux, & que dans la ſeconde je peindrois une vertu éclairée, forte & ſublime, que la ſcience même auroit inſtruite : qu'on décide à préſent de quel côté ſeroit l'avantage.

Comme il a été impoſſible de prouver que les ſciences contribuoient à notre corruption, on les accuſe du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces miſérables ſociétés où chacun travailloit ſon jardin & ſon champ ; en effet le peu de tems qui reſtoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, ſans doute, pour les devoirs du ſang & de l'humanité & pour l'éducation des enfans ; mais depuis qu'à la faveur de l'agrandiſſement des Etats, les citoyens ont pu ſe partager toutes les fonctions utiles à la patrie & à la ſociété ; depuis que les malades ſont ſoignés & guéris, les malheureux ſoulagés & prévenus, les enfans inſtruits

par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reste des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu est infiniment diminué, & qu'on peut sans crime se réserver du loisir pour l'étude (*).

C'est la mauvaise constitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & assujettissante; aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs ministres & leurs établissemens; les grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs soins; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines ames choisies: le reste de ses devoirs divisé en plusieurs parties a été

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perses, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée sur des principes barbares : on a fait sur cet article une réponse très-judicieuse, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, sur laquelle ma critique étoit principalement appuyée; ainsi il se trouve qu'en faisant une longue réponse, on n'a pourtant pas répondu.

rempli ſans peine, & par cette ſage diſtribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces; nos mœurs ſont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agiſſent librement & ſans effort, & que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'eſpoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune Princeſſe que la victoire avoit fait tomber entre ſes mains, & parce qu'il ne fut pas un monſtre de brutalité, on nous le propoſe encore comme un modele héroïque ; pour moi je ne ſaurois admirer Scipion, à moins que je ne mépriſe ſon ſiecle : une action dont le contraire ſeroit un crime, n'a pu paroître merveilleuſe que parmi des mœurs barbares; c'étoit un héroïſme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe conſacrent volontairement à une chaſteté ſurnaturelle, & qui ſe ſont ôté juſqu'aux moyens de manquer à leur ferment, on en conclut *que la chaſteté eſt devenue parmi nous une vertu baſſe, monacale & ridicule ;*

mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre nation ? La religion qui confeille ces facrifices, les loix qui les autorifent, ne font-elles pas partie de nos mœurs ? Cette diffolution audacieufe qu'on nous reproche, & que je fuis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'Etat ? N'eft-il pas évident, au contraire, qu'elle n'exifte que dans une petite portion de la fociété ? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques-uns de fes membres ? Il y a plus ; fi je confidére la totalité du genre-humain, je vois des peuples chez qui les femmes font communes ; une foule d'autrès qui en raffemblent pour leurs plaifirs autant qu'ils peuvent en nourrir; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces nations qu'on admire tant : l'union indiffoluble de deux perfonnes eft le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faifons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'eft pas fans doute au même degré dans nos mœurs ; c'eft que la foibleffe humaine ne le permet pas ; plus la loi eft parfaite, plus elle eft fujette à être violée.

C'eſt par une ſuite de cette même injuſtice qu'on oſe nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théâtre d'expreſſions groſſieres : *c'eſt*, dit-on, *parce que nous avons l'imagination ſalie*, *que tout devient pour nous un ſujet de ſcandale* : faudra-t-il en conclure auſſi, que ceux qui ſe plaiſoient aux obſcénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? Ces conſéquences ſeroient à-peu-près auſſi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne ſa ſatire par ce trait : *tous les peuples barbares*, *ceux même qui ſont ſans vertu*, *honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès*, *les peuples ſavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer ; c'eſt quand une nation en eſt une fois à ce point*, *qu'on peut dire que la corruption eſt au comble*, *& qu'il ne faut plus eſpérer de remede.*

Si l'on juge de la ſeconde partie de cette propoſition par la premiere, la réfutation n'en ſera pas difficile : perſuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures ſoient fort en honneur chez ces peuples qui ſe font un devoir & un mérite de manger leurs

ennemis; que la chasteté, la pudeur & la modestie soient bien honorées dans un serrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui sont tout nuds & chez qui les femmes sont communes? La soumission aux loix sera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point? La justice, la foi, la générosité inspireront-elles quelque respect à ces nations errantes qui ne vivent que de brigandage? D'un autre côté, comment ose-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la mépriser, tandis que sa religion, son gouvernement, ses loix, ses établissemens, ses usages, le cri public enfin, tout dépose, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un si criminel excès? est-il permis au zele même d'exagérer avec si peu de vraisemblance!

Enfin, ou il faut soutenir que la vertu est précisément dans l'instinct, qu'elle est fondée sur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hasard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'esprit & éclaire la raison, que les sciences en un mot sont

ces guides, ſes ſoutiens, ſes flambeaux : nos ſentimens ſont conduits par nos idées ; ſi nous voyons mal, ſi nous ne voyons pas tout, des notions fauſſes produiront à la fois des préjugés & des paſſions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle eſt la ſcience, dans les mœurs elle eſt la vertu ; la plus haute ſcience miſe en action, ſeroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques ſavans, qu'eſt-ce que cela fait à la queſtion ? prouvera-t-on jamais que les ſciences en ſoient la cauſe ou l'effet ? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été reſpectable par ſes mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureuſement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir ſont publics, au lieu que les noirceurs des autres claſſes demeurent enſevelies dans l'obſcurité (*). Au reſte,

(*) *Je ſuis ſûr*, dit M. Rouſſeau, *qu'il n'y a pas actuellement un ſavant qui n'eſtime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que ſon zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir ſauvé ſon pays.*

C'eſt aſſurément un très-bon uſage pour n'être pas contredit dans une diſpute, que celui de donner ſes perſuaſions pour des preuves : quand je citerois tous nos ſavans illuſtres, quand j'en

que des connoiſſances imparfaites produiſent des vertus qui le ſont auſſi ; il n'y a rien là que de conforme à mes principes : nos ſciences ſont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haines de nations, des guerres, des combats ſinguliers ? Tant d'ignorance qui nous reſte ne peut-être ſans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi irréprochables que les ſciences ; ils tiennent au plaiſir, & le plaiſir eſt aiſément ſuſpect. Leurs abus ſont-ils néceſſaires ? c'eſt ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abuſé ſouvent, qu'on en eût même abuſé toujours, il reſteroit encore à démontrer qu'il eſt impoſſible de n'en pas abuſer ; c'eſt à quoi l'on ne parviendra point : rien de plus aiſé à réprimer, par exemple, que les abus des ſpectacles ; les gouvernemens peuvent tout en cette partie, & ils pourront

---

appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on feroit toujours en droit de me dire qu'on eſt ſûr : la queſtion eſt terminée par ce ſeul mot.

tout, quand ils voudront, fur ceux de l'Imprimerie. Pour abréger, je cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes ; mais on en affoiblira le nombre & la qualité ; ils cesseront d'être publics & tolérés ; on les obligera à se cacher & à rougir, & la corruption n'existera plus.

Que les arts au reste parent notre existence & nos besoins, qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr ; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des sujets de reconnoissance ; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables ; qu'importe ? les hommes ont besoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les sciences & les arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois & plus modérée, & l'obéissance plus fidelle : les subordinations de toute espece ont été adoucies ; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une ville ou d'une nation, elle est

devenue univerſelle ; les miſeres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués ; le droit des gens a étendu ſes limites, & affermi ſes principes : la politique a été purgée de crimes d'Etat ſi fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme néceſſaires ; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoiſſances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès : elles ont acquis de l'élévation & de la délicateſſe ; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendus faciles ; la bonté a appris à avoir des égards : la pitié s'eſt offerte avec reſpect ; la ſociété civile s'eſt étendue, elle eſt devenue le plus précieux des biens, elle a multiplié les liens de l'honneur & du reſpect humain en multipliant les rapports ; toutes les paſſions ont été affoiblies ; la bienſéance a eu des chaînes, & la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels ſont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouiſſons : mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adverſaires ſeroient

vraies, dès qu'une fois les ſciences exiſtent, dès qu'il eſt prouvé, comme il l'eſt en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exiſter, par le progrès néceſſaire des choſes politiques, par nos beſoins naturels, & par la nature même de l'eſprit humain, nous devrions abjurer une ſatire inutile, injurieuſe à l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, & plus funeſte mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous ſuppoſe, par le découragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remedes en même tems que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient poſſibles & faciles. Encourager les connoiſſances utiles, veiller ſur les abus des autres, voilà notre devoir : la ſociété la plus parfaite ſera celle où les ſciences & les arts feront le plus cultivés ſans nuire aux mœurs, à l'obéiſſance, au courage, à tout ce qui ſert à la conſtitution de la Patrie, & à ſon bien-être (*).

(*) Ce diſcours étoit fini, lorſque la préface que M. Rouſſeau a miſe à la tête de ſa comédie

intitulée l'*Amant de lui-même*, est tombée entre mes mains : l'Auteur y réleve très-bien quelques abus de la philosophie & des lettres, & je suis le premier à souscrire à bien des égards à sa censure ; mais comme la plupart de ces abus sont très-rares, que tous sont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui soient universels ou nécessaires, il s'ensuit seulement que, pour être Philosophe ou savant, on n'est pas par-là même nécessairement exempt de tout vice & de toute passion ; proposition que personne n'a contestée & ne contestera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le discours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette préface me paroissent cependant mériter des observations.

On nous dit par exemple, *que dans un Etat bien constitué tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur ; encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh ! quoi ! pas la moindre distinction entre le Magistrat & le simple citoyen, le Général & le soldat, le Législateur & l'artisan ! Quoi ! toute vertu sera suspecte de fourberie ou d'hypocrisie, & doit par conséquent rester sans préférence ! Quoi ! tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume ! Le genre-humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même ! A la bonne-heure : mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels siecles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts ?

Le goût des lettres, de la philosophie, & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire : quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun

veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien : de-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendant pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous ; nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philosophie sont en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien ; 3°. que par-tout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : *le goût des lettres, de la Philosophie & des beaux-arts amollit les corps & les ames ; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des Philosophes : que pourroit-on opposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous ; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions ; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure ; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Il eſt vrai qu'on ne s'eſt point encore aviſé de choiſir des grenadiers parmi des Académiciens ; mais il eſt à remarquer qu'on en uſe de même à l'égard des Magiſtrats & des Miniſtres de la religion : en conclura-t-on que tous ces gens-là ſont ſans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le ſein paiſible des villes, & ne ſe trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour ſe baigner dans le ſang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entr'eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement : il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer voir tels que nous ſommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés ; & il n'y a d'autre moyen, pour réuſſir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une propoſition forte, bien capable d'en impoſer à des lecteurs foibles & inattentifs ! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts ſont oppoſés, cent mille peut-être ſont d'accord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes ? Sur la totalité du genre-humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts oppoſés ? J'en vois, il eſt vrai, dans la concurrence de la même profeſſion, qui eſt la ſource la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choſes ; là, je conviens qu'on peut ſe laiſſer corrompre par la rivalité ; mais les trahiſons, les violences, les noirceurs arrivent elles tout auſſi tôt ? les loix, le reſpect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt perſonnel attaché au ſoin de la réputation, ſont-ce toujours des contrepoids impuiſſans contre les tentations de la cupidité ? Quand on veut apprécier ces

hyperboles énormes, on eſt tout étonné de voir à quoi elles ſe réduiſent.

Il en eſt de même de celles-ci : *il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe ; l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſere ; les fripons ſont les plus honorés, & il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que ſuppoſe-t-on ? que parmi nous il n'y abſolument aucune voie honnête pour acquérir des richeſſes ou de la conſidération ; ce qui eſt ſi manifeſtement contraire à l'évidence qu'il feroit ridicule d'entreprendre ſeulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propoſitions ſi inſoutenables, ſi l'amour de mon ſiecle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repouſſer les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la poſtérité ou des autres peuples, près de qui notre ſilence eût pu paſſer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace enſuite avec tant de complaiſance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la ſociété, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puiſqu'il n'y vit pas ; mais par la même conſéquence, il eſt évident auſſi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur ; il n'y a point de vertus, qui comme nous l'avons dit, ne ſuppoſent ou ne produiſent l'union des hommes ; la vie ſociale eſt donc la ſource ou l'effet néceſſaire de toute vertu : la vie ſauvage qui ſuppoſe la haine, le mépris, ou la défiance réciproque, eſt un état qui dans un ſeul vice les comprend tous.

On décide encore, que *l'homme eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir ; la réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai je ſérieuſement à des concluſions qui marquent ſi viſiblement l'extrémité où l'on eſt réduit ? Prétendre que l'homme doit *penſer* & ne doit pas *réfléchir*, c'eſt dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penſer & ne point*

penser. D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux sciences sans proscrire en même-tems *toute réflexion*, c'est-à-dire toute raison & toute vertu, & sans détruire l'essence même de l'ame; assurément, c'est m'accorder beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter.

Enfin on conclut *qu'on doit laisser subsister & même entretenir avec soin les académies, les colléges, les universités, les bibliotheques, les spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses*, &c.

On sent assez les avantages que je pourrois tirer de cette conséquence où on est forcé, ainsi que des motifs qui y ont déterminé ; mais ce discours n'est déjà que trop long. Enfin nous sommes d'accord : il faut conserver & cultiver les lettres, c'est ce que j'avois dit, c'est ce qu'on est contraint d'avouer ; quelques traits de satire de plus ou de moins font désormais toute la différence de nos sentimens à l'égard des sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste, ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ses épigrammes, son éloquence énergique qui fait repandre le ton de la persuasion sur-tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une satire ingénieuse, utile si l'on sait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.

Fin du premier volume.



TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du premier Volume.



